

Octave Mirbeau

LE JARDIN DES SUPPLICES

(1899)

Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes, qui éduquent, dirigent, gouvernent les Hommes, je dédie ces pages de Meurtre et de Sang.

O. M.

Frontispice

Quelques amis se trouvaient, un soir, réunis chez un de nos plus célèbres écrivains. Ayant copieusement dîné, ils disputaient sur le meurtre, à propos de je ne sais plus quoi, à propos de rien, sans doute. Il n'y avait là que des hommes : des moralistes, des poètes, des philosophes, des médecins, tous gens pouvant causer librement, au gré de leur fantaisie, de leurs manies, de leurs paradoxes, sans crainte de voir, tout d'un coup, apparaître ces effarements et ces terreurs que la moindre idée un peu hardie amène sur le visage bouleversé des notaires. – Je dis notaires comme je pourrais dire avocats ou portiers, non par dédain, certes, mais pour préciser un état moyen de la mentalité française.

Avec un calme d'âme aussi parfait que s'il se fût agi d'exprimer une opinion sur les mérites du cigare qu'il fumait, un membre de l'Académie des sciences morales et politiques dit :

– Ma foi !… je crois bien que le meurtre est la plus grande préoccupation humaine, et que tous nos actes dérivent de lui… On s'attendait à une longue théorie. Il se tut.

– Évidemment !… prononça un savant darwinien… Et vous émettez là, mon cher, une de ces vérités éternelles, comme en découvrait tous les jours le légendaire M. de La Palisse… puisque le meurtre est la base même de nos institutions sociales, par conséquent la nécessité la plus impérieuse de la vie civilisée… S'il n'y avait plus de meurtre, il n'y aurait plus de gouvernements d'aucune sorte, par ce fait admirable que le crime en général, le meurtre en particulier sont, non seulement leur excuse, mais leur unique raison d'être… Nous vivrions alors en pleine anarchie, ce qui ne peut se concevoir… Aussi, loin de chercher à détruire le meurtre, est-il indispensable de le cultiver avec intelligence et persévérance… Et je ne connais pas de meilleur moyen de culture que les lois.

Quelqu'un s'étant récrié.

– Voyons ! demanda le savant. Sommes-nous entre nous et parlons-nous sans hypocrisie ?

– Je vous en prie !… acquiesça le maître de la maison… Profitons

largement de la seule occasion où il nous soit permis d'exprimer nos idées intimes, puisque moi, dans mes livres, et vous, à votre cours, nous ne pouvons offrir au public que des mensonges.

Le savant se tassa davantage sur les coussins de son fauteuil, allongea ses jambes qui, d'avoir été trop longtemps croisées l'une sur l'autre, s'étaient engourdies et, la tête renversée, les bras pendants, le ventre caressé par une digestion heureuse, lança au plafond des ronds de fumée :

– D'ailleurs, reprit-il, le meurtre se cultive suffisamment de lui-même… À proprement dire, il n'est pas le résultat de telle ou telle passion, ni la forme pathologique de la dégénérescence. C'est un instinct vital qui est en nous… qui est dans tous les êtres organisés et les domine, comme l'instinct génésique… Et c'est tellement vrai que, la plupart du temps, ces deux instincts se combinent si bien l'un par l'autre, se confondent si totalement l'un dans l'autre, qu'ils ne font, en quelque sorte, qu'un seul et même instinct, et qu'on ne sait plus lequel des deux nous pousse à donner la vie et lequel à la reprendre, lequel est le meurtre et lequel est l'amour. J'ai reçu les confidences d'un honorable assassin qui tuait les femmes, non pour les voler, mais pour les violer. Son sport était que le spasme de plaisir de l'un concordât exactement avec le spasme de mort de l'autre : « Dans ces moments là, me disait-il, je me figurais que j'étais un Dieu et que je créais le monde ! »

– Ah ! s'écria le célèbre écrivain… Si vous allez chercher vos exemples chez les professionnels de l'assassinat ! Doucement, le savant répliqua :

– C'est que nous sommes tous, plus ou moins, des assassins… Tous, nous avons éprouvé cérébralement, à des degrés moindres, je veux le croire, des sensations analogues… Le besoin inné du meurtre, on le refrène, on en atténue la violence physique, en lui donnant des exutoires légaux : l'industrie, le commerce colonial, la guerre, la chasse, l'antisémitisme… parce qu'il est dangereux de s'y livrer sans modération, en dehors des lois, et que les satisfactions morales qu'on en tire ne valent pas, après tout, qu'on s'expose aux ordinaires conséquences de cet acte, l'emprisonnement… les colloques avec les juges, toujours fatigants et sans intérêt scientifique… finalement la guillotine…

– Vous exagérez, interrompit le premier interlocuteur… Il n'y a que les meurtriers sans élégance, sans esprit, les brutes impulsives et dénuées de toute espèce de psychologie, pour qui le meurtre soit dangereux à exercer… Un homme intelligent et qui raisonne peut, avec

une imperturbable sérénité, commettre tous les meurtres qu'il voudra. Il est assuré de l'impunité… La supériorité de ses combinaisons prévaudra toujours contre la routine des recherches policières et, disons-le, contre la pauvreté des investigations criminalistes où se complaisent les magistrats instructeurs… En cette affaire, comme en toutes autres, ce sont les petits qui paient pour les grands… Voyons, mon cher, vous admettez bien que le nombre des crimes ignorés…

– Et tolérés…

– Et tolérés… c'est ce que j'allais dire… Vous admettez bien que ce nombre est mille fois plus grand que celui des crimes découverts et punis, sur lesquels les journaux bavardent avec une prolixité si étrange et un manque de philosophie si répugnant ?… Si vous admettez cela, concédez aussi que le gendarme n'est pas un épouvantail pour les intellectuels du meurtre…

– Sans doute. Mais il ne s'agit pas de cela… Vous déplacez la question… Je disais que le meurtre est une fonction normale – et non point exceptionnelle – de la nature et de tout être vivant. Or, il est exorbitant que, sous prétexte de gouverner les hommes, les sociétés se soient arrogé le droit exclusif de les tuer, au détriment des individualités en qui, seules, ce droit réside.

– Fort juste !… corrobora un philosophe aimable et verbeux, dont les leçons, en Sorbonne, attirent chaque semaine un public choisi… Notre ami a tout à fait raison… Pour ma part, je ne crois pas qu'il existe une créature humaine qui ne soit – virtuellement du moins – un assassin… Tenez, je m'amuse quelquefois, dans les salons, dans les églises, dans les gares, à la terrasse des cafés, au théâtre partout où des foules passent et circulent, je m'amuse à observer, au strict point de vue homicide, les physionomies… Dans le regard, la nuque, la forme du crâne, des maxillaires, du zygoma des joues, tous, en quelque partie de leur individu, ils portent, visibles, les stigmates de cette fatalité physiologique qu'est le meurtre… Ce n'est point une aberration de mon esprit, mais je ne puis faire un pas sans coudoyer le meurtre, sans le voir flamber sous les paupières, sans en sentir le mystérieux contact aux mains qui se tendent vers moi… Dimanche dernier, je suis allé dans un village dont c'était la fête patronale… Sur la grand-place, décorée de feuillages, d'arcs fleuris, de mâts pavoisés, étaient réunis tous les genres d'amusements en usage dans ces sortes de réjouissances populaires… Et, sous l'œil paternel des autorités, une foule de braves gens se divertissaient. Les chevaux de bois, les montagnes russes, les balançoires n'attiraient que fort peu de monde. En vain les orgues nasillaient leurs airs les plus gais et leurs plus

séduisantes ritournelles. D'autres plaisirs requéraient cette foule en fête. Les uns tiraient à la carabine, au pistolet, ou à la bonne vieille arbalète, sur des cibles figurant des visages humains ; les autres, à coups de balles, assommaient des marionnettes, rangées piteusement sur des barres de bois ; ceux-là frappaient à coups de maillet sur un ressort qui faisait mouvoir, patriotiquement, un marin français, lequel allait transpercer de sa baïonnette, au bout d'une planche, un pauvre Hova ou un dérisoire Dahoméen… Partout, sous les tentes et dans les petites boutiques illuminées, des simulacres de mort, des parodies de massacres, des représentations d'hécatombes… Et ces braves gens étaient heureux !

Chacun comprit que le philosophe était lancé… Nous nous installâmes de notre mieux, pour subir l'avalanche de ses théories et de ses anecdotes. Il poursuivit :

– Je remarquai même que ces divertissements pacifiques ont, depuis quelques années, pris une extension considérable. La joie de tuer est devenue plus grande et s'est davantage vulgarisée à mesure que les mœurs s'adoucissent – car les mœurs s'adoucissent, n'en doutez pas !… Autrefois, alors que nous étions encore des sauvages, les tirs dominicaux étaient d'une pauvreté monotone qui faisait peine à voir. On n'y tirait que des pipes et des coquilles d'œufs, dansant au haut des jets d'eau. Dans les établissements les plus luxueux, il y avait bien des oiseaux, mais ils étaient de plâtre… Quel plaisir, je vous le demande ? Aujourd'hui le progrès étant venu, il est loisible à tout honnête homme de se procurer, pour deux sous, l'émotion délicate et civilisatrice de l'assassinat… Encore y gagne-t-on, par-dessus le marché, des assiettes coloriées et des lapins… Aux pipes, aux coquilles d'œufs, aux oiseaux de plâtre qui se cassaient stupidement, sans nous suggérer rien de sanglant, l'imagination foraine a substitué des figures d'hommes, de femmes, d'enfants, soigneusement articulés et costumés, comme il convient… Puis on a fait gesticuler et marcher ces figures… Au moyen d'un mécanisme ingénieux, elles se promènent, heureuses, ou fuient, épouvantées. On les voit apparaître, seules ou par groupes, dans des paysages en décor, escalader des murs, entrer dans des donjons, dégringoler par des fenêtres, surgir par des trappes… Elles fonctionnent ainsi que des êtres réels, ont des mouvements du bras, de la jambe, de la tête. Il y en a qui semblent pleurer… il y en a qui sont comme des pauvres… il y en a qui sont comme des malades… il y en a de vêtues d'or comme des princesses de légende. Vraiment l'on peut s'imaginer qu'elles ont une intelligence, une volonté, une âme… qu'elles sont vivantes !… Quelques-unes prennent même des attitudes pathétiques, suppliantes… On croit les entendre dire : « Grâce !… ne me tue

pas !… » Aussi, la sensation est exquise de penser que l'on va tuer des choses qui bougent, qui avancent, qui souffrent, qui implorent !… En dirigeant contre elles la carabine ou le pistolet, il vous vient, à la bouche, comme un goût de sang chaud… Quelle joie quand la balle décapite ces semblants d'hommes !… quels trépignements lorsque la flèche crève les poitrines de carton et couche, par terre, les petits corps inanimés, dans des positions de cadavres !… Chacun s'excite, s'acharne, s'encourage… On n'entend que des mots de destruction et de mort : « Crève-le donc !… vise-le à l'œil… vise-le au cœur… Il a son affaire ! » Autant ils restent, ces braves gens, indifférents devant les cartons et les pipes, autant ils s'exaltent, si le but est représenté par une figure humaine. Les maladroits s'encolèrent, non contre leur maladresse, mais contre la marionnette qu'ils ont manquée… Ils la traitent de lâche, la couvrent d'injures ignobles, lorsqu'elle disparaît, intacte, derrière la porte du donjon… Ils la défient : « Viens-y donc, misérable ! » Et ils recommencent à tirer dessus jusqu'à ce qu'ils l'aient tuée… Examinez-les, ces braves gens. En ce moment-là, ce sont bien des assassins, des êtres mus par le seul désir de tuer. La brute homicide qui, tout à l'heure, sommeillait en eux, s'est réveillée devant cette illusion qu'ils allaient détruire quelque chose qui vivait. Car le petit bonhomme de carton, de son ou de bois, qui passe et repasse dans le décor, n'est plus, pour eux, un joujou, un morceau de matière inerte… À le voir passer et repasser, inconsciemment ils lui prêtent une chaleur de circulation, une sensibilité de nerfs, une pensée, toutes choses qu'il est si âprement doux d'anéantir, si férocement délicieux de voir s'égoutter par des plaies qu'on a faites… Ils vont même jusqu'à le gratifier, le petit bonhomme, d'opinions politiques ou religieuses contraires aux leurs, jusqu'à l'accuser d'être juif, anglais ou allemand, afin d'ajouter une haine particulière à cette haine générale de la vie, et doubler ainsi d'une vengeance personnelle, intimement savourée, l'instinctif plaisir de tuer.

Ici intervint le maître de la maison qui, par politesse pour ses hôtes et dans le but charitable de permettre à notre philosophe et à nous-mêmes de souffler un peu, objecta mollement :

– Vous ne parlez que des brutes, des paysans, lesquels, je vous l'accorde, sont en état permanent de meurtre… Mais il n'est pas possible que vous appliquiez les mêmes observations aux esprits cultivés, aux « natures policées », aux individualités mondaines, par exemple, dont chaque heure de leur existence se compte par des victoires sur l'instinct originel et sur les persistances sauvages de l'atavisme.

À quoi notre philosophe répliqua vivement :

– Permettez… Quels sont les habitudes, les plaisirs préférés de ceux-là que vous appelez mon cher, « des esprits cultivés et des natures policées » ? L'escrime, le duel, les sports violents, l'abominable tir aux pigeons, les courses de taureaux, les exercices variés du patriotisme, la chasse… toutes choses qui ne sont, en réalité, que des régressions vers l'époque des antiques barbaries où l'homme – si l'on peut dire – était, en culture morale, pareil aux grands fauves qu'il poursuivait. Il ne faut pas se plaindre d'ailleurs que la chasse ait survécu à tout l'appareil mal transformé de ces mœurs ancestrales. C'est un dérivatif puissant, par où les « esprits cultivés et les natures policées » écoulent, sans trop de dommages pour nous, ce qui subsiste toujours en eux d'énergies destructives et de passions sanglantes. Sans quoi, au lieu de courre le cerf, de servir le sanglier, de massacrer d'innocents volatiles dans les luzernes, soyez assuré que c'est à nos trousses que les « esprits cultivés » lanceraient leurs meutes, que c'est nous que les « natures policées » abattraient joyeusement, à coups de fusil, ce qu'ils ne manquent pas de faire, quand ils ont le pouvoir, d'une façon ou d'une autre, avec plus de décision et – reconnaissons-le franchement – avec moins d'hypocrisie que les brutes… Ah ! ne souhaitons jamais la disparition du gibier de nos plaines et de nos forêts !… Il est notre sauvegarde et, en quelque sorte, notre rançon… Le jour où il disparaîtrait tout d'un coup, nous aurions vite fait de le remplacer, pour le délicat plaisir des « esprits cultivés ». L'affaire Dreyfus nous en est un exemple admirable, et jamais, je crois, la passion du meurtre et la joie de la chasse à l'homme ne s'étaient aussi complètement et cyniquement étalées… Parmi les incidents extraordinaires et les faits monstrueux, auxquels, quotidiennement, depuis une année, elle donna lieu, celui de la poursuite, dans les rues de Nantes, de M. Grimaux reste le plus caractéristique et tout à l'honneur des « esprits cultivés et des natures policées », qui firent couvrir d'outrages et de menaces de mort, ce grand savant à qui nous devons les plus beaux travaux sur la chimie… Il faudra toujours se souvenir de ceci que le maire de Clisson, « esprit cultivé », dans une lettre rendue publique, refusa l'entrée de sa ville à M. Grimaux et regretta que les lois modernes ne lui permissent point de « le pendre haut et court », comme il advenait des savants, aux belles époques des anciennes monarchies… De quoi, cet excellent maire fut fort approuvé par tout ce que la France compte de ces « individualités mondaines » si exquises, lesquelles, au dire de notre hôte, remportent chaque jour d'éclatantes victoires sur l'instinct originel et les persistances sauvages de l'atavisme. Remarquez, en outre, que c'est chez les esprits cultivés et les natures policées que se

recrutent presque exclusivement les officiers, c'est-à-dire des hommes qui, ni plus ni moins méchants, ni plus ni moins bêtes que les autres, choisissent librement un métier – fort honoré du reste – où tout l'effort intellectuel consiste à opérer sur la personne humaine les violations les plus diverses, à développer, multiplier, les plus complets, les plus amples, les plus sûrs moyens de pillage, de destruction et de mort… N'existe-t-il pas des navires de guerre à qui l'on a donné les noms, parfaitement loyaux et véridiques, de Dévastation… Furor… Terror ?… Et moi-même ?… Ah ! tenez !… J'ai la certitude que je ne suis pas un monstre… je crois être un homme normal, avec des tendresses, des sentiments élevés, une culture supérieure, des raffinements de civilisation et de sociabilité… Eh bien, que de fois j'ai entendu gronder en moi la voix impérieuse du meurtre !… Que de fois j'ai senti monter du fond de mon être à mon cerveau, dans un flux de sang, le désir, l'âpre, violent et presque invincible désir de tuer !… Ne croyez pas que ce désir se soit manifesté dans une crise passionnelle, ait accompagné une colère subite et irréfléchie, ou se soit combiné avec un vil intérêt d'argent !… Nullement… Ce désir naît soudain, puissant, injustifié en moi, pour rien et à propos de rien… dans la rue, par exemple, devant le dos d'un promeneur inconnu… Oui, il y a des dos, dans la rue, qui appellent le couteau… Pourquoi ?…

Sur cette confidence imprévue, le philosophe se tut un instant, nous regarda tous d'un air craintif… Et il reprit :

– Non, voyez-vous, les moralistes auront beau épiloguer… le besoin de tuer naît chez l'homme avec le besoin de manger, et se confond avec lui… Ce besoin instinctif, qui est le moteur de tous les organismes vivants, l'éducation le développe au lieu de le refréner, les religions le sanctifient au lieu de le maudire ; tout se coalise pour en faire le pivot sur lequel tourne notre admirable société. Dès que l'homme s'éveille à la conscience, on lui insuffle l'esprit du meurtre dans le cerveau. Le meurtre, grandi jusqu'au devoir, popularisé jusqu'à l'héroïsme, l'accompagnera dans toutes les étapes de son existence. On lui fera adorer des dieux baroques, des dieux fous furieux qui ne se plaisent qu'aux cataclysmes et, maniaques de férocité, se gorgent de vies humaines, fauchent les peuples comme des champs de blé. On ne lui fera respecter que les héros, ces dégoûtantes brutes, chargées de crimes et toutes rouges de sang humain. Les vertus par où il s'élèvera au-dessus des autres, et qui lui valent la gloire, la fortune, l'amour, s'appuieront uniquement sur le meurtre… Il trouvera, dans la guerre, la suprême synthèse de l'éternelle et universelle folie du meurtre, du meurtre régularisé, enrégimenté, obligatoire, et qui est une fonction nationale. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, toujours il verra ce mot :

meurtre, immortellement inscrit au fronton de ce vaste abattoir qu'est l'Humanité. Alors, cet homme, à qui l'on inculque, dès l'enfance, le mépris de la vie humaine, que l'on voue à l'assassinat légal, pourquoi voulez-vous qu'il recule devant le meurtre, quand il y trouve un intérêt ou une distraction ? Au nom de quel droit la société va-t-elle condamner des assassins qui n'ont fait, en réalité, que se conformer aux lois homicides qu'elle édicte, et suivre les exemples sanglants qu'elle leur donne ?… « Comment, pourraient dire les assassins, un jour, vous nous obligez à assommer un tas de gens, contre lesquels nous n'avons pas de haine, que nous ne connaissons même pas ; plus nous les assommons, plus vous nous comblez de récompenses et d'honneurs !… Un autre jour, confiants dans votre logique, nous supprimons des êtres parce qu'ils nous gênent et que nous les détestons, parce que nous désirons leur argent, leur femme, leur place, ou simplement parce que ce nous est une joie de les supprimer : toutes raisons précises, plausibles et humaines… Et c'est le gendarme, le juge, le bourreau !… Voilà une révoltante injustice et qui n'a pas le sens commun ! » Que pourrait répondre à cela la société, si elle avait le moindre souci de logique ?…

Un jeune homme qui n'avait pas encore prononcé une parole, dit alors :

– Est-ce bien l'explication de cette singulière manie du meurtre dont vous prétendez que nous sommes tous, originellement ou électivement, atteints ?… Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. J'aime mieux croire que tout est mystère en nous. Cela satisfait davantage la paresse de mon esprit qui a horreur de résoudre les problèmes sociaux et humains, qu'on ne résout jamais d'ailleurs, et cela me fortifie dans les idées, dans les raisons uniquement poétiques, par quoi je suis tenté d'expliquer, ou plutôt de ne pas expliquer, tout ce que je ne comprends point… Vous nous avez, mon cher maître, fait tout à l'heure une confidence assez terrible et décrit des impressions qui, si elles prenaient une forme active, pourraient vous mener loin, et moi aussi, car ces impressions, je les ai souvent ressenties, et, tout dernièrement, dans les circonstances fort banales que voici… Mais, auparavant, voulez-vous me permettre d'ajouter que ces états d'esprit anormaux, je les dois peut-être au milieu dans lequel j'ai été élevé, et aux influences quotidiennes qui me pénétrèrent à mon insu… Vous connaissez mon père, le docteur Trépan. Vous savez qu'il n'y a pas d'homme plus sociable, plus charmant que lui. Il n'y en a pas, non plus, dont la profession ait fait un assassin plus délibéré… Bien des fois j'ai assisté à ces opérations merveilleuses qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier… Son mépris de la vie a quelque chose de véritablement

prodigieux. Une fois, il venait de pratiquer devant moi une laparotomie très difficile, quand, tout d'un coup, examinant sa malade encore dans le sommeil du chloroforme, il se dit : « Cette femme doit avoir une affection du pylore… Si je lui ouvrais aussi l'estomac ?… J'ai le temps. » Ce qu'il fit. Elle n'avait rien. Alors mon père se mit à recoudre l'inutile plaie en disant : « Au moins, comme cela, on est tout de suite fixé. » Il le fut d'autant mieux que la malade mourait le soir même… Un autre jour, en Italie, où il avait été appelé pour une opération, nous visitions un musée… Je m'extasiais… « Ah ! poète ! poète s'écria mon père qui, pas un instant, ne s'était intéressé aux chefs-d'œuvre qui me transportaient d'enthousiasme… L'art !… l'art !… le beau !… sais-tu ce que c'est ?… Eh bien, mon garçon, le beau, c'est un ventre de femme, ouvert, tout sanglant, avec des pinces dedans !… » Mais je ne philosophe plus, je raconte… Vous tirerez du récit que je vous ai promis toutes les conséquences anthropologiques qu'il comporte, si vraiment il en comporte…

Ce jeune homme avait une assurance dans les manières, un mordant dans la voix, qui nous fit un peu frissonner.

– Je revenais de Lyon, reprit-il, et j'étais seul dans un compartiment de première classe. À je ne sais plus quelle station, un voyageur monta. L'irritation d'être troublé dans sa solitude peut déterminer des états d'esprit d'une grande violence et vous prédisposer à des actes fâcheux, j'en conviens… Mais je n'éprouvai rien de tel… Je m'ennuyais tellement d'être seul que la venue fortuite de ce compagnon me fut, plutôt, tout d'abord, un plaisir. Il s'installa en face de moi, après avoir déposé avec précaution, dans le filet, ses menus bagages… C'était un gros homme, d'allures vulgaires, et dont la laideur grasse et luisante ne tarda pas à me devenir antipathique… Au bout de quelques minutes, je sentais, à le regarder, comme un invincible dégoût… Il était étalé sur les coussins, pesamment, les cuisses écartées, et son ventre énorme, à chaque ressaut du train, tremblait et roulait ainsi qu'un ignoble paquet de gélatine. Comme il paraissait avoir chaud, il se décoiffa et s'épongea salement le front, un front bas, rugueux, bosselé, que mangeaient, telle une lèpre, de courts cheveux, rares et collés. Son visage n'était qu'un amas de bourrelets de graisse ; son triple menton, lâche cravate de chair molle, flottait sur sa poitrine. Pour éviter cette vue désobligeante, je pris le parti de regarder le paysage et je m'efforçai de m'abstraire complètement de la présence de cet importun compagnon. Une heure s'écoula… Et quand la curiosité, plus forte que ma volonté, eut ramené mes regards sur lui, je vis qu'il s'était endormi d'un sommeil ignoble et profond. Il dormait, tassé sur lui-même, la tête pendant et roulant sur ses épaules, et ses grosses mains boursouflées

étaient posées, tout ouvertes, sur la déclivité de ses cuisses. Je remarquai que ses yeux ronds saillaient sous des paupières plissées au milieu desquelles, dans une déchirure, apparaissait un petit coin de prunelles bleuâtres, semblables à une ecchymose sur un lambeau de peau flasque. Quelle folie soudaine me traversa l'esprit ?… En vérité, je ne sais… Car si j'ai été sollicité souvent par le meurtre, cela restait en moi à l'état embryonnaire de désir et n'avait jamais encore pris la forme précise d'un geste et d'un acte… Puis-je croire que l'ignominieuse laideur de cet homme ait pu, seule, déterminer ce geste et cet acte ?… Non, il y a une cause plus profonde et que j'ignore… Je me levai doucement et m'approchai du dormeur, les mains écartées, crispées et violentes, comme pour un étranglement…

Sur ce mot, en conteur qui sait ménager ses effets, il fit une pause… Puis, avec une évidente satisfaction de soi-même, il continua :

– Malgré mon aspect plutôt chétif, je suis doué d'une force peu commune, d'une rare souplesse de muscles, d'une extraordinaire puissance d'étreinte, et, à ce moment, une étrange chaleur décuplait le dynamisme de mes facultés physiologiques… Mes mains allaient, toutes seules, vers le cou de cet homme, toutes seules, je vous assure, ardentes et terribles… Je sentais en moi une légèreté, une élasticité, un afflux d'ondes nerveuses, quelque chose comme la forte ivresse d'une volupté sexuelle… Oui, ce que j'éprouvais, je ne puis mieux le comparer qu'à cela… Au moment où mes mains allaient se resserrer, indesserrable étau, sur ce cou graisseux, l'homme se réveilla… Il se réveilla avec de la terreur dans son regard, et il balbutia : « Quoi ?… quoi ?… quoi ?… » Et ce fut tout !… Je vis qu'il voulait parler encore, mais il ne le put. Son œil rond vacilla, comme une petite lueur battue du vent. Ensuite, il resta fixé sur moi, immobile sur moi, dans de l'épouvante… Sans dire un mot, sans même chercher une excuse ou une explication par quoi l'homme eût été rassuré, je me rassis, en face de lui, et négligemment, avec une aisance de manières qui m'étonne encore, je dépliai un journal que, d'ailleurs, je ne lus pas… À chaque minute, l'épouvante grandissait dans le regard de l'homme qui, peu à peu, se révulsa, et je vis son visage se tacher de rouge, puis se violacer, puis se raidir… Jusqu'à Paris, le regard de l'homme conserva son effrayante fixité… Quand le train s'arrêta, l'homme ne descendit pas…

Le narrateur alluma une cigarette à la flamme d'une bougie, et, dans une bouffée de fumée, de sa voix flegmatique, il dit :

– Je crois bien !… Il était mort !… Je l'avais tué d'une congestion cérébrale…

Ce récit avait produit un grand malaise parmi nous… et nous nous regardions avec stupeur… L'étrange jeune homme était-il sincère ?… Avait-il voulu nous mystifier ?… Nous attendions une explication, un commentaire, une pirouette… Mais il se tut… Grave, sérieux, il s'était remis à fumer, et, maintenant, il semblait penser à autre chose… La conversation, à partir de ce moment, se continua sans ordre, sans entrain, effleurant mille sujets inutiles, sur un ton languissant…

C'est alors qu'un homme, à la figure ravagée, le dos voûté, l'œil morne, la chevelure et la barbe prématurément toutes grises, se leva avec effort, et d'une voix qui tremblait, il dit :

– Vous avez parlé de tout, jusqu'ici, hormis des femmes, ce qui est vraiment inconcevable dans une question où elles ont une importance capitale.

– Eh bien !… parlons-en, approuva l'illustre écrivain, qui se retrouvait dans son élément favori, car il passait, dans la littérature, pour être ce curieux imbécile qu'on appelle un maître féministe… Il est temps, en effet, qu'un peu de joie vienne dissiper tous ces cauchemars de sang… Parlons de la femme, mes amis, puisque c'est en elle et par elle que nous oublions nos sauvages instincts, que nous apprenons à aimer, que nous nous élevons jusqu'à la conception suprême de l'idéal et de la pitié.

L'homme à la figure ravagée eut un rire où l'ironie grinça, comme une vieille porte dont les gonds sont rouillés.

– La femme éducatrice de la pitié !… s'écria-t-il… Oui, je connais l'antienne… C'est fort employé dans une certaine littérature, et dans les cours de philosophie salonnière… Mais toute son histoire, et, non seulement son histoire, son rôle dans la nature et dans la vie, démentent cette proposition, purement romanesque… Alors pourquoi courent-elles, les femmes, aux spectacles de sang, avec la même frénésie qu'à la volupté ?… Pourquoi, dans la rue, au théâtre, à la cour d'assises, à la guillotine, les voyez-vous tendre le col, ouvrir des yeux avides aux scènes de torture, éprouver, jusqu'à l'évanouissement, l'affreuse joie de la mort ?… Pourquoi le seul nom d'un grand meurtrier les fait-il frémir, jusque dans le tréfonds de leur chair, d'une sorte d'horreur délicieuse ?… Toutes, ou presque toutes, elles rêvèrent de Pranzini… Pourquoi ?…

– Allons donc !… s'exclama l'illustre écrivain… les prostituées…

– Mais non, répliqua l'homme à la figure ravagée… les grandes dames et les bourgeoises… C'est la même chose… Chez les femmes, il n'y a pas de catégories morales, il n'y a que des catégories sociales. Ce

sont des femmes… Dans le peuple, dans la haute et petite bourgeoisie, et jusque dans les couches plus élevées de la société, les femmes se ruent à ces morgues hideuses, à ces abjects musées du crime, que sont les feuilletons du Petit Journal… *Pourquoi ?… C'est que les grands assassins ont toujours été des amoureux terribles. Leur puissance génésique correspond à leur puissance criminelle… Ils aiment comme ils tuent !… Le meurtre naît de l'amour, et l'amour atteint son maximum d'intensité par le meurtre… C'est la même exaltation physiologique… ce sont les mêmes gestes d'étouffement, les mêmes morsures… et ce sont souvent les mêmes mots, dans des spasmes identiques…*

Il parlait avec effort, avec un air de souffrir… et, à mesure qu'il parlait, ses yeux devenaient plus mornes, les plis de son visage s'accentuaient davantage…

– La femme, verseuse d'idéal et de pitié !… reprit-il… Mais les crimes les plus atroces sont presque toujours l'œuvre de la femme… C'est elle qui les imagine, les combine, les prépare, les dirige… Si elle ne les exécute pas de sa main, souvent trop débile, on y retrouve, à leur caractère de férocité, d'implacabilité, sa présence morale, sa pensée, son sexe… « Cherchez la femme ! » dit le sage criminaliste…

– Vous la calomniez !… protesta l'illustre écrivain, qui ne put dissimuler un geste d'indignation. Ce que vous nous donnez là pour des généralités, ce sont de très rares exceptions… Dégénérescence, névrose, neurasthénie… parbleu !… la femme n'est, pas plus que l'homme, réfractaire aux maladies psychiques… bien que, chez elle, ces maladies prennent une forme charmante et touchante, qui nous fait mieux comprendre la délicatesse de son exquise sensibilité. Non, monsieur, vous êtes dans une erreur lamentable, et, j'oserai dire, criminelle… Ce qu'il faut admirer dans la femme, c'est au contraire le grand sens, le grand amour qu'elle a de la vie, et qui, comme je le disais tout à l'heure, trouve son expression définitive dans la pitié…

– Littérature !… monsieur, littérature !… Et la pire de toutes.

– Pessimisme, monsieur !… blasphème !… sottise !

– Je crois que vous vous trompez tous les deux, interjeta un médecin… Les femmes sont bien plus raffinées et complexes que vous ne le pensez… En incomparables virtuoses, en suprêmes artistes de la douleur qu'elles sont, elles préfèrent le spectacle de la souffrance à celui de la mort, les larmes au sang. Et c'est une chose admirablement amphibologique où chacun trouve son compte, car chacun peut tirer des conclusions très différentes, exalter la pitié de la femme ou

maudire sa cruauté, pour des raisons pareillement irréfutables, et selon que nous sommes, dans le moment, prédisposés à lui devoir de la reconnaissance ou de la haine… Et puis, à quoi bon toutes ces discussions stériles ?… Puisque, dans la bataille éternelle des sexes, nous sommes toujours les vaincus, que nous n'y pouvons rien… et que tous, misogynes ou féministes, nous n'avons pas encore trouvé, pour nous réjouir et nous continuer, un plus parfait instrument de plaisir et un autre moyen de reproduction que la femme !…

Mais l'homme à la figure ravagée faisait des gestes de violente dénégation :

– Écoutez-moi, dit-il… Les hasards de la vie – et quelle vie fut la mienne ! – m'ont mis en présence, non pas d'une femme… mais de la femme. Je l'ai vue, libre de tous les artifices, de toutes les hypocrisies dont la civilisation recouvre, comme d'une parure de mensonge, son âme véritable… Je l'ai vue livrée au seul caprice, ou, si vous aimez mieux, à la seule domination de ses instincts, dans un milieu où rien, il est vrai, ne pouvait les refréner, où tout, au contraire, se conjurait pour les exalter… Rien ne me la cachait, ni les lois, ni les morales, ni les préjugés religieux, ni les conventions sociales… C'est dans sa vérité, dans sa nudité originelle, parmi les jardins et les supplices, le sang et les fleurs, que je l'ai vue !… Quand elle m'est apparue, j'étais tombé au plus bas de l'abjection humaine – du moins je le pensais. Alors, devant ses yeux d'amour, devant sa bouche de pitié, j'ai crié d'espérance, et j'ai cru… oui, j'ai cru que, par elle, je serais sauvé. Eh bien, ç'a été quelque chose d'atroce !… La femme m'a fait connaître des crimes que j'ignorais, des ténèbres où je n'étais pas encore descendu… Regardez mes yeux morts, ma bouche qui ne sait plus parler, mes mains qui tremblent… rien que de l'avoir vue !… Mais je ne puis la maudire, pas plus que je ne maudis le feu qui dévore villes et forêts, l'eau qui fait sombrer les navires, le tigre qui emporte dans sa gueule, au fond des jungles, les proies sanglantes… La femme a en elle une force cosmique d'élément, une force invincible de destruction, comme la nature… Elle est à elle toute seule toute la nature !… Étant la matrice de la vie, elle est, par cela même, la matrice de la mort… puisque c'est de la mort que la vie renaît perpétuellement… et que supprimer la mort, ce serait tuer la vie à sa source unique de fécondité…

– Et qu'est-ce que cela prouve ?… fit le médecin, en haussant les épaules. Il répondit simplement :

– Cela ne prouve rien… Pour être de la douleur ou de la joie, les choses ont-elles donc besoin d'être prouvées ?… Elles ont besoin d'être senties…

Puis, avec timidité et – ô puissance de l'amour-propre humain ! – avec une visible satisfaction de soi-même, l'homme à la figure ravagée sortit de sa poche un rouleau de papier qu'il déplia soigneusement :

– J'ai écrit, dit-il, le récit de cette partie de ma vie… Longtemps, j'ai hésité à le publier, et j'hésite encore. Je voudrais vous le lire, à vous qui êtes des hommes et qui ne craignez pas de pénétrer au plus noir des mystères humains… Puissiez-vous pourtant en supporter l'horreur sanglante !… Cela s'appelle : Le Jardin des supplices…

Notre hôte demanda de nouveaux cigares et de nouvelles boissons…

Première partie

En mission

Avant de raconter un des plus effroyables épisodes de mon voyage en Extrême-Orient, il est peut-être intéressant que j'explique brièvement dans quelles conditions je fus amené à l'entreprendre. C'est de l'histoire contemporaine.

À ceux qui seraient tentés de s'étonner de l'anonymat que, en ce qui me concerne, j'ai tenu à garder jalousement au cours de ce véridique et douloureux récit, je dirai : « Peu importe mon nom !… C'est le nom de quelqu'un qui causa beaucoup de mal aux autres et à lui-même, plus encore à lui-même qu'aux autres, et qui, après bien des secousses, pour être descendu, un jour, jusqu'au fond du désir humain, essaie de se refaire une âme dans la solitude et dans l'obscurité. Paix aux cendres de son péché. »

I

Il y a douze ans, ne sachant plus que faire et condamné par une série de malchances à la dure nécessité de me pendre ou de m'aller jeter dans la Seine, je me présentai aux élections législatives – suprême ressource –, en un département où, d'ailleurs, je ne connaissais personne et n'avais jamais mis les pieds.

Il est vrai que ma candidature était officieusement soutenue par le Cabinet qui, ne sachant non plus que faire de moi, trouvait ainsi un ingénieux et délicat moyen de se débarrasser, une fois pour toutes, de mes quotidiennes, de mes harcelantes sollicitations.

À cette occasion, j'eus avec le ministre, qui était mon ami et mon ancien camarade de collège, une entrevue solennelle et familière, tout ensemble.

– Tu vois combien nous sommes gentils pour toi !… me dit ce puissant, ce généreux ami… À peine nous t'avons retiré des griffes de la justice – et nous y avons eu du mal – que nous allons faire de toi un député.

– Je ne suis pas encore nommé… dis-je d'un ton grincheux.

– Sans doute !… mais tu as toutes les chances… Intelligent, séduisant de ta personne, prodigue, bon garçon quand tu le veux, tu possèdes le don souverain de plaire… Les hommes à femmes, mon cher, sont toujours des hommes à foule… Je réponds de toi… Il s'agit de bien comprendre la situation… Du reste elle est très simple…

Et il me recommanda : – Surtout pas de politique !… Ne t'engage pas… ne t'emballe pas !… Il y a dans la circonscription que je t'ai choisie une question qui domine toutes les autres : la betterave… Le reste ne compte pas et regarde le préfet… Tu es un candidat purement agricole… mieux que cela, exclusivement betteravier… Ne l'oublie point… Quoi qu'il puisse arriver au cours de la lutte, maintiens-toi, inébranlable, sur cette plate-forme excellente… Connais-tu un peu la betterave ?…

– Ma foi ! non, répondis-je… Je sais seulement, comme tout le monde, qu'on en tire du sucre… et de l'alcool.

– Bravo ! cela suffit, applaudit le ministre avec une rassurante et cordiale autorité… Marche carrément sur cette donnée… Promets des rendements fabuleux… des engrais chimiques extraordinaires et gratuits… des chemins de fer, des canaux, des routes pour la circulation de cet intéressant et patriotique légume… Annonce des dégrèvements d'impôts, des primes aux cultivateurs, des droits féroces sur les matières concurrentes… tout ce que tu voudras !… Dans cet ordre de choses, tu as carte blanche, et je t'aiderai… Mais ne te laisse pas entraîner à des polémiques personnelles ou générales qui pourraient te devenir dangereuses et, avec ton élection, compromettre le prestige de la République… Car, entre nous, mon vieux – je ne te reproche rien, je constate, seulement –, tu as un passé plutôt gênant…

Je n'étais pas en veine de rire… Vexé par cette réflexion, qui me parut inutile et désobligeante, je répliquai vivement, en regardant bien en face mon ami, qui put lire dans mes yeux ce que j'y avais accumulé de menaces nettes et froides :

– Tu pourrais dire plus justement : « Nous avons un passé… » Il me semble que le tien, cher camarade, n'a rien à envier au mien…

– Oh, moi !… fit le ministre avec un air de détachement supérieur et de confortable insouciance, ce n'est pas la même chose… Moi… mon petit… je suis couvert… par la France !

Et, revenant à mon élection, il ajouta :

– Donc, je me résume… De la betterave, encore de la betterave, toujours de la betterave !… Tel est ton programme… Veille à n'en pas sortir.

Puis il me remit discrètement quelques fonds et me souhaita bonne chance. Ce programme, que m'avait tracé mon puissant ami, je le suivis fidèlement, et j'eus tort… Je ne fus pas élu. L'écrasante majorité qui échut à mon adversaire, je l'attribue, en dehors de certaines manœuvres déloyales, à ceci que ce diable d'homme était encore plus ignorant que moi et d'une canaillerie plus notoire.

Constatons en passant qu'une canaillerie bien étalée, à l'époque où nous sommes, tient lieu de toutes les qualités et que plus un homme est infâme, plus on est disposé à lui reconnaître de force intellectuelle et de valeur morale.

Mon adversaire, qui est aujourd'hui une des illustrations les moins discutables de la politique, avait volé en maintes circonstances de sa vie. Et sa supériorité lui venait de ce que, loin de s'en cacher, il s'en vantait avec le plus révoltant cynisme.

– J'ai volé… j'ai volé… clamait-il par les rues des villages, sur les places publiques des villes, le long des routes, dans les champs…

– J'ai volé… j'ai volé… publiait-il en ses professions de foi, affiches murales et confidentielles circulaires…

Et, dans les cabarets, juchés sur des tonneaux, ses agents, tout barbouillés de vin et congestionnés d'alcool, répétaient, trompetaient ces mots magiques :

– Il a volé… il a volé…

Émerveillées, les laborieuses populations des villes, non moins que les vaillantes populations des campagnes acclamaient cet homme hardi avec une frénésie qui, chaque jour, allait grandissant, en raison directe de la frénésie de ses aveux.

Comment pouvais-je lutter contre un tel rival, possédant de tels états de service, moi qui n'avais encore sur la conscience, et les dissimulais pudiquement, que de menues peccadilles de jeunesse, telles que vols domestiques, rançons de maîtresses, tricheries au jeu, chantages, lettres anonymes, délations et faux ?… Ô candeur des ignorantes juvénilités !

Je faillis même, un soir, dans une réunion publique, être assommé par des électeurs furieux de ce que, en présence des scandaleuses déclarations de mon adversaire, j'eusse revendiqué, avec la suprématie des betteraves, le droit à la vertu, à la morale, à la probité, et proclamé la nécessité de nettoyer la République des ordures individuelles qui la déshonoraient. On se rua sur moi ; on me prit à la gorge ; on se passa, de poings en poings, ma personne soulevée et ballottante comme un paquet… Par bonheur, je me tirai de cet accès d'éloquence avec, seulement, une fluxion à la joue, trois côtes meurtries et six dents cassées…

C'est tout ce que je rapportai de cette désastreuse aventure, où m'avait si malencontreusement conduit la protection d'un ministre qui se disait mon ami.

J'étais outré.

J'avais d'autant plus le droit d'être outré que, tout d'un coup, au plus fort de la bataille, le gouvernement m'abandonnait, me

laissait sans soutien, avec ma seule betterave comme amulette, pour s'entendre et pour traiter avec mon adversaire.

Le préfet, d'abord très humble, n'avait pas tardé à devenir très insolent ; puis il me refusait les renseignements utiles à mon élection ; enfin, il me fermait, ou à peu près, sa porte. Le ministre lui-même ne répondait plus à mes lettres, ne m'accordait rien de ce que je lui demandais, et les journaux dévoués dirigeaient contre moi de sourdes attaques, de pénibles allusions, sous des proses polies et fleuries. On n'allait pas jusqu'à me combattre officiellement, mais il était clair, pour tout le monde, qu'on me lâchait… Ah ! je crois bien que jamais tant de fiel n'entra dans l'âme d'un homme !

De retour à Paris, fermement résolu à faire un éclat, au risque de tout perdre, j'exigeai des explications du ministre que mon attitude rendit aussitôt accommodant et souple…

– Mon cher, me dit-il, je suis au regret de ce qui t'arrive… Parole !… tu m'en vois tout ce qu'il y a de plus désolé. Mais que pouvais-je ?… Je ne suis pas le seul, dans le Cabinet… et…

– Je ne connais que toi ! interrompis-je violemment, en faisant sauter une pile de dossiers qui se trouvait, sur son bureau, à portée de main… Les autres ne me regardent pas… Les autres, ça n'est pas mon affaire… Il n'y a que toi… Tu m'as trahi ; c'est ignoble !…

– Mais, sapristi !… Écoute-moi un peu, voyons ! supplia le ministre. Et ne t'emporte pas, comme ça, avant de savoir…

– Je ne sais qu'une chose, et elle me suffit. Tu t'es payé ma tête… Eh bien, non, non ! Ça ne se passera pas comme tu le crois… À mon tour, maintenant. Je marchais dans le bureau, proférant des menaces, distribuant des bourrades aux chaises…

– Ah ! ah ! tu t'es payé ma tête !… Nous allons donc rire un peu… Le pays saura donc, enfin, ce que c'est qu'un ministre… Au risque de l'empoisonner, le pays, je vais donc lui montrer, lui ouvrir toute grande l'âme d'un ministre… Imbécile !… Tu n'as donc pas compris que je te tiens, toi, ta fortune, tes secrets, ton portefeuille !… Ah ! mon passé te gêne ?… Il gêne ta pudeur et la pudeur de Marianne ?… Eh bien, attends !… Demain, oui, demain, on saura tout…

Je suffoquais de colère. Le ministre essaya de me calmer, me prit par le bras, m'attira doucement vers le fauteuil que je venais de quitter en bourrasque…

– Mais, tais-toi donc ! me dit-il, en donnant à sa voix des intonations supplicatrices… Écoute-moi, je t'en prie !… Assieds-toi, voyons !… Diable d'homme qui ne veut rien entendre ! Tiens, voici ce qui s'est passé…

Très vite, en phrases courtes, hachées, tremblantes, il débita :

– Nous ne connaissions pas ton concurrent… Il s'est révélé, dans la lutte, comme un homme très fort… comme un véritable homme d'État !… Tu sais combien est restreint le personnel ministrable… Bien que ce soient toujours les mêmes qui reviennent, nous avons besoin, de temps en temps, de montrer une figure nouvelle à la Chambre et au pays… Or, il n'y en a pas… En connais-tu, toi ?… Eh bien, nous avons pensé que ton concurrent pouvait être une de ces figures-là… Il a toutes les qualités qui conviennent à un ministre provisoire, à un ministre de crise… Enfin, comme il était achetable et livrable, séance tenante, com-prends-tu ?… C'est fâcheux pour toi, je l'avoue… Mais les intérêts du pays, d'abord…

– Ne dis donc pas de blagues… Nous ne sommes pas à la Chambre, ici… Il ne s'agit pas des intérêts du pays, dont tu te moques, et moi aussi… Il s'agit de moi… Or, je suis, grâce à toi, sur le pavé. Hier soir, le caissier de mon tripot m'a refusé cent sous, insolemment… Mes créanciers, qui avaient compté sur un succès, furieux de mon échec, me pourchassent comme un lièvre… On va me vendre… Aujourd'hui, je n'ai même pas de quoi dîner… Et tu t'imagines bonnement que cela peut se passer ainsi ?… Tu es donc devenu bête… aussi bête qu'un membre de ta majorité ?…

Le ministre souriait. Il me tapota les genoux, familièrement, et me dit :

– Je suis tout disposé – mais tu ne me laisses pas parler – je suis tout disposé à t'accorder une compensation…

– Une ré-pa-ra-tion !

– Une réparation, soit ! – Complète ?

– Complète !… Reviens dans quelques jours… Je serai, sans doute, à même de te l'offrir. En attendant, voici cent louis… C'est tout ce qui me reste des fonds secrets…

Il ajouta, gentiment, avec une gaieté cordiale :

– Une demi-douzaine de gaillards comme toi… et il n'y a plus de budget !…

Cette libéralité, que je n’espérais pas si importante, eut le pouvoir de calmer instantanément mes nerfs… J’empochai – en grognant encore, toutefois, car je ne voulais pas me montrer désarmé, ni satisfait – les deux billets que me tendait, en souriant, mon ami… et je me retirai dignement…

Les trois jours qui suivirent, je les passai dans les plus basses débauches…

II

Qu'on me permette encore un retour en arrière. Peut-être n'est-il pas indifférent que je dise qui je suis et d'où je viens… L'ironie de ma destinée en sera mieux expliquée ainsi.

Je suis né en province d'une famille de la petite bourgeoisie, de cette brave petite bourgeoisie, économe et vertueuse, dont on nous apprend, dans les discours officiels, qu'elle est la vraie France… Eh bien ! je n'en suis pas plus fier pour cela.

Mon père était marchand de grains. C'était un homme très rude, mal dégrossi et qui s'entendait aux affaires, merveilleusement. Il avait la réputation d'y être fort habile, et sa grande habileté consistait à « mettre les gens dedans », comme il disait. Tromper sur la qualité de la marchandise et sur le poids, faire payer deux francs ce qui lui coûtait deux sous, et, quand il pouvait, sans trop d'esclandre, le faire payer deux fois, tels étaient ses principes. Il ne livrait jamais, par exemple, de l'avoine, qu'il ne l'eût, au préalable, trempée d'eau. De la sorte, les grains gonflés rendaient le double au litre et au kilo, surtout quand ils étaient additionnés de menu gravier, opération que mon père pratiquait toujours en conscience. Il savait aussi répartir judicieusement, dans les sacs, les graines de nielle et autres semences vénéneuses, rejetées par les vannages, et personne, mieux que lui, ne dissimulait les farines fermentées, parmi les fraîches. Car il ne faut rien perdre dans le commerce, et tout y fait poids. Ma mère, plus âpre encore aux mauvais gains, l'aidait de ses ingéniosités déprédatrices et, raide, méfiante, tenait la caisse, comme on monte la garde devant l'ennemi.

Républicain strict, patriote fougueux – il fournissait le régiment –, moraliste intolérant, honnête homme enfin, au sens populaire de ce mot, mon père se montrait sans pitié, sans excuses, pour l'improbité des autres, principalement quand elle lui portait préjudice. Alors, il ne tarissait pas sur la nécessité de l'honneur et de la vertu. Une de ses grandes idées était que, dans une démocratie bien comprise, on devait les rendre obligatoires, comme l'instruction, l'impôt, le tirage au sorti. Un jour, il

s'aperçut qu'un charretier, depuis quinze ans à son service, le volait. Immédiatement, il le fit arrêter. À l'audience, le charretier se défendit comme il put.

– Mais il n'était jamais question chez monsieur que de mettre les gens « dedans ». Quand il avait joué « un drôle de tour » à un client, monsieur s'en vantait comme d'une bonne action. « Le tout est de tirer de l'argent, disait-il, n'importe d'où et comment on le tire. Vendre une vieille lapine pour une belle vache, voilà tout le secret du commerce »… Eh bien, j'ai fait comme monsieur avec ses clients… Je l'ai mis dedans…

Ce cynisme fut fort mal accueilli des juges. Ils condamnèrent le charretier à deux ans de prison, non seulement pour avoir dérobé quelques kilogrammes de blé, mais surtout parce qu'il avait calomnié une des plus vieilles maisons de commerce de la région… une maison fondée en 1794, et dont l'antique, ferme et proverbiale honorabilité embellissait la ville de père en fils.

Le soir de ce jugement fameux, je me souviens que mon père avait réuni à sa table quelques amis, commerçants comme lui et, comme lui, pénétrés de ce principe inaugural que « mettre les gens dedans », c'est l'âme même du commerce. Si l'on s'indigna de l'attitude provocatrice du charretier, vous devez le penser. On ne parla que de cela, jusqu'à minuit. Et parmi les clameurs, les aphorismes, les discussions et les petits verres d'eau-de-vie de marcs, dont s'illustra cette soirée mémorable, j'ai retenu ce précepte, qui fut pour ainsi dire la moralité de cette aventure, en même temps que la synthèse de mon éducation.

– Prendre quelque chose à quelqu'un, et le garder pour soi, ça c'est du vol… Prendre quelque chose à quelqu'un et le repasser à un autre, en échange d'autant d'argent que l'on peut, ça, c'est du commerce… Le vol est d'autant plus bête qu'il se contente d'un seul bénéfice, souvent dangereux, alors que le commerce en comporte deux, sans aléa…

C'est dans cette atmosphère morale que je grandis et me développai, en quelque sorte tout seul, sans autre guide que l'exemple quotidien de mes parents. Dans le petit commerce, les enfants restent, en général, livrés à eux-mêmes. On n'a pas le temps de s'occuper de leur éducation. Ils s'élèvent, comme ils peuvent, au gré de leur nature et selon les influences pernicieuses de ce milieu, généralement rabaissant et borné. Spontanément, et sans qu'on m'y forçât, j'apportai ma part d'imitation ou d'imagination dans les tripotages familiaux. Dès l'âge de dix ans,

je n'eus d'autres conceptions de la vie que le vol, et je fus – oh ! bien ingénument, je vous assure – convaincu que « mettre les gens dedans », cela formait l'unique base de toutes les relations sociales.

Le collège décida de la direction bizarre et tortueuse que je devais donner à mon existence, car c'est là que je connus celui qui, plus tard, devait devenir mon ami, le célèbre ministre, Eugène Mortain.

Fils de marchand de vins, dressé à la politique, comme moi au commerce, par son père qui était le principal agent électoral de la région, le vice-président des comités gambettistes, le fondateur de ligues diverses, groupements de résistance et syndicats professionnels, Eugène recelait, en lui, dès l'enfance, une âme de « véritable homme d'État ».

Quoique boursier, il s'était, tout de suite, imposé à nous, par une évidente supériorité dans l'effronterie et l'indélicatesse, et aussi par une manière de phraséologie, solennelle et vide, qui violentait nos enthousiasmes. En outre, il tenait de son père la manie profitable et conquérante de l'organisation. En quelques semaines, il eut vite fait de transformer la cour du collège en toutes sortes d'associations et de sous-associations, de comités et de sous-comités, dont il s'élisait, à la fois, le président, le secrétaire et le trésorier. Il y avait l'association des joueurs de ballon, de toupie, de saute-mouton et de marche, le comité de la barre fixe, la ligue du trapèze, le syndicat de la course à pieds joints, etc. Chacun des membres de ces diverses associations était tenu de verser à la caisse centrale, c'est-à-dire dans les poches de notre camarade, une cotisation mensuelle de cinq sous, laquelle, entre autres avantages, impliquait un abonnement au journal trimestriel que rédigeait Eugène Mortain pour la propagande des idées et la défense des intérêts de ces nombreux groupements « autonomes et solidaires », proclamait-il.

De mauvais instincts, qui nous étaient communs, et des appétits pareils nous rapprochèrent aussitôt, lui et moi, et firent de notre étroite entente une exploitation âpre et continue de nos camarades, fiers d'être syndiqués… Je me rendis bien vite compte que je n'étais pas le plus fort dans cette complicité ; mais, en raison même de cette constatation, je ne m'en cramponnai que plus solidement à la fortune de cet ambitieux compagnon. À défaut d'un partage égal, j'étais toujours assuré de ramasser quelques miettes… Elles me suffisaient alors. Hélas ! je n'ai jamais

eu que les miettes des gâteaux que dévora mon ami.

Je retrouvai Eugène plus tard, dans une circonstance difficile et douloureuse de ma vie. À force de mettre « les gens dedans », mon père finit par y être mis lui-même, et non point au figuré, comme il l'entendait de ses clients. Une fourniture malheureuse et qui, paraît-il, empoisonna toute une caserne, fut l'occasion de cette déplorable aventure, que couronna la ruine totale de notre maison, fondée en 1794. Mon père eût peut-être survécu à son déshonneur, car il connaissait les indulgences infinies de son époque ; il ne put survivre à la ruine. Une attaque d'apoplexie l'emporta un beau soir. Il mourut, nous laissant, ma mère et moi, sans ressources.

Ne pouvant plus compter sur lui, je fus bien obligé de me débrouiller moi-même et, m'arrachant aux lamentations maternelles, je courus à Paris, où Eugène Mortain m'accueillit le mieux du monde.

Celui-ci s'élevait peu à peu. Grâce à des protections parlementaires habilement exploitées, à la souplesse de sa nature, à son manque absolu de scrupules, il commençait à faire parler de lui avec faveur dans la presse, la politique et la finance. Tout de suite, il m'employa à de sales besognes, et je ne tardai pas, moi aussi, en vivant constamment à son ombre, à gagner un peu de sa notoriété dont je ne sus pas profiter, comme j'aurais dû le faire. Mais la persévérance dans le mal est ce qui m'a le plus manqué. Non que j'éprouve de tardifs scrupules de conscience, des remords, des désirs passagers d'honnêteté ; c'est en moi, une fantaisie diabolique, une talonnante et inexplicable perversité qui me forcent, tout d'un coup, sans raison apparente, à délaisser les affaires les mieux conduites, à desserrer mes doigts de dessus les gorges les plus âprement étreintes. Avec des qualités pratiques de premier ordre, un sens très aigu de la vie, une audace à concevoir même l'impossible, une promptitude exceptionnelle même à le réaliser, je n'ai pas la ténacité nécessaire à l'homme d'action. Peut-être, sous le gredin que je suis, y a-t-il un poète dévoyé ?… Peut-être un mystificateur qui s'amuse à se mystifier soi-même ?

Pourtant, en prévision de l'avenir, et sentant qu'il arriverait fatalement un jour où mon ami Eugène voudrait se débarrasser de moi, qui lui représenterais sans cesse un passé gênant, j'eus l'adresse de le compromettre dans des histoires fâcheuses, et la prévoyance d'en garder, par-devers moi, les preuves indéniables. Sous peine d'une chute, Eugène devait me traîner,

perpétuellement, à sa suite, comme un boulet.

En attendant les honneurs suprêmes où le poussa le flux bourbeux de la politique, voici, entre autres choses honorables, quels étaient la qualité de ses intrigues et le choix de ses préoccupations.

Eugène avait officiellement une maîtresse. Elle s'appelait alors la comtesse Borska. Pas très jeune, mais encore jolie et désirable, tantôt Polonaise, tantôt Russe, et souvent Autrichienne, elle passait, naturellement, pour une espionne allemande. Aussi son salon était-il fréquenté de nos plus illustres hommes d'État. On y faisait beaucoup de politique, et l'on y commençait, avec beaucoup de flirts, beaucoup d'affaires considérables et louches. Parmi les hôtes les plus assidus de ce salon se remarquait un financier levantin, le baron K…, personnage silencieux, à la figure d'argent blafard, aux yeux morts, et qui révolutionnait la Bourse par ses opérations formidables. On savait, du moins on se disait que, derrière ce masque impénétrable et muet, agissait un des plus puissants empires de l'Europe. Pure supposition romanesque, sans doute, car, dans ces milieux corrompus, on ne sait jamais ce qu'il faut le plus admirer de leur corruption ou de leur « jobardise ». Quoi qu'il en soit, la comtesse Borska et mon ami Eugène Mortain souhaitaient vivement de se mettre dans le jeu du mystérieux baron, d'autant plus vivement que celui-ci opposait à des avances discrètes, mais précises, une non moins discrète et précise froideur. Je crois même que cette froideur avait été jusqu'à la malice d'un conseil, de quoi il était résulté, pour nos amis, une liquidation désastreuse. Alors, ils imaginèrent de lancer sur le banquier récalcitrant une très jolie jeune femme, amie intime de la maison et de me lancer, en même temps, sur cette très jolie jeune femme qui, travaillée par eux, était toute disposée à nous accueillir favorablement, le banquier, pour le sérieux, et moi, pour l'agrément. Leur calcul était simple et je l'avais compris du premier coup : m'introduire dans la place, et, là, moi par la femme, eux par moi, devenir les maîtres des secrets du baron, échappés aux moments de tendre oubli !… C'était ce qu'on pouvait appeler de la politique de concentration.

Hélas ! le démon de la perversité, qui vient me visiter à la minute décisive où je dois agir, voulut qu'il en fût autrement et que ce beau projet avortât sans élégance. Au dîner qui devait sceller cette bien parisienne union, je me montrai, envers la jeune femme, d'une telle goujaterie que, tout en larmes, honteuse et

furieuse, elle quitta scandaleusement le salon et rentra chez elle, veuve de nos deux amours.

La petite fête fut fort abrégée… Eugène me ramena en voiture. Nous descendîmes les Champs-Élysées dans un silence tragique.

– Où veux-tu que je te dépose ? me dit le grand homme, comme nous tournions l'angle de la rue Royale.

– Au tripot… sur le boulevard… répondis-je, avec un ricanement… J'ai hâte de respirer un peu d'air pur, dans une société de braves gens…

Et, tout à coup, d'un geste découragé, mon ami me tapota les genoux et – oh ! je reverrai toute ma vie l'expression sinistre de sa bouche, et son regard de haine – il soupira :

– Allons !… Allons !… On ne fera jamais rien de toi !… Il avait raison… Et, cette fois-là, je ne pus pas l'accuser que ce fût de sa faute…

Eugène Mortain appartenait à cette école de politiciens que, sous le nom fameux d'opportunistes, Gambetta lança comme une bande de carnassiers affamés sur la France. Il n'ambitionnait le pouvoir que pour les jouissances matérielles qu'il procure et l'argent que des habiles comme lui savent puiser aux sources de boue. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, je fais au seul Gambetta l'historique honneur d'avoir combiné et déchaîné cette morne curée qui dure encore, en dépit de tous les Panamas. Certes, Gambetta aimait la corruption ; il y avait, dans ce démocrate tonitruant, un voluptueux ou plutôt un dilettante de la volupté, qui se délectait à l'odeur de la pourriture humaine ; mais il faut le dire, à sa décharge et à leur gloire, les amis dont il s'entourait et que le hasard, plus encore qu'une sélection raisonnée attacha à sa courte fortune, étaient bien de force à s'élancer eux-mêmes et d'eux-mêmes sur la Proie éternelle où, déjà, tant et tant de mâchoires avaient croché leurs dents furieuses.

Avant d'arriver à la Chambre, Eugène Mortain avait passé par tous les métiers – même les plus bas –, par les dessous – même les plus ténébreux – du journalisme. On ne choisit pas toujours ses débuts, on les prend où ils se trouvent… Ardente et prompte – et pourtant réfléchie – fut son initiation à la vie parisienne, j'entends cette vie qui va des bureaux de rédaction au Parlement, en passant par la préfecture de Police. Dévoré de besoins immédiats et d'appétits ruineux, il ne se faisait pas alors un chantage important ou une malpropre affaire que notre brave Eugène n'en

fût, en quelque sorte, l'âme mystérieuse et violente. Il avait eu ce coup de génie de syndiquer une grande partie de la presse, pour mener à bien ces vastes opérations. Je connais de lui, en ce genre décrié, des combinaisons qui sont de purs chefs-d'œuvre et qui révèlent, dans ce petit provincial, vite dégrossi, un psychologue étonnant et un organisateur admirable des mauvais instincts du déclassé. Mais il avait la modestie de ne se point vanter de la beauté de ses coups, et l'art précieux, en se servant des autres, de ne jamais donner de sa personne aux heures du danger. Avec une constante habileté et une science parfaite de son terrain de manœuvres, il sut toujours éviter, en les tournant, les flaques fétides et bourbeuses de la police correctionnelle où tant d'autres s'enlisèrent si maladroitement. Il est vrai que mon aide – soit dit sans fatuité – ne lui fut pas inutile, en bien des circonstances. C'était, du reste, un charmant garçon, oui, en vérité, un charmant garçon. On ne pouvait lui reprocher que des gaucheries dans le maintien, persistants vestiges de son éducation de province, et des détails vulgaires dans sa trop récente élégance qui s'affichait mal à propos. Mais tout cela n'était qu'une apparence dissimulant mieux, aux observateurs insuffisants, tout ce que son esprit avait de ressources subtiles, de flair pénétrant, de souplesse retorse, tout ce que son âme contenait de ténacité âpre et terrible. Pour surprendre son âme, il eût fallu voir – comme je les vis, hélas ! combien de fois ? – les deux plis qui, à de certaines minutes, en se débandant, laissaient tomber les deux coins de ses lèvres et donnaient à sa bouche une expression épouvantable… Ah ! oui, c'était un charmant garçon !

Par des duels appropriés, il fit taire la malveillance qui va chuchotant autour des personnalités nouvelles, et sa naturelle gaieté, son cynisme bon enfant qu'on traitait volontiers d'aimable paradoxe, non moins que ses amours lucratives et retentissantes, achevèrent de lui conquérir une réputation discutable, mais suffisante à un futur homme de gouvernement qui en verra bien d'autres. Il avait aussi cette faculté merveilleuse de pouvoir, cinq heures durant, et sur n'importe quel sujet, parler sans jamais exprimer une idée. Son intarissable éloquence déversait, sans un arrêt, sans une fatigue, la lente, la monotone, la suicidante pluie du vocabulaire politique, aussi bien sur les questions de marine que sur les réformes scolaires, sur les finances que sur les beaux-arts, sur l'agriculture que sur la religion. Les journalistes parlementaires reconnaissaient en lui leur incompétence universelle et miraient leur jargon écrit dans son charabia parlé.

Serviable, quand cela ne lui coûtait rien, généreux, prodigue même, quand cela devait lui rapporter beaucoup, arrogant et servile, selon les événements et les hommes, sceptique sans élégance, corrompu sans raffinement, enthousiaste sans spontanéité, spirituel sans imprévu, il était sympathique à tout le monde. Aussi son élévation rapide ne surprit, n'indigna personne. Elle fut, au contraire, accueillie avec faveur des différents partis politiques, car Eugène ne passait pas pour un sectaire farouche, ne décourageait aucune espérance, aucune ambition, et l'on n'ignorait pas que, l'occasion venue, il était possible de s'entendre avec lui. Le tout était d'y mettre le prix. Tel était l'homme, tel « le charmant garçon », en qui reposaient mes derniers espoirs, et qui tenait réellement ma vie et ma mort entre ses mains.

On remarquera que, dans ce croquis à peine esquissé de mon ami, je me suis modestement effacé, quoique j'aie collaboré puissamment et par des moyens souvent curieux, à sa fortune. J'aurais bien des histoires à raconter qui ne sont pas, on peut le croire, des plus édifiantes. À quoi bon une confession complète, puisque toutes mes turpitudes, on les devine sans que j'aie à les étaler davantage ? Et puis, mon rôle, auprès de ce hardi et prudent coquin, fut toujours – je ne dis pas insignifiant, oh non !… ni méritoire, vous me ririez au nez – mais il demeura à peu près secret. Qu'on me permette de garder cette ombre, à peine discrète, dont il m'a plu envelopper ces années de luttes sinistres et de ténébreuses machinations… Eugène ne « m'avouait » pas… Et, moi-même, par un reste de pudeur assez bizarre, j'éprouvais parfois une invincible répugnance à cette idée que je pouvais passer pour « son homme de paille ».

D'ailleurs, il m'arriva souvent, des mois entiers, de le perdre de vue, de le « lâcher », comme on dit, trouvant dans les tripots, à la Bourse, dans les cabinets de toilette des filles galantes, des ressources que j'étais las de demander à la politique, et dont la recherche convenait mieux à mes goûts pour la paresse et pour l'imprévu… Quelquefois, pris de soudaines poésies, j'allais me cacher, en un coin perdu de la campagne, et, en face de la nature, j'aspirais à des puretés, à des silences, à des reconquêtes morales qui, hélas ! ne duraient guère… Et je revenais à Eugène, aux heures des crises difficiles. Il ne m'accueillait pas toujours avec la cordialité que j'exigeais de lui. Il était visible qu'il eût bien voulu se débarrasser de moi. Mais, d'un coup de caveçon sec et dur, je le rappelais à la vérité de notre mutuelle situation.

Un jour je vis distinctement luire dans ses yeux une flamme de meurtre. Je ne m'inquiétai pas et, d'un geste lourd, lui mettant la main à l'épaule, comme un gendarme fait d'un voleur, je lui dis narquoisement :

– Et puis après ?… À quoi cela t'avancerait-il ?… Mon cadavre lui-même t'accusera… Ne sois donc pas bête !… Je t'ai laissé arriver où tu as voulu… Jamais je ne t'ai contrecarré dans tes ambitions… Au contraire… j'ai travaillé pour toi… comme j'ai pu… loyalement… est-ce vrai ? Crois-tu donc que ce soit gai pour moi de nous voir, toi, en haut, à te pavaner dans la lumière, moi, en bas, à patauger stupidement dans la crotte ?… Et, pourtant, d'une chiquenaude, cette merveilleuse fortune, si laborieusement édifiée par nous deux…

– Oh ! par nous deux… siffla Eugène…

– Oui, par nous deux, canaille !… répétai-je, exaspéré de cette rectification inopportune… Oui, d'une chiquenaude… d'un souffle… tu le sais, je puis la jeter bas, cette merveilleuse fortune… Je n'ai qu'un mot à dire, gredin, pour te précipiter du pouvoir au bagne… faire du ministre que tu es – ah, si ironiquement ! – le galérien que tu devrais être, s'il y avait encore une justice, et si je n'étais pas le dernier des lâches… Eh bien !… ce geste, je ne le fais pas, ce mot, je ne le prononce pas… Je te laisse recevoir l'admiration des hommes et l'estime des cours étrangères… parce que… vois-tu… je trouve ça prodigieusement comique… Seulement, je veux ma part… tu entends !… ma part… Et qu'est-ce que je te demande ?… Mais c'est idiot ce que je te demande… Rien… des miettes… alors que je pourrais tout exiger, tout… tout… tout… ! Je t'en prie, ne m'irrite pas davantage… ne me pousse pas à bout plus longtemps… ne m'oblige pas à faire des drames burlesques… Car le jour où j'en aurai assez de la vie, assez de la boue, de cette boue – ta boue… – dont je sens toujours sur moi l'intolérable odeur… eh bien, ce jour-là, Son Excellence Eugène Mortain ne rira pas, mon vieux… Ça, je te le jure !

Alors, Eugène, avec un sourire gêné, tandis que les plis de ses lèvres retombantes donnaient à toute sa physionomie une double expression de peur ignoble et de crime impuissant, me dit :

– Mais tu es fou de me raconter tout cela… Et à propos de quoi ?… T'ai-je refusé quelque chose, espèce de soupe au lait ?…

Et, gaiement, multipliant des gestes et des grimaces qui m'étourdissaient, il ajouta comiquement :

– Veux-tu la croix, ah ? Oui, vraiment, c’était un charmant garçon.



III

Quelques jours après la scène de violence qui suivit mon si lamentable échec, je rencontrai Eugène dans une maison amie, chez cette bonne Mme G… où nous avions été priés à dîner tous les deux. Notre poignée de main fut cordiale. On eût dit que rien de fâcheux ne s'était passé entre nous.

– On ne te voit plus, me reprocha-t-il sur ce ton d'indifférente amitié qui, chez lui, n'était que la politesse de la haine… Étais-tu donc malade ?

– Mais non… en voyage vers l'oubli, simplement.

– À propos… es-tu plus sage ?… Je voudrais bien causer avec toi, cinq minutes… Après le dîner, n'est-ce pas ?

– Tu as donc du nouveau ? demandai-je, avec un sourire fielleux, par lequel il put voir que je ne me laisserais pas « expédier », comme une affaire sans importance.

– Moi ? fit-il… Non… rien… un projet en l'air… Enfin, il faut voir… J'avais sur les lèvres une impertinence toute prête, lorsque Mme G…, énorme paquet de fleurs roulantes, de plumes dansantes, de dentelles déferlantes, vint interrompre ce commencement de conversation. Et, soupirant : « Ah ! mon cher ministre, quand donc nous débarrasserez-vous de ces affreux socialistes ? », elle entraîna Eugène vers un groupe de jeunes femmes qui, à la manière dont elles étaient rangées dans un coin du salon, me firent l'effet d'être là, en location, comme, au café-concert, ces nocturnes créatures qui meublent de leur décolletage excessif et de leurs toilettes d'emprunt l'apparat en trompe l'œil des décors. Mme G… avait la réputation de jouer un rôle important dans la Société et dans l'État. Parmi les innombrables comédies de la vie parisienne, l'influence qu'on lui attribuait n'était pas une des moins comiques. Les petits historiographes des menus faits de ce temps racontaient sérieusement, en établissant de brillants parallèles dans le passé, que son salon était le point de départ et la consécration des fortunes politiques et des renommées littéraires, par conséquent le rendez-vous de toutes les jeunes

ambitions et aussi de toutes les vieilles. À les en croire, c'est là que se fabriquait l'histoire contemporaine, que se tramait la chute ou l'avènement des Cabinets, que se négociaient parmi de géniales intrigues et de délicieuses causeries – car c'était un salon où l'on cause – aussi bien les alliances extérieures que les élections académiques. M. Sadi Carnot, lui-même – qui régnait alors sur les cœurs français – était tenu, disait-on, à d'habiles ménagements envers cette puissance redoutable, et pour en conserver les bonnes grâces il lui envoyait galamment, à défaut d'un sourire, les plus belles fleurs des jardins de l'Élysée et des serres de la Ville… D'avoir connu, au temps de sa ou de leur jeunesse – Mme G… n'était pas très fixée sur ce point de chronologie –, M. Thiers et M. Guizot, Cavour et le vieux Metternich, cette antique personne gardait un prestige, dont la République aimait à se parer, comme d'une traditionnelle élégance, et son salon bénéficiait de l'éclat posthume que ces noms illustres, à tout propos invoqués, rappelaient aux réalités diminuées du présent.

On y entrait, d'ailleurs, dans ce salon choisi, comme à la foire, et jamais je n'ai vu – moi qui en ai tant vu – plus étrange mêlée sociale et plus ridicule mascarade mondaine. Déclassés de la politique, du journalisme, du cosmopolitisme, des cercles, du monde, des théâtres, et les femmes à l'avenant, elle accueillait tout, et tout y faisait nombre. Personne n'était dupe de cette mystification, mais chacun se trouvait intéressé, afin de s'exalter soi-même, d'exalter un milieu notoirement ignominieux, où beaucoup d'entre nous tiraient non seulement des ressources peu avouables, mais encore leur unique raison d'être dans la vie. Du reste, j'ai idée que la plupart des salons si célèbres d'autrefois, où venaient communiquer, sous les espèces les plus diverses, les appétits errants de la politique et les vanités sans emploi de la littérature, devaient assez fidèlement ressembler à celui-là… Et il ne m'est pas prouvé non plus, que celui-là se différenciât essentiellement des autres dont on nous vante à tout propos, en lyriques enthousiasmes, l'exquise tenue morale et l'élégante difficulté d'accès.

La vérité est que Mme G…, débarrassée du grossissement des réclames et de la poésie des légendes, réduite au strict caractère de son individualité mondaine, n'était qu'une très vieille dame, d'esprit vulgaire, d'éducation négligée, extrêmement vicieuse, par surcroît, et qui, ne pouvant plus cultiver la fleur du vice en son propre jardin, la cultivait en celui des autres, avec une impudeur tranquille, dont on ne savait pas ce qu'il convenait le mieux

d'admirer, ou l'effronterie ou l'inconscience. Elle remplaçait l'amour professionnel, auquel elle avait dû renoncer, par la manie de faire des unions et des désunions extra-conjugales, dont c'était sa joie, son péché, de les suivre, de les diriger, de les protéger, de les couver et de réchauffer ainsi son vieux cœur ratatiné, au frôlement de leurs ardeurs défendues. On était toujours sûr de trouver chez cette grande politique, avec la bénédiction de M. Thiers et de M. Guizot, de Cavour et du vieux Metternich, des âmes sœurs, des adultères tout prêts, des désirs en appareillage, des amours de toute sorte, frais équipés pour la course, l'heure ou le mois ; précieuse ressource dans les cas de rupture sentimentale et les soirées de désœuvrement.

Pourquoi, ce soir-là, précisément, eus-je l'idée d'aller chez Mme G… ? Je ne sais, car j'étais fort mélancolique et nullement d'humeur à me divertir. Ma colère contre Eugène était bien calmée, momentanément, du moins. Une immense fatigue, un immense dégoût la remplaçait, dégoût de moi-même, des autres, de tout le monde. Depuis le matin, j'avais sérieusement réfléchi à ma situation, et, malgré les promesses du ministre – dont j'étais décidé, d'ailleurs, à ne pas lui donner une facile quittance –, je n'y voyais point une convenable issue. Je comprenais qu'il était bien difficile à mon ami de me procurer une position officielle, stable, quelque chose d'honorablement parasitaire, d'administrativement rémunérateur, par quoi il m'eût été permis de finir en paix, vieillard respectable, fonctionnaire sinécuriste, mes jours. D'abord, cette position, il est probable que je l'eusse aussitôt gaspillée ; ensuite, de toutes parts, au nom de la moralité publique et de la bienséance républicaine, les protestations concurrentes se fussent élevées, auxquelles le ministre, interpellé, n'aurait su que répondre. Tout ce qu'il pouvait m'offrir, c'était, par des expédients transitoires et misérables, par de pauvres prestidigitations budgétaires, reculer l'heure inévitable de ma chute. Et puis, je ne pouvais même pas compter éternellement sur ce minimum de faveurs et de protection, car Eugène ne pouvait pas, lui non plus, compter sur l'éternelle bêtise du public. Bien des dangers menaçaient alors le Cabinet, et bien des scandales auxquels, çà et là, quelques journaux mécontents de leur part – fonds secrets – faisaient des allusions de plus en plus directes, empoisonnaient la sécurité personnelle de mon protecteur… Eugène ne se maintenait au pouvoir que par des diversions agressives contre les partis impopulaires ou vaincus, et aussi à coup d'argent, que je le soupçonnais alors, comme cela fut démontré, plus tard, de

recevoir de l'étranger, en échange, chaque fois, d'une livre de chair de la Patrie !…

Travailler à la chute de mon camarade, m'insinuer adroitement auprès d'un leader ministériel possible, reconquérir, près de ce nouveau collaborateur, une sorte de virginité sociale, j'y avais bien songé… Tout m'y poussait, ma nature, mon intérêt, et aussi le plaisir si âprement savoureux de la vengeance… Mais, en plus des incertitudes et des hasards dont s'accompagnait cette combinaison, je ne me sentais pas le courage d'une autre expérience, ni de recommencer de pareilles manœuvres. J'avais brûlé ma jeunesse par les deux bouts. Et j'étais las de ces aventures périlleuses et précaires qui m'avaient mené où ?… J'éprouvais de la fatigue cérébrale, de l'ankylose aux jointures de mon activité ; toutes mes facultés diminuaient, en pleine force, déprimées par la neurasthénie. Ah ! comme je regrettais de n'avoir pas suivi les droits chemins de la vie ! Sincèrement, à cette heure, je ne souhaitais plus que les joies médiocres de la régularité bourgeoise ; et je ne voulais plus, et je ne pouvais plus supporter ces soubresauts de fortune, ces alternatives de misère, qui ne m'avaient pas laissé une minute de répit et faisaient de mon existence une perpétuelle et torturante anxiété. Qu'allais-je donc devenir ?… L'avenir m'apparaissait plus triste et plus désespérant que les crépuscules d'hiver qui tombent sur les chambres de malades… Et, tout à l'heure, après le dîner, quelle nouvelle infamie l'infâme ministre me proposerait-il ?… Dans quelle boue plus profonde, et dont on ne revient pas, voudrait-il m'enfoncer et me faire disparaître à jamais ?…

Je le cherchai du regard, parmi la cohue… Il papillonnait auprès des femmes. Rien sur son crâne, ni sur ses épaules, ne marquait qu'il portât le lourd fardeau de ses crimes. Il était insouciant et gai. Et de le voir ainsi, ma fureur contre lui s'accrut du sentiment de la double impuissance où nous étions tous les deux, lui de me sauver de la honte, moi, de l'y précipiter… ah oui ! de l'y précipiter !

Accablé par ces multiples et lancinantes préoccupations, il n'était donc pas étonnant que j'eusse perdu ma verve, et que les belles créatures étalées et choisies par Mme G…, pour le plaisir de ses invités, ne me fussent de rien… Durant le dîner, je me montrai parfaitement désagréable, et c'est à peine si j'adressai la parole à mes voisines dont les belles gorges resplendissaient parmi les pierreries et les fleurs. On crut que mon insuccès électoral était la

cause de ces noires dispositions de mon humeur, ordinairement joyeuse et galante.

– Du ressort !… me disait-on. Vous êtes jeune, que diable !… Il faut de l'estomac dans la carrière politique… Ce sera pour la prochaine fois. À ces phrases de consolation banale, aux sourires engageants, aux gorges offertes, je répondais obstinément :

– Non… non… Ne me parlez plus de la politique… C'est ignoble !… Ne me parlez plus du suffrage universel… C'est idiot !… Je ne veux plus… Je ne veux plus en entendre parler.

Et Mme G…, fleurs, plumes et dentelles subitement soulevées autour de moi, en vagues multicolores et parfumées, me soufflait dans l'oreille, avec des pâmoisons maniérées et des coquetteries humides de vieille proxénète :

– Il n'y a que l'amour, voyez-vous… Il n'y a jamais que l'amour !… Essayez de l'amour !… Tenez, ce soir, justement, il y a ici une jeune Roumaine… passionnée… ah !… et poète, mon cher… et comtesse !… Je suis sûre qu'elle est folle de vous… D'abord toutes les femmes sont folles de vous… Je vais vous présenter…

J'esquivai l'occasion si brutalement amenée… et ce fut dans un silence maussade énervé, que je persistai à attendre la fin de cette interminable soirée… Accaparé de tous côtés, Eugène ne put me joindre que fort tard. Nous profitâmes de ce qu'une chanteuse célèbre absorbait un moment l'attention générale pour nous réfugier dans une sorte de petit fumoir, qu'éclairait de sa lueur discrète une lampe à longue tige enjuponnée de crépon rose. Le ministre s'assit sur le divan, alluma une cigarette, et, tandis que, en face de lui, négligemment, j'enfourchais une chaise et croisais mes bras sur le rebord du dossier, il me dit avec gravité :

– J'ai beaucoup songé à toi, ces jours-ci. Sans doute, il attendait une parole de remerciement, un geste amical, un mouvement d'intérêt ou de curiosité. Je demeurai impassible, m'efforçant de conserver cet air d'indifférence hautaine, presque insultante, avec lequel je m'étais bien promis d'accueillir les perfides avances de mon ami, car, depuis le commencement de la soirée, je m'acharnais à me persuader qu'elles dussent être perfides, ces avances. Insolemment, j'affectai de regarder le portrait de M. Thiers qui, derrière Eugène, occupait la hauteur du panneau et s'obscurcissait de tous les reflets sombres, luttant sur sa surface trop vernie, hormis, toutefois, le toupet blanc, dont le

surgissement piriforme devenait à lui seul l'expression unique et complète de la physionomie disparue… Assourdi par les tentures retombées, le bruit de la fête nous arrivait ainsi qu'un bourdonnement lointain… Le ministre, hochant la tête, reprit :

– Oui, j'ai beaucoup songé à toi… Eh bien !… c'est difficile… très difficile. De nouveau, il se tut, semblant réfléchir à des choses profondes…

Je pris plaisir à prolonger le silence pour jouir de l'embarras où cette attitude muettement gouailleuse ne pouvait manquer de mettre mon ami… Ce cher protecteur, j'allais donc le voir, une fois de plus, devant moi, ridicule et démasqué, suppliant peut-être !… Il restait calme, cependant, et ne paraissait pas s'inquiéter le moins du monde de la trop visible hostilité de mon allure.

– Tu ne me crois pas ? fit-il, d'une voix ferme et tranquille… Oui, je sens que tu ne me crois pas… Tu t'imagines que je ne songe qu'à te berner… comme les autres, est-ce vrai ?… Eh bien, tu as tort, mon cher… Au surplus, si cet entretien t'ennuie… rien de plus facile que de le rompre…

Il fit mine de se lever.

– Je n'ai pas dit cela !… protestai-je, en ramenant mon regard du toupet de M. Thiers au froid visage d'Eugène… Je n'ai rien dit…

– Écoute-moi, alors… Veux-tu que nous parlions, une bonne fois, en toute franchise, de notre situation respective ?…

– Soit ! je t'écoute…

Devant son assurance, je perdais peu à peu de la mienne… À l'inverse de ce que j'avais trop vaniteusement auguré, Eugène reconquérait toute son autorité sur moi… Je le sentais qui m'échappait encore… Je le sentais à cette aisance du geste, à cette presque élégance des manières, à cette fermeté de la voix, à cette entière possession de soi, qu'il ne montrait réellement que quand il méditait ses plus sinistres coups. Il avait alors une sorte d'impérieuse séduction, une force attractive à laquelle, même prévenu, il était difficile de résister… Je le connaissais pourtant et, souvent, pour mon malheur, j'avais subi les effets de ce charme maléfique qui ne devait plus m'être une surprise… Eh bien ! toute ma combativité m'abandonna, mes haines se détendirent et, malgré moi, je me laissai aller à reprendre confiance, à si complètement oublier le passé, que cet homme, dont j'avais pénétré, en ses obscurs recoins, l'âme inexorable et fétide, je me

plus à le considérer encore comme un généreux ami, un héros de bonté, un sauveur.

Et voici – ah ! je voudrais pouvoir rendre l'accent de force, de crime, d'inconscience et de grâce qu'il mit dans ses paroles – ce qu'il me dit :

– Tu as vu d'assez près la vie politique pour savoir qu'il existe un degré de puissance où l'homme le plus infâme se trouve protégé contre lui-même par ses propres infamies, à plus forte raison contre les autres par celles des autres… Pour un homme d'État, il n'est qu'une chose irréparable : l'honnêteté !… L'honnêteté est inerte et stérile, elle ignore la mise en valeur des appétits et des ambitions, les seules énergies par quoi l'on fonde quelque chose de durable. La preuve, c'est cet imbécile de Favrot, le seul honnête homme du Cabinet, et le seul aussi, dont la carrière politique soit, de l'aveu général, totalement et à jamais perdue !… C'est te dire, mon cher, que la campagne menée contre moi me laisse absolument indifférent…

Sur un geste ambigu que, rapidement, j'esquissai :

– Oui… oui… je sais… on parle de mon exécution… de ma chute prochaine… de gendarmes… de Mazas !… « Mort aux voleurs ! »… Parfaitement… De quoi ne parle-t-on pas ?… Et puis après ?… Cela me fait rire, voilà tout !… Et, toi-même, sous prétexte que tu crois avoir été mêlé à quelques-unes de mes affaires – dont tu ne connais, soit dit en passant, que la contrepartie –, sous prétexte que tu détiens – du moins, tu vas le criant partout – quelques vagues papiers… dont je me soucie, mon cher, comme de ça !…

Sans s'interrompre, il me montra sa cigarette éteinte, qu'il écrasa ensuite dans un cendrier, posé sur une petite table de laque, près de lui…

– Toi-même… tu crois pouvoir disposer de moi par la terreur… me faire chanter, enfin, comme un banquier véreux !… Tu es un enfant !… Raisonne un peu… Ma chute ?… Qui donc, veux-tu me le dire, oserait, en ce moment, assumer la responsabilité d'une telle folie ?… Qui donc ignore qu'elle entraînerait l'effondrement de trop de choses, de trop de gens auxquels on ne peut pas toucher plus qu'à moi, sous peine d'abdication, sous peine de mort ?… Car ce n'est pas moi seul qu'on renverserait… ce n'est pas moi seul qu'on coifferait d'un bonnet de forçat… C'est tout le gouvernement, tout le Parlement, toute la République, associés,

quoi qu'ils fassent, à ce qu'ils appellent mes vénalités, mes concussions, mes crimes… Ils croient me tenir… et c'est moi qui les tiens !… Sois tranquille, je les tiens ferme…

Et il fit le geste de serrer une gorge imaginaire…

L'expression de sa bouche, dont les coins tombèrent, devint hideuse et, sur le globe de ses yeux, apparurent des veinules pourprées qui donnèrent à son regard une signification implacable de meurtre… Mais, il se remit vite, alluma une autre cigarette et continua :

– Qu'on renverse le Cabinet, soit !… et j'y aiderai… Nous sommes, du fait de cet honnête Favrot, engagés dans une série de questions inextricables, dont la solution logique est précisément qu'il ne peut pas y en avoir… Une crise ministérielle s'impose, avec un programme tout neuf… Remarque, je te prie, que je suis, ou, du moins, je parais étranger à ces difficultés… Ma responsabilité n'est qu'une fiction parlementaire… Dans les couloirs de la Chambre et une certaine partie de la Presse, on me désolidarise adroitement de mes collègues… Donc, ma situation personnelle reste nette, politiquement, bien entendu… Mieux que cela… porté par des groupes, dont j'ai su intéresser les meneurs à ma fortune, soutenu par la haute banque et les grandes compagnies, je deviens l'homme indispensable de la combinaison nouvelle… je suis le Président du Conseil désigné de demain… Et c'est au moment, où, de tous côtés, l'on annonce ma chute, que j'atteins au sommet de ma carrière !… Avoue que c'est comique, mon cher petit, et qu'ils n'ont pas encore ma peau…

Eugène était redevenu enjoué… Cette idée qu'il n'y eût point pour lui de place intermédiaire entre ces deux pôles : la présidence du Conseil, ou Mazas, émoustillait sa verve… Il se rapprocha de moi et, me tapotant les genoux, comme il faisait dans ses moments de détente et de gaieté, il répéta :

– Non… mais avoue que c'est drôle !

– Très drôle !… approuvai-je… Et moi, dans tout cela, qu'est-ce que je fais ?

– Toi ? Eh bien, voilà !… Toi, mon petit, il faut t'en aller, disparaître… un an… deux ans… qu'est-ce que c'est que cela ? Tu as besoin de te faire oublier.

Et, comme je me disposais à protester :

– Mais, sapristi !… Est-ce de ma faute… s'écria Eugène, si tu as

gâché, stupidement, toutes les positions admirables que je t'ai mises, là, dans la main ?… Un an… deux ans… c'est vite passé… Tu reviendras avec une virginité nouvelle, et tout ce que tu voudras, je te le donnerai… D'ici là, rien, je ne puis rien… Parole !… je ne puis rien.

Un reste de fureur grondait en moi… mais ce fut d'une voix molle que je criai :

– Zut !… Zut !… Zut !…

Eugène sourit, comprenant que ma résistance finissait dans ce dernier hoquet.

– Allons ! allons !… me dit-il d'un air bon enfant… ne fais pas ta mauvaise tête. Écoute-moi… J'ai beaucoup réfléchi… Il faut t'en aller… Dans ton intérêt, pour ton avenir, je n'ai trouvé que cela… Voyons !… Es-tu… comment dirai-je ?… es-tu embryologiste ?

Il lut ma réponse dans le regard effaré que je lui jetai.

– Non !… tu n'es pas embryologiste… Fâcheux !… très fâcheux !…

– Pourquoi me demandes-tu cela ? Quelle est encore cette blague ?

– C'est que, en ce moment, je pourrais avoir des crédits considérables – oh ! relativement ! – mais enfin, de gentils crédits, pour une mission scientifique, qu'on aurait eu plaisir à te confier…

Et, sans me laisser le temps de répondre, en phrases courtes, drôles, accompagnées de gestes bouffons, il m'expliqua l'affaire…

– Il s'agit d'aller aux Indes, à Ceylan, je crois, pour y fouiller la mer… dans les golfes… y étudier ce que les savants appellent la gelée pélasgique, comprends-tu ?… et, parmi les gastéropodes, les coraux, les hétéropodes, les madrépores, les siphonophores, les holothuries et les radiolaires… est-ce que je sais ?… retrouver la cellule primordiale… écoute bien… l'*initium* protoplasmatique de la vie organisée… enfin, quelque chose dans ce genre… C'est charmant et – comme tu le vois – très simple…

– Très simple ! en effet, murmurai-je, machinalement.

– Oui, mais, voilà… conclut ce véritable homme d'État… tu n'es pas embryologiste… Et, il ajouta, avec une bienveillante tristesse :

– C’est embêtant !…

Mon protecteur réfléchit quelques minutes… Moi je me taisais, n’ayant pas eu le temps de me remettre de la stupeur où m’avait plongé cette proposition si imprévue…

– Mon Dieu !… reprit-il… il y aurait bien une autre mission… car nous avons beaucoup de missions, actuellement… et l’on ne sait à quoi dépenser l’argent des contribuables… Ce serait, si j’ai bien compris, d’aller aux îles Fidji et dans la Tasmanie, pour étudier les divers systèmes d’administration pénitentiaire qui y fonctionnent… et leur application à notre état social… Seulement, c’est moins gai… et je dois te prévenir que les crédits ne sont pas énormes… Et ils sont encore anthropophages, là-bas, tu sais !… Tu crois que je blague, hein ?… et que je te raconte une opérette ?… Mais, mon cher, toutes les missions sont dans ce goût-là… Ah !…

Eugène se mit à rire d’un rire malicieusement discret.

– Il y a bien encore la police secrète… Hé ! hé !… on pourrait peut-être t’y trouver une bonne situation… qu’en dis-tu ?…

Dans les circonstances difficiles, mes facultés mentales s’activent, s’exaltent, mes énergies se décuplent, et je suis doué d’un subit retournement d’idées, d’une promptitude de résolution qui m’étonnent toujours et qui, souvent, m’ont bien servi :

– Bah ! m’écriai-je… Après tout, je puis bien être embryologiste, une fois, dans ma vie… Qu’est-ce que je risque ?… La science n’en mourra pas… elle en a vu d’autres, la science !… C’est entendu ! J’accepte la mission de Ceylan.

– Et tu as raison… Bravo ! applaudit le ministre… d’autant que l’embryologie, mon petit, Darwin… Haeckel… Carl Vogt, au fond, tout ça, ça doit être une immense blague !… Ah ! mon gaillard, tu ne vas pas t’ennuyer, là-bas… Ceylan est merveilleux. Il y a, paraît-il, des femmes extraordinaires… des petites dentellières d’une beauté… d’un tempérament… C’est le paradis terrestres !… Viens demain au ministère… nous terminerons l’affaire, officiellement… En attendant, tu n’as pas besoin de crier ça, par-dessus les toits, à tout le monde… parce que, tu sais, je joue là une blague dangereuse, pour moi, et qui peut me coûter cher… Allons !…

Nous nous levâmes. Et, pendant que je rentrais dans les salons, au bras du ministre, celui-ci me disait encore, avec une ironie charmante :

– Hein ? tout de même !… La cellule ?… si tu la retrouvais ?… Est-ce qu'on sait ?… C'est Berthelot qui ferait un nez, crois-tu ?…

Cette combinaison m'avait redonné un peu de courage et de gaieté… Non qu'elle me plût absolument… À ce brevet d'illustre embryologiste, j'eusse préféré une bonne recette générale, par exemple… ou un siège bien rembourré au Conseil d'État… mais il faut se faire une raison ; l'aventure n'était pas sans quelque amusement, du reste. De simple vagabond de la politique que j'étais la minute d'avant, on ne devient pas, par un coup de baguette ministérielle, le considérable savant qui allait violer les mystères, aux sources mêmes de la Vie, sans en éprouver quelque fierté mystificatrice et quelque comique orgueil.

La soirée, commencée dans la mélancolie, s'acheva dans la joie. J'abordai Mme G… qui, très animée, organisait l'amour et promenait l'adultère de groupe en groupe, de couple en couple.

– Et cette adorable comtesse roumaine, lui demandai-je… est-ce qu'elle est toujours folle de moi ?

– Toujours, mon cher…

Elle me prit le bras… Ses plumes étaient défrisées, ses fleurs fanées, ses dentelles aplaties.

– Venez donc !… dit-elle… Elle flirte, dans le petit salon de Guizot, avec la princesse Onane…

– Comment, elle aussi ?…

– Mais, mon cher, répliqua cette grande politique… à son âge et avec sa nature de poète… il serait vraiment malheureux qu'elle n'ait pas touché à tout !…

IV

Mes préparatifs furent vite faits. J'eus la chance que la jeune comtesse roumaine, qui s'était fort éprise de moi, voulût bien m'aider de ses conseils et, ma foi, je le dis, non sans honte, de sa bourse aussi.

D'ailleurs, j'eus toutes les chances.

Ma mission s'annonçait bien. Par une exceptionnelle dérogation aux coutumes bureaucratiques, huit jours après cette conversation décisive dans les salons de Mme G…, je touchais sans nulle anicroche, sans nul retard, les susdits crédits. Ils étaient libéralement calculés, et comme je n'osais pas espérer qu'ils le fussent, car je connaissais « la chiennerie » du gouvernement en ces matières, et les pauvres petits budgets sommaires dont on gratifie si piteusement les savants en mission… les vrais. Ces libéralités insolites, je les devais sans doute à cette circonstance que, n'étant point du tout un savant, j'avais, plus que tout autre, besoin de plus grandes ressources, pour en jouer le rôle.

On avait prévu l'entretien de deux secrétaires et de deux domestiques, l'achat fort coûteux d'instruments d'anatomie, de microscopes, d'appareils de photographie, de canots démontables, de cloches à plongeur, jusqu'à des bocaux de verre pour collections scientifiques, des fusils de chasse et des cages destinées à ramener vivants les animaux capturés. Vraiment, le gouvernement faisait luxueusement les choses, et je ne pouvais que l'en louer. Il va sans dire que je n'achetai aucun de ces impedimenta, et que je décidai de n'emmener personne, comptant sur ma seule ingéniosité, pour me débrouiller au milieu de ces forêts inconnues de la science et de l'Inde.

Je profitai de mes loisirs, pour m'instruire sur Ceylan, ses mœurs, ses paysages, et me faire une idée de la vie que je mènerais, là-bas, sous ces terribles tropiques. Même en éliminant ce que les récits des voyageurs comportent d'exagération, de vantardise et de mensonge, ce que je lus m'enchanta, particulièrement ce détail, rapporté par un grave savant allemand, qu'il existe, dans la banlieue de Colombo, parmi de féeriques

jardins, au bord de la mer, une merveilleuse villa, un bungalow, comme ils disent, dans lequel un riche et fantaisiste Anglais entretient une sorte de harem, où sont représentées, en de parfaits exemplaires féminins, toutes les races de l'Inde, depuis les noires Tamoules, jusqu'aux serpentines Bayadères du Lahore, et aux bacchantes démoniaques de Bénarès. Je me promis bien de trouver un moyen d'introduction, auprès de ce polygame amateur, et borner là mes études d'embryologie comparée.

Le ministre, à qui j'allai faire mes adieux et confier mes projets, approuva toutes ces dispositions et loua fort gaiement ma vertu d'économie. En me quittant, il me dit avec une éloquence émue, tandis que moi-même, sous l'ondée de ses paroles, j'éprouvais un attendrissement, un pur, rafraîchissant et sublime attendrissement d'honnête homme :

– Pars, mon ami, et reviens-nous plus fort… reviens-nous un homme nouveau et un glorieux savant… Ton exil, que tu sauras employer, je n'en doute pas, à de grandes choses, retrempera tes énergies pour les luttes futures… Il les retrempera aux sources mêmes de la vie, dans le berceau de l'humanité que… de l'humanité dont… Pars… et si, à ton retour, tu retrouvais – ce que je ne puis croire – si tu retrouvais, dis-je, les mauvais souvenirs persistants, les difficultés… les hostilités… un obstacle enfin à tes justes ambitions… dis-toi bien que tu possèdes sur le personnel gouvernemental assez de petits papiers, pour en triompher haut la main… *Sursum corda !*… Compte sur moi, d'ailleurs… Pendant que tu seras là-bas, courageux pionnier du progrès, soldat de la science… pendant que tu sonderas les golfes et que tu interrogeras les mystérieux atolls, pour la France, pour notre chère France… je ne t'oublierai pas, crois-le bien… Habilement, progressivement, dans l'*Agence Havas* et dans mes journaux, je saurai créer de l'agitation autour de ton jeune nom d'embryologiste… Je trouverai des réclames admirables, pathétiques… « Notre grand embryologiste »… « Nous recevons de notre jeune et illustre savant dont les découvertes embryologiques, etc. – Pendant qu'il étudiait, sous vingt brasses d'eau, une holothurie encore inconnue, notre infatigable embryologiste faillit être emporté par un requin… Une lutte terrible, etc. »… Va, va, mon ami… Travaille sans crainte à la grandeur du pays. Aujourd'hui, un peuple n'est pas grand seulement par ses armes, il est grand surtout par ses arts… par sa science… Les conquêtes pacifiques de la science servent plus la civilisation que les conquêtes, etc. *Cedant arma sapientiae…*

Je pleurais de joie, de fierté, d'orgueil, d'exaltation, l'exaltation de tout mon être vers quelque chose d'immense et d'immensément beau.

Projeté hors de mon *moi,* je ne sais où, j'avais, en ce moment, une autre âme, une âme presque divine, une âme de création et de sacrifice, l'âme de quelque héros sublime en qui reposent les suprêmes confiances de la Patrie, toutes les espérances décisives de l'humanité.

Quant au ministre, à ce bandit d'Eugène, il pouvait, à peine, lui aussi, contenir son émotion. Il y avait de l'enthousiasme vrai dans son regard, un tremblement sincère dans sa voix. Deux petites larmes coulaient de ses yeux… Il me serra la main à la briser…

Durant quelques minutes, tous les deux, nous fûmes le jouet inconscient et comique de notre propre mystification…

Ah ! quand j'y pense !

V

Muni de lettres de recommandation pour « les autorités » de Ceylan, je m'embarquai, enfin, par une splendide après-midi, à Marseille, sur le *Saghalien.*

Dès que j'eus mis le pied sur le paquebot j'éprouvai, immédiatement, l'efficacité de ce qu'est un titre officiel, et comment, par son prestige, un homme déchu, tel que j'étais alors, se grandit, dans l'estime des inconnus et des passants, par conséquent, dans la sienne. Le capitaine, « qui savait mes admirables travaux », m'entoura de prévenances, presque d'honneurs. La cabine la plus confortable m'avait été réservée, ainsi que la meilleure place à table. Comme la nouvelle s'était vite répandue, parmi les passagers, de la présence, à bord, d'un illustre savant, chacun s'ingénia de me manifester son respect… Je ne voyais, sur les visages, que le fleurissement de l'admiration. Les femmes elles-mêmes me témoignaient de la curiosité et de la bienveillance, celle-ci, discrète, celle-là, caractéristique d'un sentiment plus brave. Une, surtout, attira violemment mon attention. C'était une créature merveilleuse, avec de lourds cheveux roux et des yeux verts, pailletés d'or, comme ceux des fauves. Elle voyageait, accompagnée de trois femmes de chambre, dont une Chinoise. Je m'informai auprès du capitaine.

– C'est une Anglaise, me dit-il… On l'appelle miss Clara… La femme la plus extraordinaire qui soit… Bien qu'elle n'ait que vingt-huit ans, elle connaît déjà toute la terre… Pour l'instant, elle habite la Chine… C'est la quatrième fois que je la vois à mon bord…

– Riche ?

– Oh ! très riche… Son père, mort depuis longtemps, fut, m'a-t-on dit, vendeur d'opium, à Canton. C'est même là qu'elle est née… Elle est, je crois, un peu toquée… mais charmante.

– Mariée ? – Non… – Et… ? Je mis, dans cette conjonction, tout un ordre d'interrogations intimes et même égrillardes… Le capitaine sourit.

– Ça… je ne sais pas… je ne crois pas… Je ne me suis jamais aperçu de rien… ici.

Telle fut la réponse du brave marin, qui me sembla, au contraire, en savoir beaucoup plus qu'il ne voulait en dire… Je n'insistai pas, mais je me dis, à part moi, elliptique et familier : « Toi, ma petite… parfaitement !… »

Les premiers passagers avec qui je me liai furent deux Chinois de l'Ambassade de Londres et un gentilhomme normand qui se rendait au Tonkin. Celui-ci voulut bien, tout de suite, me confier ses affaires… C'était un chasseur passionné.

– Je fuis la France, me déclara-t-il… je la fuis, chaque fois que je le peux… Depuis que nous sommes en république, la France est un pays perdu… Il y a trop de braconniers, et ils sont les maîtres… Figurez-vous que je ne puis plus avoir de gibier chez moi !… Les braconniers me le tuent et les tribunaux leur donnent raison… C'est un peu fort !… Sans compter que le peu qu'ils laissent crève d'on ne sait quelles épidémies… Alors, je vais au Tonkin… Quel admirable pays de chasse !… C'est la quatrième fois, mon cher monsieur, que je vais au Tonkin…

– Ah ! vraiment ?…

– Oui !… Au Tonkin, il y a de tous les gibiers en abondance… Mais surtout des paons… Quel coup de fusil, monsieur !… Par exemple, c'est une chasse dangereuse… Il faut avoir l'œil.

– Ce sont, sans doute, des paons féroces ?…

– Mon Dieu, non… Mais telle est la situation… Là où il y a du cerf, il y a du tigre… et là où il y a du tigre, il y a du paon !…

– C'est un aphorisme ?…

– Vous allez me comprendre… Suivez-moi bien… Le tigre mange le cerf… et…

– Le paon mange le tigre ?… insinuai-je gravement…

– Parfaitement… c'est-à-dire… voici la chose… Quand le tigre est repu du cerf, il s'endort… puis il se réveille… se soulage et… s'en va… Que fait le paon, lui ?… Perché dans les arbres voisins, il attend prudemment ce départ… alors, il descend à terre et mange les excréments du tigre… C'est à ce moment précis qu'on doit le surprendre…

Et, de ses deux bras tendus en ligne de fusil, il fit le geste de viser un paon imaginaire :

– Ah ! quels paons !… Vous n’en avez pas la moindre idée… Car ce que vous prenez, dans nos volières et dans nos jardins, pour des paons, ce ne sont même pas des dindons… Ce n’est rien… Mon cher monsieur, j’ai tué de tout… j’ai même tué des hommes… Eh bien !… jamais un coup de fusil ne me procura une émotion aussi vive que ceux que je tirai sur les paons… Les paons… monsieur, comment vous dire ?… c’est magnifique à tuer !…

Puis, après un silence, il conclut :

– Voyager, tout est là !… En voyageant on voit des choses extraordinaires et qui font réfléchir…

– Sans doute, approuvai-je… Mais il faut être, comme vous, un grand observateur…

– C’est vrai !… j’ai beaucoup observé… se rengorgea le brave gentilhomme… Eh bien, de tous les pays que j’ai parcourus – le Japon, la Chine, Madagascar, Haïti et une partie de l’Australie –, je n’en connais pas de plus amusant que le Tonkin… Ainsi, vous croyez, peut-être, avoir vu des poules ?

– Oui, je le crois.

– Erreur, mon cher monsieur… vous n’avez pas vu de poules… Il faut aller au Tonkin, pour cela… Et encore, on ne les voit pas… Elles sont dans les forêts et se cachent dans les arbres… On ne les voit jamais… Seulement, moi, j’avais un truc… Je remontais les fleuves, en sampang, avec un coq dans une cage… Je m’arrêtais au bord de la forêt, et j’accrochais la cage au bout d’une branche… Le coq chantait… Alors de toutes les profondeurs du bois, les poules venaient… venaient… Elles venaient par bandes innombrables… Et je les tuais !… J’en ai tué jusqu’à douze cents dans la même journée !…

– C’est admirable !… proclamai-je, enthousiaste.

– Oui… oui… Pas autant que les paons, toutefois… Ah ! les paons !… Mais il n’était pas que chasseur ce gentilhomme : il était joueur aussi. Bien avant que nous fussions en vue de Naples, les deux Chinois, le tueur de paons et moi avions établi une forte partie de poker. Grâce à mes connaissances spéciales de ce jeu, en arrivant à Port-Saïd, j’avais délesté de leur argent ces trois incomparables personnages et triplé le capital que j’emportais vers la joie des Tropiques et l’inconnu des Embryologies fabuleuses.

VI

À cette époque, j'eusse été incapable de la moindre description poétique, le lyrisme m'étant venu, par la suite, avec l'amour. Certes comme tout le monde, je jouissais des beautés de la nature, mais elles ne m'affolaient pas jusqu'à l'évanouissement ; j'en jouissais, à ma façon, qui était celle d'un républicain modéré. Et je me disais :

– La nature, vue d'une portière de wagon ou d'un hublot de navire est, toujours et partout, semblable à elle-même. Son principal caractère est qu'elle manque d'improvisation. Elle se répète constamment, n'ayant qu'une petite quantité de formes, de combinaisons et d'aspects qui se retrouvent, çà et là, à peu près pareils. Dans son immense et lourde monotonie, elle ne se différencie que par des nuances, à peine perceptibles et sans aucun intérêt, sinon pour les dompteurs de petites bêtes, que je ne suis pas, quoique embryologiste, et les coupeurs de cheveux en quatre… Bref, quand on a voyagé à travers cent lieues carrées de pays, n'importe où, on a tout vu… Et cette canaille d'Eugène qui me criait : « Tu verras cette nature… ces arbres… ces fleurs ! »… Moi, les arbres me portent sur les nerfs et je ne tolère les fleurs que chez les modistes et sur les chapeaux… En fait de nature tropicale, Monte-Carlo eût amplement suffi à mes besoins d'esthétique paysagiste, à mes rêves de voyage lointain… Je ne comprends les palmiers, les cocotiers, les bananiers, les palétuviers, les pamplemousses et les pandanus que si je puis cueillir, à leur ombre, des numéros pleins et de jolies petites femmes qui grignotent, entre leurs lèvres, autre chose que le bétel… Cocotier arbre à cocottes… Je n'aime les arbres que dans cette classification bien parisienne…

Ah ! la brute aveugle et sourde que j'étais alors !… Et comment ai-je pu, avec un si écœurant cynisme, blasphémer contre la beauté infinie de la Forme, qui va de l'homme à la bête, de la bête à la plante, de la plante à la montagne, de la montagne au nuage, et du nuage au caillou qui contient, en reflets, toutes les splendeurs de la vie !…

Bien que nous fussions au mois d'octobre, la traversée de la mer Rouge fut quelque chose de très pénible. La chaleur était si écrasante, l'air si lourd à nos poumons d'Européens, que, bien des fois, je pensai mourir asphyxié. Dans la journée, nous ne quittions guère le salon, où le grand *punka* indien, fonctionnant sans cesse, nous donnait l'illusion, vite perdue, d'une brise plus fraîche, et nous passions la nuit sur le pont, où il ne nous était, d'ailleurs, pas plus possible de dormir que dans nos cabines… Le gentilhomme normand soufflait comme un bœuf malade et ne songeait plus à raconter ses histoires de chasses tonkinoises. Parmi les passagers, ceux qui s'étaient montrés les plus vantards, les plus intrépides étaient tout effondrés, inertes de membres et sifflant de la gorge, ainsi que des bêtes fourbues. Rien n'était plus ridicule que le spectacle de ces gens, écroulés dans leurs *pidjamus* multicolores… Seuls, les deux Chinois semblaient insensibles à cette température de flamme… Ils n'avaient rien changé à leurs habitudes, pas plus qu'à leurs costumes et partageaient leur temps entre des promenades silencieuses sur le pont et des parties de cartes ou de dés dans leurs cabines.

Nous ne nous intéressions à rien. Rien, du reste, ne nous distrayait du supplice de nous sentir cuire avec une lenteur et une régularité de pot-au-feu. Le paquebot naviguait au milieu du golfe : au-dessus de nous, autour de nous, rien que le bleu du ciel et le bleu de la mer, un bleu sombre, un bleu de métal chauffé qui, çà et là, garde à sa surface les incandescences de la forge ; à peine si nous distinguions les côtes somalies, la masse rouge, lointaine, en quelque sorte vaporisée, de ces montagnes de sable ardent, où pas un arbre, pas une herbe ne poussent, et qui enserrent comme d'un brasier, sans cesse en feu, cette mer sinistre, semblable à un immense réservoir d'eau bouillante. Je dois dire que, durant cette traversée, je fis preuve d'un grand courage et que je réussis à ne rien montrer de mon réel état de souffrance… J'y parvins par la fatuité et par l'amour.

Le hasard – est-ce bien le hasard ou le capitaine ? – m'avait donné miss Clara pour voisine de table. Un incident de service fit que nous liâmes connaissance presque immédiatement… D'ailleurs ma haute situation dans la science, et la curiosité dont j'étais l'objet, autorisaient certaines dérogations aux ordinaires conventions de la politesse.

Comme me l'avait appris le capitaine, miss Clara rentrait en Chine, après avoir partagé tout son été entre l'Angleterre, pour ses

intérêts, l'Allemagne, pour sa santé, et la France, pour son plaisir. Elle m'avoua que l'Europe la dégoûtait de plus en plus… Elle ne pouvait plus supporter ses mœurs étriquées, ses modes ridicules, ses paysages frileux… Elle ne se sentait heureuse et libre qu'en Chine !… D'allure très décidée, d'existence très exceptionnelle, causant, parfois, à tort et à travers, parfois avec une vive sensation des choses, d'une gaieté fébrile et poussée à l'étrange, sentimentale et philosophe, ignorante et instruite, impure et candide, mystérieuse, enfin, avec des trous… des fuites… des caprices incompréhensibles, des volontés terribles… elle m'intrigua fort, bien qu'il faille s'attendre à tout de l'excentricité d'une Anglaise. Et je ne doutai point, dès l'abord, moi qui, en fait de femmes, n'avais jamais rencontré que des cocottes parisiennes, et, ce qui est pire, des femmes politiques et littéraires, je ne doutai point que j'eusse facilement raison de celle-ci, et je me promis d'agrémenter avec elle mon voyage, d'une façon imprévue et charmante. Rousse de cheveux, rayonnante de peau, un rire était toujours prêt à sonner sur ses lèvres charnues et rouges. Elle était vraiment la joie du bord, et comme l'âme de ce navire, en marche vers la folle aventure et la liberté édénique des pays vierges, des tropiques de feu… Ève des paradis merveilleux, fleur elle-même, fleur d'ivresse, et fruit savoureux de l'éternel désir, je la voyais errer et bondir, parmi les fleurs et les fruits d'or des vergers primordiaux, non plus dans ce moderne costume de piqué blanc, qui moulait sa taille flexible et renflait de vie puissante son buste, pareil à un bulbe, mais dans la splendeur surnaturalisée de sa nudité biblique. Je ne tardai pas à reconnaître l'erreur de mon diagnostic galant et que miss Clara, au rebours de ce que j'avais trop vaniteusement auguré, était d'une imprenable honnêteté… Loin d'être déçu par cette constatation, elle ne m'en parut que plus jolie et je conçus un véritable orgueil de ce que, pure et vertueuse, elle m'eût accueilli, moi, ignoble et débauché, avec une si simple et si gracieuse confiance… Je ne voulais pas écouter les voix intérieures qui me criaient : « Cette femme ment… cette femme se moque de toi… Mais regarde donc, imbécile, ces yeux qui ont tout vu, cette bouche qui a tout baisé, ces mains qui ont tout caressé, cette chair qui, tant de fois, a frémi à toutes les voluptés et dans toutes les étreintes !… Pure ?… ah !… ah !… ah !… Et ces gestes qui savent ? Et cette mollesse et cette souplesse, et ces flexions du corps qui gardent toutes les formes de l'enlacement ?… et ce buste gonflé, comme une capsule de fleur saoule de pollen ?… »… Non, en vérité, je ne les écoutais pas… Et

ce me fut une sensation délicieusement chaste, faite d'attendrissement, de reconnaissance, de fierté, une sensation de reconquête morale, d'entrer chaque jour, plus avant, dans la familiarité d'une belle et vertueuse personne, dont je me disais à l'avance qu'elle ne serait jamais rien pour moi… rien qu'une âme !… Cette idée me relevait, me réhabilitait à mes propres yeux. Grâce à ce pur contact quotidien, je gagnais, oui, je gagnais de l'estime envers moi-même. Toute la boue de mon passé se transformait en lumineux azur… et j'entrevoyais l'avenir à travers la tranquille, la limpide émeraude des bonheurs réguliers… Oh ! comme Eugène Mortain, Mme G… et leurs pareils étaient loin de moi !… Comme toutes ces figures de grimaçants fantômes se fondaient, à toutes les minutes, davantage, sous le céleste regard de cette créature lustrale, par qui je me révélais à moi-même un homme nouveau, avec des générosités, des tendresses, des élans que je ne m'étais jamais connus.

Ô l'ironie des attendrissements d'amour !… Ô la comédie des enthousiasmes qui sont dans l'âme humaine !… Bien des fois, près de Clara, je crus à la réalité, à la grandeur de ma mission, et que j'avais en moi le génie de révolutionner toutes les embryologies de toutes les planètes de l'Univers…

Nous en arrivâmes vite aux confidences… En une série de mensonges, habilement mesurés, qui étaient, d'une part, de la vanité, d'autre part, un bien naturel désir de ne pas me déprécier dans l'esprit de mon amie, je me montrai tout à mon avantage en mon rôle de savant, narrant mes découvertes biologiques, mes succès d'académie, tout l'espoir que les plus illustres hommes de science fondaient sur ma méthode et sur mon voyage. Puis, quittant ces hauteurs un peu ardues, je mêlais des anecdotes de vie mondaine à des appréciations de littérature et d'art, mi-saines, mi-perverses, assez pour intéresser l'esprit d'une femme, sans le troubler. Et ces conversations, frivoles et légères, auxquelles je m'efforçais de donner un tour spirituel, prêtaient à ma grave personnalité de savant, un caractère particulier, et, peut-être unique. J'achevai de conquérir miss Clara, durant cette traversée de la mer Rouge. Domptant mon malaise, je sus trouver des soins ingénieux et de délicates attentions qui endormirent son mal. Lorsque le *Saghalien* relâcha à Aden, pour y faire du charbon, nous étions, elle et moi, de parfaits amis, amis de cette miraculeuse amitié que pas un regard ne trouble, pas un geste ambigu, pas une intention coupable n'effleurent pour en ternir la belle transparence… Et pourtant les voix continuaient de crier en moi :

« Mais regarde donc ces narines qui aspirent, avec une volupté terrible, toute la vie… Regarde ces dents qui, tant de fois, ont mordu dans le fruit sanglant du péché. » Héroïquement, je leur imposais silence.

Ce fut une joie immense quand nous entrâmes dans les eaux de l'océan Indien ; après les mortelles, torturantes journées passées sur la mer Rouge, il semblait que ce fût la résurrection. Une vie nouvelle, une vie de gaieté, d'activité reprenait à bord. Quoique la température fût encore très chaude, l'air était délicieux à respirer, comme l'odeur d'une fourrure qu'une femme vient de quitter. Une brise légère imprégnée, on eût dit, de tous les parfums de la flore tropicale, rafraîchissait le corps et l'esprit. Et, c'était, autour de nous, un éblouissement. Le ciel, d'une translucidité de grotte féerique, était d'un vert d'or, flammé de rose ; la mer calme, d'un rythme puissant sous le souffle de la mousson, s'étendait extraordinairement bleue, ornée, çà et là, de grandes volutes smaragdines. Nous sentions réellement, physiquement, comme une caresse d'amour, l'approche des continents magiques, des pays de lumière où la vie, un jour de mystère, avait poussé ses premiers vagissements. Et tous avaient sur le visage, même le gentilhomme normand, un peu de ce ciel, de cette mer, de cette lumière.

Miss Clara – cela va sans dire – attirait, excitait beaucoup les hommes ; elle avait toujours, autour d'elle, une cour d'adorateurs passionnés. Je n'étais point jaloux, certain qu'elle les jugeait ridicules, et qu'elle me préférait à tous les autres, même aux deux Chinois avec qui elle s'entretenait souvent, mais qu'elle ne regardait pas, comme elle me regardait, avec cet étrange regard, où il m'avait semblé plusieurs fois, et malgré tant de réserves, surprendre des complicités morales, et je ne sais quelles secrètes correspondances… Parmi les plus fervents, se trouvait un explorateur français, qui se rendait dans la presqu'île malaise, pour y étudier des mines de cuivre, et un officier anglais que nous avions pris à Aden et qui regagnait son poste, à Bombay. C'étaient, chacun dans son genre, deux épaisses mais fort amusantes brutes, et dont Clara aimait à se moquer. L'explorateur ne tarissait pas sur ses récents voyages à travers l'Afrique centrale. Quant à l'officier anglais, capitaine dans un régiment d'artillerie, il cherchait à nous éblouir, en nous décrivant toutes ses inventions de balistique.

Un soir, après le dîner, sur le pont, nous étions tous réunis

autour de Clara, délicieusement étendue sur un *rocking-chair*. Les uns fumaient des cigarettes, ceux-là rêvaient… Tous, nous avions, au cœur, le même désir de Clara ; et tous, avec la même pensée de possession ardente, nous suivions le va-et-vient de deux petits pieds, chaussés de deux petites mules roses qui, dans le balancement du fauteuil, sortaient du calice parfumé des jupons, comme des pistils de fleurs… Nous ne disions rien… Et la nuit était d'une douceur féerique, le bateau glissait voluptueusement sur la mer, comme sur de la soie. Clara s'adressa à l'explorateur…

– Alors ? fit-elle d'une voix malicieuse… Ça n'est pas une plaisanterie ?… Vous en avez mangé de la viande humaine ?

– Certainement oui !… répondit-il fièrement et d'un ton qui établissait une indiscutable supériorité sur nous… Il le fallait bien… on mange ce qu'on a…

– Quel goût ça a-t-il ?… demanda-t-elle, un peu dégoûtée. Il réfléchit un instant… Puis esquissant un geste vague :

– Mon Dieu !… dit-il… comment vous expliquer ?… Figurez-vous, adorable miss… figurez-vous du cochon… du cochon un peu mariné dans de l'huile de noix…

Négligent et résigné, il ajouta :

– Ça n'est pas très bon… on ne mange pas ça, du reste, par gourmandise… J'aime mieux le gigot de mouton, ou le beefsteak.
– Évidemment !… consentit Clara.

Et, comme si elle eût voulu, par politesse, diminuer l'horreur de cette anthropophagie, elle spécialisa :

– Parce que, sans doute, vous ne mangiez que de la viande de nègre !…

– Du nègre ?… s'écria-t-il, en sursautant… Pouah !… Heureusement, chère miss, je n'en fus pas réduit à cette dure nécessité… Nous n'avons jamais manqué de blancs, Dieu merci !… Notre escorte était nombreuse, en grande partie formée d'Européens… des Marseillais, des Allemands, des Italiens… un peu de tout… Quand on avait trop faim, on abattait un homme de l'escorte… de préférence un Allemand… L'Allemand, divine miss, est plus gras que les autres races… et il fournit davantage… Et puis, pour nous autres Français, c'est un Allemand de moins !… L'Italien, lui, est sec et dur… C'est plein de nerfs…

– Et le Marseillais ?… intervins-je…

– Peuh !… déclara le voyageur, en hochant la tête… le

Marseillais est très surfait… il sent l'ail… et, aussi, je ne sais pas pourquoi, le suint… Vous dire que c'est régalant ?… non… c'est mangeable, voilà tout.

Se tournant vers Clara avec des gestes de protestation, il insista :

– Mais du nègre… jamais !… je crois que je l'aurais revomi… J'ai connu des gens qui en avaient mangé… Ils sont tombés malades… Le nègre n'est pas comestible… Il y en a même, je vous assure, qui sont vénéneux…

Et, scrupuleux, il rectifia :

– Après tout… faut-il le bien connaître, comme les champignons ?… Peut-être les nègres de l'Inde se laissent-ils manger ?…

– Non !… affirma l'officier anglais, d'un ton bref et catégorique qui clôtura, au milieu des rires, cette discussion culinaire, laquelle commençait à me soulever le cœur… L'explorateur, un peu décontenancé, reprit :

– Il n'importe… malgré tous ces petits ennuis, je suis très heureux d'être reparti. En Europe, je suis malade… je ne vis pas… je ne sais où aller… Je me trouve aveuli et prisonnier dans l'Europe, comme une bête dans une cage… Impossible de faire jouer ses coudes, d'étendre les bras, d'ouvrir la bouche, sans se heurter à des préjugés stupides, à des lois imbéciles… à des mœurs iniques… L'année dernière, charmante miss, je me promenais dans un champ de blé. Avec ma canne, j'abattais les épis autour de moi… Cela m'amusait… J'ai bien le droit de faire ce qui me plaît, n'est-ce pas ?… Un paysan accourut qui se mit à crier, à m'insulter, à m'ordonner de sortir de son champ… On n'a pas idée de ça !… Qu'auriez-vous fait à ma place ?… Je lui assenai trois vigoureux coups de canne sur la tête… Il tomba le crâne fendu… Eh bien, devinez ce qui m'est arrivé ?…

– Vous l'avez peut-être mangé ? insinua, en riant, Clara…

– Non… on m'a traîné devant je ne sais quels juges qui me condamnèrent à deux mois de prison et dix mille francs de dommages et intérêts… Pour un sale paysan !… Et on appelle ça de la civilisation !… Est-ce croyable ?… Eh bien, merci ! s'il avait fallu que je fusse, en Afrique, condamné de la sorte, chaque fois que j'ai tué des nègres, et même des blancs !…

– Car vous tuiez aussi les nègres ?… fit Clara.

– Certainement, oui, adorable miss !…

– Pourquoi, puisque vous ne les mangiez pas ?

– Mais, pour les civiliser, c'est-à-dire pour leur prendre leurs stocks d'ivoires et de gommes… Et puis… que voulez-vous ?… si les gouvernements et les maisons de commerce qui nous confient des missions civilisatrices, apprenaient que nous n'avons tué personne… que diraient-ils ?…

– C'est juste !… approuva le gentilhomme normand… D'ailleurs, les nègres sont des bêtes féroces… des braconniers… des tigres !…

– Les nègres ?… Quelle erreur, cher monsieur !… Ils sont doux et gais… ils sont comme des enfants… Avez-vous vu jouer des lapins, le soir, dans une prairie, à la bordure d'un bois ?…

– Sans doute !…

– Ils ont des mouvements jolis… des gaietés folles, se lustrent le poil avec leurs pattes, bondissent et se roulent dans les menthes… Eh bien, les nègres sont comme ces jeunes lapins… c'est très gentil !…

– Pourtant, il est certain qu'ils sont anthropophages ?… persista le gentilhomme…

– Les nègres ? protesta l'explorateur… Pas du tout !… Dans les pays noirs, il n'est d'anthropophages que les blancs… Les nègres mangent des bananes et broutent des herbes fleuries. Je connais un savant qui prétend même que les nègres ont des estomacs de ruminants… Comment voulez-vous qu'ils mangent de la viande, surtout de la viande humaine ?

– Alors, pourquoi les tuer ? objectai-je, car je me sentais devenir bon et plein de pitié.

– Mais, je vous l'ai dit… pour les civiliser. Et c'était très amusant !… Quand, après des marches, des marches, nous arrivions dans un village de nègres… ceux-ci étaient fort effrayés !… Ils poussaient aussitôt des cris de détresse, ne cherchaient pas à fuir, tant ils avaient peur, et pleuraient la face contre terre. On leur distribuait de l'eau-de-vie, car nous avons toujours, dans nos bagages, de fortes provisions d'alcool… et, lorsqu'ils étaient ivres, nous les assommions !…

– Un sale coup de fusil ! résuma, non sans dégoût, le gentilhomme normand, qui, sans doute, à cette minute, revoyait dans les forêts du Tonkin passer et repasser le vol merveilleux des

paons…

La nuit se poursuivait dans l'éblouissement ; le ciel était en feu : autour de nous, l'océan balançait de grandes nappes de lumière phosphorescente… Et j'étais triste, triste de Clara, triste de ces hommes grossiers, et de moi-même, et de nos paroles, qui offensaient le silence et la Beauté !

Tout à coup :

– Connaissez-vous Stanley ? demanda Clara à l'explorateur.

– Certainement, oui… je le connais, répondit celui-ci.

– Et que pensez-vous de lui ?

– Oh ! lui !… fit-il en hochant la tête…

Et, comme si d'affreux souvenirs venaient d'envahir son esprit, il acheva d'une voix grave :

– Il va tout de même un peu loin !… Je sentais que le capitaine avait, depuis quelques minutes, le désir de parler… Il profita du moment de répit qui suivit cet aveu :

– Moi ! dit-il… j'ai fait beaucoup mieux que tout cela… Et vos petits massacres ne sont rien auprès de ceux que l'on me devra… J'ai inventé une balle… Elle est extraordinaire. Et je l'appelle la balle Dum-Dum, du nom du petit village hindou où j'eus l'honneur de l'inventer.

– Elle tue beaucoup ?… plus que les autres ?… demanda Clara.

– Oh ! chère miss, ne m'en parlez pas !… fit-il en riant…

C'est incalculable !… Et, modeste, il ajouta :

– Pourtant… ça n'est rien… c'est tout petit !… Figurez-vous une petite chose… comment appelez-vous ?… une petite noisette… c'est cela !… Figurez-vous une toute petite noisette !… C'est charmant…

– Et quel joli nom, capitaine !… admira Clara.

– Très joli, en effet ! approuva le capitaine, visiblement flatté… très poétique !…

– On dirait, n'est-ce pas ?… on dirait d'un nom de fée dans une comédie de Shakespeare… La fée Dum-Dum !… cela m'enchante… Une fée rieuse, légère et toute blonde, qui sautille, danse et bondit parmi les bruyères et les rayons de soleil… Et, allez donc, Dum-Dum !

– Et allez donc !… répéta l'officier… Parfaitement ! Elle va d'ailleurs très bien, adorable miss… Et ce qu'elle a d'unique, je crois, c'est qu'avec elle… il n'y a, pour ainsi dire, plus de blessés.

– Ah !… ah !…

– Il n'y a plus que des morts !… Voilà par où elle est vraiment exquise !

Il se tourna vers moi, et avec un accent de regret, dans lequel se confondaient nos deux patriotismes, il soupira :

– Ah ! si vous l'aviez eue, en France, au moment de cette affreuse Commune !… Quel triomphe !… Et passant brusquement à une autre songerie :

– Je me demande parfois… si ce n'est point un conte d'Edgar Pœ, un rêve de notre Thomas de Quincey… Mais non, puisque cette adorable petite Dum-Dum, je l'ai expérimentée, moi-même… Telle est l'histoire… J'ai fait placer douze Hindous…

– Vivants ?

– Naturellement !… L'empereur d'Allemagne, lui, pratique ses expériences balistiques sur des cadavres… Avouez que c'est absurde et tout à fait incomplet… Moi, j'opère sur des personnes, non seulement vivantes, mais d'une constitution robuste et d'une parfaite santé… Au moins, on voit ce que l'on fait et où l'on va… Je ne suis pas un rêveur, moi… je suis un savant !…

– Mille pardons, capitaine !… continuez donc !…

– Donc, j'ai fait placer douze Hindous, l'un derrière l'autre, sur une ligne géométriquement droite… et j'ai tiré…

– Eh bien ?… interrompit Clara.

– Eh bien, délicieuse amie, cette petite Dum-Dum a fait merveille… Des douze Hindous, il n'en est pas resté un seul debout !… La balle avait traversé leurs douze corps qui n'étaient plus, après le coup, que douze tas de chair en bouillie et d'os littéralement broyés… Magique, vraiment !… Et jamais je n'avais cru à un aussi admirable succès…

– Admirable, en effet, et qui tient du prodige. – N'est-ce pas ?… Et, songeur, après quelques secondes d'un silence émouvant…

– Je cherche, murmura-t-il, confidentiellement… je cherche quelque chose de mieux… quelque chose de plus définitif… je cherche une balle… une petite balle qui ne laisserait rien de ceux qu'elle atteint… rien… rien… rien !… Comprenez-vous ?

– Comment cela ? comment rien ?

– Ou si peu de chose !… expliqua l'officier… à peine un tas de cendres… ou même une légère fumée roussâtre qui se dissiperait tout de suite… Cela se peut…

– Une incinération automatique, alors ?

– Parfaitement !… Avez-vous songé aux avantages nombreux d'une telle invention ?… De la sorte, je supprime les chirurgiens d'armée, les infirmiers, les ambulances, les hôpitaux militaires, les pensions aux blessés, etc., etc. Ce serait une économie incalculable… un soulagement pour les budgets des États… Et je ne parle pas de l'hygiène !… Quelle conquête pour l'hygiène !…

– Et vous pourriez appeler cette balle, la balle Nib-Nib !… m'écriai-je.

– Très joli… très joli !… applaudit l'artilleur qui, bien qu'il n'eût rien compris à cette interruption argotique, se mit à rire bruyamment, de ce brave et franc rire, qu'ont les soldats de tous les grades et de tous les pays…

Quand il se fut calmé :

– Je prévois, dit-il, que la France, lorsqu'elle aura connu ce splendide engin, va encore nous injurier dans tous ses journaux… Et ce seront les plus farouches de vos patriotes, ceux-là mêmes qui crient très haut qu'on ne dépense jamais assez de milliards pour la guerre, qui ne parlent que de tuer et de bombarder, ce seront ceux-là qui, une fois de plus, voueront l'Angleterre à l'exécration des peuples civilisés… Mais sapristi ! nous sommes logiques avec notre état d'universelle barbarie… Comment !… on admet que les obus soient explosibles… et l'on voudrait que les balles ne le fussent pas !… Pourquoi ?… Nous vivons sous la loi de la guerre… Or, en quoi consiste la guerre ?… Elle consiste à massacrer le plus d'hommes que l'on peut, en le moins de temps possible… Pour la rendre de plus en plus meurtrière et expéditive il s'agit de trouver des engins de destruction de plus en plus formidables… C'est une question d'humanité… et c'est aussi le progrès moderne… – Mais, capitaine, objectai-je… et le droit des gens ?… Qu'en faites-vous ? L'officier ricana… et, levant les bras vers le ciel :

– Le droit des gens !… répliqua-t-il… mais c'est le droit que nous avons de massacrer les gens, en bloc, ou en détail, avec des obus ou des balles, peu importe, pourvu que les gens soient dûment massacrés !…

L’un des Chinois intervint :

– Nous ne sommes pourtant pas des sauvages ! dit-il.

– Pas des sauvages ?… Et que sommes-nous d’autre, je vous prie ?… Nous sommes des sauvages pires que ceux de l’Australie, puisque, ayant conscience de notre sauvagerie, nous y persistons… Et, puisque c’est par la guerre, c’est-à-dire par le vol, le pillage et le massacre, que nous entendons gouverner, commercer, régler nos différends, venger notre honneur… eh bien ! nous n’avons qu’à supporter les inconvénients de cet état de brutalité où nous voulons nous maintenir quand même… Nous sommes des brutes, soit !… agissons en brutes !…

Alors, Clara dit d’une voix douce et profonde :

– Et puis, ce serait un sacrilège de lutter contre la mort… C’est si beau la mort !

Elle se leva, toute blanche et mystérieuse, sous la lumière électrique du bord. Le fin et long châle de soie qui l’enveloppait, l’enveloppait de reflets pâles et changeants.

– À demain ! dit-elle encore.

Tous, nous étions autour d’elle, empressés. L’officier lui avait pris sa main qu’il baisait… et je détestai sa figure mâle, ses reins souples, ses jarrets nerveux, toute son allure de force… Il s’excusa :

– Pardonnez-moi, dit-il, de m’être laissé emporter dans un tel sujet, et d’avoir oublié que devant une femme, telle que vous, on ne devrait jamais parler que d’amour…

Clara répondit :

– Mais, capitaine, qui parle de la mort, parle aussi de l’amour !… Elle prit mon bras, et je la reconduisis jusqu’à sa cabine, où ses femmes l’attendaient, pour la toilette de nuit…

Toute la soirée, je fus hanté de massacres et de destruction… Mon sommeil fut fort agité, cette nuit-là… Au-dessus des bruyères rouges, parmi les rayons d’un soleil de sang, je vis, blonde, rieuse et sautillante, passer la petite fée Dum-Dum… la petite fée Dum-Dum qui avait les yeux, la bouche, toute la chair inconnue et dévoilée de Clara…

VII

Une fois, mon amie et moi, appuyés l'un près de l'autre au bastingage, nous regardions la mer et nous regardions le ciel. La journée allait bientôt finir. Dans le ciel, de grands oiseaux, des alcyons bleus, suivaient le navire en se balançant avec d'exquis mouvements de danseuse ; sur la mer, des troupes de poissons volants se levaient à notre approche et, tout brillants sous le soleil, allaient se poser plus loin, pour repartir ensuite rasant l'eau, d'un bleu de vivante turquoise, ce jour-là… Puis des bandes de méduses, des méduses rouges, des méduses vertes, des méduses pourprées, et roses, et mauves, flottaient, ainsi que des jonchées de fleurs, sur la surface molle, et si magnifiques de couleur que Clara, à chaque instant, poussait des cris d'admiration en me les montrant… Et, tout d'un coup, elle me demanda :

– Dites-moi ?… Comment s'appellent ces merveilleuses bêtes ?

J'aurais pu inventer des noms bizarres, trouver des terminologies scientifiques. Je ne le tentai même pas… Poussé par un immédiat, un spontané, un violent besoin de franchise :

– Je ne sais pas !… répondis-je, fermement. Je sentais que je me perdais… que tout ce rêve, vague et charmant qui avait bercé mes espoirs, endormi mes inquiétudes, je le perdais aussi sans rémission… que j'allais, d'une chute plus profonde, retomber aux fanges inévitables de mon existence de paria… Je sentais tout cela… Mais il y avait en moi quelque chose de plus fort que moi, et qui m'ordonnait de me laver de mes impostures, de mes mensonges, de ce véritable abus de confiance, par quoi, lâchement, criminellement, j'avais escroqué l'amitié d'un être qui avait eu foi en mes paroles.

– Non, en vérité, je ne sais pas !… répétai-je, en donnant à cette simple dénégation un caractère d'exaltation dramatique qu'elle ne comportait point.

– Comme vous me dites cela !… Est-ce que vous êtes fou ?… Qu'avez-vous donc ?… fit Clara, étonnée du son de ma voix et de l'étrange incohérence de mes gestes.

– Je ne sais pas… je ne sais pas… je ne sais pas !… Et pour faire entrer plus de force de conviction dans ce triple « Je ne sais pas ! », je frappai trois fois, violemment, sur le bastingage.

– Comment, vous ne savez pas ?… Un savant… un naturaliste ?…

– Je ne suis pas un savant, miss Clara… Je ne suis pas un naturaliste… je ne suis rien, criai-je… Un misérable… oui… je suis un misérable !… Je vous ai menti… odieusement menti… Il faut que vous connaissiez l'homme que je suis… Écoutez-moi…

Haletant, désordonné, je racontai ma vie… Eugène Mortain, Mme G…, l'imposture de ma mission, toutes mes malpropretés, toutes mes boues… Je prenais une joie atroce à m'accuser, à me rendre plus vil, plus déclassé, plus noir encore que je ne l'étais… Quand j'eus terminé ce douloureux récit, je dis à mon amie, dans un torrent de larmes :

– Maintenant, c'est fini !… vous allez me détester… me mépriser, comme les autres… vous vous détournerez de moi, avec dégoût… Et vous aurez raison… et je ne me plaindrai pas… C'est affreux !… mais je ne pouvais plus vivre ainsi… je ne voulais plus de ce mensonge entre vous et moi…

Je pleurais abondamment… et je bégayais des mots sans suite, comme un enfant.

– C'est affreux !… c'est affreux !… Et moi qui… car enfin… c'est vrai, je vous le jure !… moi qui… vous comprenez… Un engrenage, c'est cela… un engrenage… ç'a été un engrenage… Je ne le savais pas, moi. Et puis votre âme… ah ! votre âme… votre chère âme, et vos regards de pureté… et votre… votre cher… oui, enfin… vous sentez bien… votre cher accueil… C'était mon salut… ma rédemption… ma… ma… C'est affreux… c'est affreux !… Je perds tout cela !… C'est affreux !…

Tandis que je parlais et que je pleurais, miss Clara me regardait fixement. Oh ! ce regard ! Jamais, non jamais je n'oublierai le regard que cette femme adorable posa sur moi… un regard extraordinaire, où il y avait à la fois de l'étonnement, de la joie, de la pitié, de l'amour – oui, de l'amour – et de la malice aussi, et de l'ironie… et de tout… un regard qui entrait en moi, me pénétrait, me fouillait, me bouleversait l'âme et la chair.

– Eh bien ! dit-elle, simplement. Ça ne m'étonne pas trop… Et je crois, vraiment, que tous les savants sont comme vous.

Sans cesser de me regarder, riant du rire clair et joli qu'elle avait, un rire pareil à un chant d'oiseau :

– J'en ai connu un, reprit-elle. C'était un naturaliste… de votre genre… Il avait été envoyé par le gouvernement anglais, pour étudier, dans les plantations de Ceylan, le parasite du caféier… Eh bien, durant trois mois, il ne quitta pas Colombo… Il passait son temps à jouer au poker et à se griser de champagne.

Et son regard sur moi, un étrange, profond et voluptueux regard, toujours sur moi, elle ajouta, après quelques secondes de silence, sur un ton de miséricorde, où il me sembla que j'entendais chanter toutes les allégresses du pardon :

– Ô la petite canaille !

Je ne savais plus que dire ni s'il fallait rire ou encore pleurer, ou bien m'agenouiller à ses pieds. Timidement, je balbutiai :

– Alors… vous ne m'en voulez pas ?… vous ne me méprisez pas ?… vous me pardonnez ?…

– Bête ! fit-elle… Ô la petite bête !…

– Clara !… Clara !… Est-ce possible ?… m'écriai-je, presque défaillant de bonheur.

Comme la cloche du dîner avait, depuis longtemps, sonné, et qu'il n'y avait plus personne sur cette partie du pont, je m'approchai de Clara plus près, si près que je sentis sa hanche frémir contre moi, et battre sa gorge. Et saisissant ses mains qu'elle laissa dans les miennes, tandis que mon cœur se soulevait, en tempête, dans ma poitrine, je m'écriai :

– Clara ! Clara !… m'aimez-vous ?… Ah ! je vous en supplie !… m'aimez-vous ?… Elle répliqua, faiblement : – Je vous dirai cela, ce soir… chez moi !…

Je vis passer, en ses yeux, une flamme verte, une flamme terrible qui me fit peur… Elle dégagea ses mains de l'étreinte des miennes, et le front subitement barré d'un pli dur, la nuque lourde, elle se tut et regarda la mer…

À quoi pensait-elle ?… Je n'en savais rien… Et, en regardant la mer, moi aussi, je songeais :

– Tant que j'ai été pour elle un homme régulier, elle ne m'a pas aimé… elle ne m'a pas désiré… Mais de la minute où elle a compris qui j'étais, où elle a respiré la véritable et impure odeur de mon âme, l'amour est entré en elle – car elle m'aime !…

Allons !… allons !… Il n'y a donc de vrai que le mal !…

Le soir était venu, puis, sans crépuscule, la nuit. Une douceur inexprimable circulait dans l'air. Le navire naviguait dans un bouillonnement d'écume phosphoreuse. De grandes clartés effleuraient la mer… Et l'on eût dit que des fées se levaient de la mer, étendaient sur la mer de longs manteaux de feu, et secouaient et jetaient, à pleines mains, dans la mer, des perles d'or.

VIII

Un matin, en arrivant sur le pont, je distinguai, grâce à la transparence de l'atmosphère et aussi nettement que si j'en eusse foulé des pieds le sol, l'île enchantée de Ceylan, l'île verte et rouge, que couronnent les féeriques blancheurs roses du pic d'Adam.

Déjà, la veille, nous avions été avertis de son approche par les nouveaux parfums de la mer et par une mystérieuse invasion de papillons qui, après avoir accompagné durant quelques heures le navire, s'en étaient allés subitement. Et sans penser à plus, Clara et moi, nous avions trouvé exquis que l'île nous envoyât la bienvenue par l'entremise de ces éclatants et poétiques messagers. J'en étais maintenant à ce point de lyrisme sentimental, que la seule vue d'un papillon faisait vibrer en moi toutes les harpes de la tendresse et de l'extase.

Mais, ce matin-là, la vision réelle de Ceylan me donna de l'angoisse, plus que de l'angoisse, de la terreur. Ce que j'apercevais, là-bas, par-delà les flots, en ce moment couleur de myosotis, c'était, non point un territoire, non point un port, ni la curiosité ardente de tout ce que suscite dans l'homme le voile enfin levé sur de l'inconnu;… c'était le rappel brutal à la vie mauvaise, le retour à mes instincts délaissés, l'âpre et désolant réveil de tout ce qui, pendant cette traversée, avait dormi en moi… et que je croyais mort!… C'était quelque chose de plus douloureux à quoi je n'avais jamais songé et dont il m'était impossible, non pas même de comprendre, mais seulement de concevoir l'impossible réalité: la fin du rêve prodigieux qu'avait été pour moi l'amour de Clara. Pour la première fois, une femme me tenait. J'étais son esclave, je ne désirais qu'elle, je ne voulais qu'elle. Rien n'existait plus en dehors et au-delà d'elle. Au lieu d'éteindre l'incendie de cet amour, la possession, chaque jour, en ravivait les flammes. Chaque fois, je descendais plus avant dans le gouffre embrasé de son désir et, chaque jour, je sentais davantage que toute ma vie s'épuiserait à en chercher, à en toucher le fond!… Comment admettre que, après avoir été conquis – âme,

corps et cerveau – par cet irrévocable, indissoluble et suppliciant amour, je dusse le quitter aussitôt ?… Folie !… Cet amour était en moi, comme ma propre chair ; il s'était substitué à mon sang, à mes moelles ; il me possédait tout entier ; il était moi !… Me séparer de lui, c'était me séparer de moi-même ; c'était me tuer… Pis encore !… C'était ce cauchemar extravagant que ma tête fût à Ceylan, mes pieds en Chine, séparés par des abîmes de mer, et que je persistasse à vivre en ces deux tronçons qui ne se rejoindraient plus !… Que, le lendemain même, je n'eusse plus à moi ces yeux pâmés, ces lèvres dévoratrices, le miracle, chaque nuit, plus imprévu de ce corps aux formes divines, aux étreintes sauvages et, après les longs spasmes puissants comme le crime, profonds comme la mort, ces balbutiements ingénus, ces petites plaintes, ces petits rires, ces petites larmes, ces petits chants las d'enfant ou d'oiseau, était-ce possible ?… Et je perdrais tout cela qui m'était plus nécessaire pour respirer que mes poumons, pour penser que mon cerveau, pour alimenter de sang chaud mes veines que mon cœur ?… Allons donc !… J'appartenais à Clara, comme le charbon appartient au feu qui le dévore et le consume… À elle et à moi cela paraissait tellement inconcevable une séparation, et si follement chimérique, si totalement contraire aux lois de la nature et de la vie, que nous n'en avions jamais parlé… La veille, encore, nos deux âmes confondues ne songeaient, sans même se le dire, qu'à l'éternité du voyage, comme si le navire qui nous emportait dût nous emporter ainsi, toujours, toujours… et jamais, jamais n'arriver quelque part… Car arriver quelque part, c'est mourir !…

Et, pourtant, voilà que j'allais descendre là-bas, m'enfoncer là-bas, dans ce vert et dans ce rouge, disparaître là-bas, dans cet inconnu… plus affreusement seul que jamais !… Et voilà que Clara ne serait bientôt plus qu'un fantôme, puis un petit point gris, à peine visible, dans l'espace… puis rien… puis rien… rien… rien… rien !… Ah ! tout plutôt que cela !… Ah ! que la mer nous engloutisse tous les deux !…

Elle était douce, la mer, calme et radieuse… Elle exhalait une odeur de rivage heureux, de verger fleuri, de lit d'amour, qui me fit pleurer… Le pont s'animait ; rien que des physionomies joyeuses, des regards distendus par l'attente et par la curiosité.

– Nous entrons dans la baie… nous sommes dans la baie !…

– Je vois la côte.

– Je vois les arbres.

– Je vois le phare.

– Nous sommes arrivés… nous sommes arrivés !… Chacune de ces exclamations me tombait lourdement sur le cœur…

Je ne voulus pas avoir devant moi cette vision de l'île encore lointaine mais si implacablement nette et dont chaque tour d'hélice me rapprochait, et, me détournant d'elle, je contemplai l'infini du ciel où je souhaitai me perdre, ainsi que ces oiseaux, là-bas, là-haut, qui passaient, un instant, dans l'air, et s'y fondaient si doucement.

Clara ne tarda pas à me rejoindre… Était-ce d'avoir trop aimé ?… Était-ce d'avoir trop pleuré ? Ses paupières étaient toutes meurtries et ses yeux, dans leur cerne bleu, exprimaient une grande tristesse. Et il y avait encore dans ses yeux plus que de la tristesse ; il y avait en vérité une pitié ardente, à la fois combative et miséricordieuse. Sous ses lourds cheveux d'or brun, son front se barrait d'un pli d'ombre, ce pli qu'elle avait dans la volupté comme dans la douleur… Un parfum, étrangement grisant, venait de ses cheveux… Elle me dit, simplement, ce seul mot…

– Déjà ?

– Hélas ! soupirai-je…

Elle acheva d'ajuster son chapeau, un petit chapeau marin qu'elle fixa au moyen d'une longue épingle d'or. Ses deux bras levés faisaient cambrer son buste, dont je vis se dessiner les lignes sculpturales sous la blouse blanche qui l'enveloppait… Elle reprit d'une voix qui tremblait un peu :

– Y aviez-vous pensé ? – Non !… Clara se mordit les lèvres où le sang afflua :

– Et, alors ?… fit-elle.

Je ne répondis pas… je n'avais pas la force de répondre… La tête vide, le cœur déchiré, j'aurais voulu glisser au néant… Elle était émue, très pâle… sauf la bouche qui me semblait plus rouge et lourde de baisers… Longtemps, ses yeux m'interrogèrent avec une pesante fixité.

– Le bateau relâche deux jours à Colombo… Et puis, il repartira… le savez-vous ? – Oui !… Oui !…

– Et puis ?…

– Et puis… c'est fini !

– Puis-je quelque chose pour vous ?

– Rien… merci ! puisque c'est fini !… Et comprimant mes sanglots au fond de ma gorge, je bégayai :

– Vous avez été tout, pour moi… vous avez été, pour moi, plus que tout !… Ne me parlez plus, je vous en conjure !… C'est trop douloureux… trop inutilement douloureux. Ne me parlez plus… puisque, maintenant, tout est fini !…

– Rien n'est jamais fini, prononça Clara… rien, pas même la mort !… Une cloche sonna… Ah ! cette cloche !… Comme elle sonna dans mon cœur !… Comme elle sonna le glas de mon cœur !…

Les passagers s'empressaient sur le pont, criaient, s'exclamaient, s'interpellaient, braquaient des lorgnettes, des jumelles, des appareils photographiques vers l'île qui se rapprochait. Le gentilhomme normand, désignant les masses de verdures, expliquait les jungles impénétrables au chasseur… Et parmi le tumulte, la bousculade, indifférents et réfléchis, les mains croisées sous leurs manches larges, les deux Chinois continuaient leur lente, leur grave promenade quotidienne, comme deux abbés qui récitent le bréviaire.

– Nous sommes arrivés !

– Hourra !… hourra !… nous sommes arrivés !…

– Je vois la ville.

– Est-ce la ville ?…

– Non !… c'est un récif de corail…

– Je distingue le wharf…

– Mais non !… mais non !…

– Qu'est-ce qui vient là-bas, sur la mer ? Déjà, au loin, voiles toutes roses, une petite flottille de barques s'avançait vers le paquebot… Les deux cheminées, dégorgeant des flots de fumée noire, couvrirent d'une ombre de deuil la mer, et la sirène gémit, longtemps… longtemps…

Personne ne faisait attention à nous… Clara me demanda, sur un ton d'impérieuse tendresse :

– Voyons ! qu'allez-vous devenir ?

– Je ne sais pas ! Et qu'importe ?… J'étais perdu… Je vous ai rencontrée… Vous m'avez retenu quelques jours, au bord du gouffre… J'y retombe, maintenant… C'était fatal !…

– Pourquoi, fatal ?… Vous êtes un enfant !… Et vous n'avez pas confiance en moi… Croyez-vous donc que c'est par hasard que vous m'avez rencontrée ?…

Elle ajouta, après un silence :

– C'est si simple !… J'ai de puissants amis en Chine… Ils pourraient, sans doute, beaucoup pour vous !… Voulez-vous que ?…

Je ne lui laissai pas le temps d'achever :

– Non, pas ça !… suppliai-je, en me défendant mollement, d'ailleurs… surtout, pas ça !… Je vous comprends… Ne me dites plus rien.

– Vous êtes un enfant, répéta Clara… Et vous parlez comme en Europe, cher petit cœur… Et vous avez de stupides scrupules, comme en Europe… En Chine, la vie est libre, heureuse, totale, sans conventions, sans préjugés, sans lois… pour nous, du moins… Pas d'autres limites à la liberté que soi-même… à l'amour que la variété triomphante de son désir… L'Europe et sa civilisation hypocrite, barbare, c'est le mensonge… Qu'y faites-vous autre chose que de mentir, de mentir à vous-même et aux autres, de mentir à tout ce que, dans le fond de votre âme, vous reconnaissez être la vérité ?… Vous êtes obligé de feindre un respect extérieur pour des personnes, des institutions que vous trouvez absurdes… Vous demeurez lâchement attaché à des conventions morales ou sociales que vous méprisez, que vous condamnez, que vous savez manquer de tout fondement… C'est cette contradiction permanente entre vos idées, vos désirs et toutes les formes mortes, tous les vains simulacres de votre civilisation, qui vous rend tristes, troublés, déséquilibrés… Dans ce conflit intolérable, vous perdez toute joie de vivre, toute sensation de personnalité… parce que, à chaque minute, on comprime, on empêche, on arrête le libre jeu de vos forces… Voilà la plaie empoisonnée, mortelle, du monde civilisé… Chez nous, rien de pareil… vous verrez !… Je possède à Canton, parmi des jardins merveilleux, un palais où tout est disposé pour la vie libre et pour l'amour… Que craignez-vous ?… que laissez-vous ?… qui donc s'inquiète de vous !… Quand vous ne m'aimerez plus, ou quand vous serez trop malheureux… vous vous en irez !…

– Clara !… Clara !… implorai-je… Elle frappa, d'un coup sec, le plancher du navire :

– Vous ne me connaissez pas encore…, dit-elle… vous ne savez

pas qui je suis, et déjà vous voulez me quitter !… Est-ce que je vous fais peur ?… Est-ce que vous êtes lâche ?

– Sans toi, je ne puis plus vivre !… sans toi, je ne puis que mourir !…

– Eh bien !… ne tremble plus… ne pleure plus… Et viens avec moi !…

Un éclair traversa le vert de ses prunelles. Elle dit d'une voix plus basse, presque rauque :

– Je t'apprendrai des choses terribles… des choses divines… tu sauras enfin ce que c'est que l'amour !… Je te promets que tu descendras, avec moi, tout au fond du mystère de l'amour… et de la mort !…

Et, souriant d'un sourire rouge qui me fit courir un frisson dans les moelles, elle dit encore :

– Pauvre bébé !… Tu te croyais un grand débauché… un grand révolté… Ah ! tes pauvres remords… te souviens-tu ?… Et voilà que ton âme est plus timide que celle d'un petit enfant !…

C'était vrai !… j'avais beau me vanter d'être une intransigeante canaille, me croire supérieur à tous les préjugés moraux, j'écoutais encore, parfois, la voix du devoir et de l'honneur qui, à de certains moments de dépression nerveuse, montait des profondeurs troubles de ma conscience… L'honneur de qui ?… le devoir de quoi ?… Quel abîme de folie que l'esprit de l'homme !… En quoi mon honneur – mon honneur ! – était-il compromis, en quoi déserterais-je mon devoir parce que, au lieu de me morfondre à Ceylan, je poursuivrais mon voyage jusqu'en Chine ?… Est-ce que, véritablement, j'entrais assez dans la peau d'un savant pour imaginer que j'allais « étudier la gelée pélasgique », découvrir « la cellule », en plongeant dans les golfes de la côte cynghalaise ?… Cette idée tout à fait burlesque que j'eusse pris au sérieux ma mission d'embryologiste, me ramena vite aux réalités de ma situation… Comment !… la chance, le miracle voulait que je rencontrasse une femme divinement belle, riche, exceptionnelle, et que j'aimais et qui m'aimait, et qui m'offrait une vie extraordinaire, des jouissances à foison, des sensations uniques, des aventures libertines, une protection fastueuse… le salut, enfin… et, plus que le salut… la joie !… Et je laisserais échapper tout cela !… Une fois de plus, le démon de la perversité – ce stupide démon à qui, pour lui avoir stupidement obéi, je devais tous mes malheurs – interviendrait encore pour me conseiller une

résistance hypocrite contre un événement inespéré, qui tenait des contes de fées, qui ne se retrouverait jamais plus, et dont je souhaitais ardemment, au fond de moi-même qu'il se réalisât ?… Non… non !… C'était trop bête, à la fin !

– Vous avez raison, dis-je à Clara, en mettant sur le seul compte de la défaite amoureuse une soumission qui contentait aussi tous mes instincts de paresse et de débauche, vous avez raison… Je ne serais pas digne de vos yeux, de votre bouche, de votre âme… de tout ce paradis et de tout cet enfer, qui est vous… si j'hésitais plus longtemps… Et puis… je ne pourrais pas… je ne pourrais pas te perdre… Tout concevoir, hormis cela… Tu as raison… Je suis à toi… emmène-moi où tu voudras… Souffrir… mourir… il n'importe !… puisque tu es, toi que je ne connais pas encore, mon destin !…

– Ô bébé !… bébé !… bébé !… fit Clara sur un ton singulier, dont je ne sus pas démêler l'expression véritable, et si c'était de la joie, de l'ironie ou de la pitié !

Puis, presque maternelle, elle me recommanda :

– Maintenant… ne vous occupez de rien que d'être heureux… Restez là… regardez l'île merveilleuse… Je vais régler avec le commissaire votre nouvelle situation à bord…

– Clara…

– Ne craignez rien… Je sais ce qu'il faut dire… Et comme j'allais émettre une objection :

– Chut !… N'êtes-vous pas mon bébé, cher petit cœur ?… Vous devez obéir… Et puis, vous ne savez pas… Et elle disparut, se mêlant à la foule des passagers entassés sur le pont, et dont beaucoup portaient déjà leurs valises et leurs menus bagages.

Il avait été décidé que, les deux jours que nous relâchions à Colombo, nous les passerions, Clara et moi, à visiter la ville et les environs, où mon amie avait séjourné et qu'elle connaissait à merveille. Il y faisait une chaleur torride, si torride que les endroits les plus frais – par comparaison – de cet atroce pays, où des savants placent le Paradis terrestre, tels les jardins au bord des grèves, me parurent d'étouffantes étuves. La plupart de nos compagnons de voyage n'osèrent pas affronter cette température de feu, qui leur enlevait la moindre velléité de sortir et jusqu'au plus vague désir de remuer. Je les vois encore, ridicules et gémissants, dans le grand hall de l'hôtel, le crâne couvert de serviettes mouillées et fumantes, élégant appareil renouvelé tous

les quarts d'heure, qui transformait la plus noble partie de leur individu en un tuyau de cheminée, couronné de son panache de vapeur. Étendus sur des fauteuils à bascule, sous le *punka,* la cervelle liquéfiée, les poumons congestionnés, ils buvaient des boissons glacées que leur préparaient des boys, lesquels, par la couleur de la peau et la structure du corps, rappelaient les naïfs bonshommes en pain d'épice de nos foires parisiennes, tandis que d'autres boys, de même ton et de même gabarit, éloignaient d'eux, à grands coups d'éventail, les moustiques.

Quant à moi, je retrouvai – un peu trop vite, peut-être, – toute ma gaieté, et même toute ma verve blagueuse. Mes scrupules s'étaient évanouis ; je ne me sentais plus en mal de poésie. Débarrassé de mes soucis, sûr de l'avenir, je redevins l'homme que j'étais en quittant Marseille, le Parisien stupide et frondeur « à qui on ne la fait pas », le boulevardier « qui ne s'en laisse pas conter », et qui sait dire son fait à la nature… même des Tropiques !…

Colombo me parut une ville assommante, ridicule, sans pittoresque et sans mystère. Moitié protestante, moitié bouddhiste, abrutie comme un bonze et renfrognée comme un pasteur, avec quelle joie je me félicitai, intérieurement, d'avoir, par miracle, échappé à l'ennui profond que ses rues droites, son ciel immobile, ses dures végétations dégageaient… Et je fis des mots d'esprit sur les cocotiers que je ne manquai pas de comparer à d'affreux et chauves plumeaux, ainsi que sur toutes les grandes plantes que j'accusai d'avoir été taillées par de sinistres industriels dans des tôles peintes et des zincs vernis… En nos promenades à Slave-Island, qui est le Bois de l'endroit, et à Pettah, qui en est le quartier Mouffetard, nous ne rencontrâmes que d'horribles Anglaises d'opérette, fagotées de costumes clairs, mi-hindous, mi-européens, du plus carnavalesque effet ; et des Cynghalaises, plus horribles encore que les Anglaises, vieilles à douze ans, ridées comme des pruneaux, tordues comme de séculaires ceps de vigne, effondrées comme des paillotes en ruine, avec des gencives en plaies saignantes, des lèvres brûlées par la noix d'arec et des dents couleur de vieille pipe… Je cherchai en vain les femmes voluptueuses, les négresses aux savantes pratiques d'amour, les petites dentellières si pimpantes, dont m'avait parlé ce menteur d'Eugène Mortain, avec des yeux si significativement égrillards… Et je plaignis de tout mon cœur les pauvres savants que l'on envoie ici, avec la problématique mission de conquérir le secret de la vie.

Mais je compris que Clara ne goûtait pas ces plaisanteries faciles et grossières, et je crus prudent de les atténuer, ne voulant ni la blesser dans son culte fervent de la nature, ni me diminuer dans son esprit. À plusieurs reprises, j'avais remarqué qu'elle m'écoutait avec un étonnement pénible.

– Pourquoi donc êtes-vous si gai ? m'avait-elle dit… Je n'aime pas qu'on soit gai ainsi, cher petit cœur… Cela me fait du mal… Quand on est gai, c'est que l'on n'aime pas… L'amour est une chose grave, triste et profonde…

Ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'éclater de rire à propos de tout ou à propos de rien… C'est ainsi qu'elle m'encouragea fort dans une mystification dont j'eus l'idée et que voici.

Parmi les lettres de recommandation que j'avais emportées de Paris, s'en trouvait une pour un certain sir Oscar Terwick, lequel, entre autres titres scientifiques, était, à Colombo, le président de l'*Association of the tropical embryology and of the british entomology*. À l'hôtel où je me renseignai, j'appris, en effet, que sir Oscar Terwick était un homme considérable, auteur de travaux renommés, un très grand savant, en un mot. Je résolus de l'aller voir. Une telle visite ne pouvait plus m'être dangereuse, et puis je n'étais pas fâché de connaître, de toucher un véritable embryologiste. Il demeurait loin, dans un faubourg appelé Kolpetty et qui est, pour ainsi dire, le Passy de Colombo. Là, au milieu de jardins touffus, ornés de l'inévitable cocotier, dans des villas spacieuses et bizarres, habitent les riches commerçants et les notables fonctionnaires de la ville. Clara désira m'accompagner. Elle m'attendit, en voiture, non loin de la maison du savant, sur une sorte de petite place ombragée par d'immenses tecks.

Sir Oscar Terwick me reçut poliment – sans plus. C'était un homme très long, très mince, très sec, très rouge de visage, et dont la barbe blanche descendait jusqu'au nombril, coupée carrément, ainsi qu'une queue de poney. Il portait un large pantalon de soie jaune, et son torse velu s'enveloppait dans une sorte de châle de laine claire. Il lut avec gravité la lettre que je lui remis et, après m'avoir examiné du coin de l'œil avec un air méfiant – se méfiait-il de moi ou de lui ? –, il me demanda :

– Vô… etè… *embryologist ?*… Je m'inclinai en signe d'assentiment…

– *All right !* gloussa-t-il… Et faisant le geste de traîner un filet dans la mer, il reprit : – Vô… etè… *embryologist* ?… *Yès*… Vô…

comme ça… dans le mer… *fish*… *fish*… *little fish* ?

– *Little fish*… parfaitement… *little fish*… appuyai-je, en répétant le geste imitatif du savant.

– Dans le mer ?…

– *Yès !*… *Yès*…

– Très intéressant !… très joli… très *curious* !… *Yès !*

Tout en jargonnant de la sorte – et continuant, tous les deux, de traîner « dans le mer » nos chimériques filets –, le considérable savant m'amena devant une console de bambou, sur laquelle étaient rangés trois bustes de plâtre, couronnés de lotus artificiels. Les désignant du doigt, successivement, il me les présenta, sur un ton de gravité si comique que je faillis éclater de rire.

– *Master* Darwin !… très grand nat'raliste… très, très… grand !… *Yès !*… Je saluai profondément.

– *Master* Haeckel… très grand nat'raliste… Pas si que loui, non !… Mais très grand !… Master Haeckel ici… comme ça… loui… dans le mer… *little fish*…

Je saluai encore. Et d'une voix plus forte, il cria, en posant toute sa main, rouge comme un crabe sur le troisième buste :

– *Master* Coqueline !… très grand nat'raliste… du *miouséum*… comment appelez ?… du *miouséum* Grévin… *Yès !*… Grévine !… Très joli… très *curious* !…

– Très int'réssant ! confirmai-je.

– *Yès !*… Après quoi il me congédia. Je fis à Clara le récit détaillé et mimé de cette étrange entrevue… Elle rit comme une folle.

– Ô bébé !… bébé… bébé… que vous êtes drôle, cher petit voyou !… Ce fut le seul épisode scientifique de ma mission. Et je compris alors ce que c'était que l'embryologie !

Le lendemain matin, après une sauvage nuit d'amour, nous reprenions la mer, en route vers la Chine.

Deuxième partie

Le Jardin des supplices

I

– Pourquoi ne m'avez-vous pas encore parlé de notre chère Annie ?… Ne lui avez-vous pas appris mon arrivée ici ?… Est-ce qu'elle ne viendra pas aujourd'hui ?… Est-ce qu'elle est toujours belle ?

– Comment ?… Vous ne savez pas ?… Mais Annie est morte, cher petit cœur…

– Morte ! m'écriai-je… Ce n'est pas possible… Vous voulez me taquiner…

Je regardai Clara. Divinement calme et jolie, nue dans une transparente tunique de soie jaune, elle était mollement couchée sur une peau de tigre. Sa tête reposait parmi des coussins, et de ses mains, chargées de bagues, elle jouait avec une longue mèche de ses cheveux déroulés. Un chien du Laos, aux poils rouges, dormait auprès d'elle, le museau sur sa cuisse, une patte sur son sein.

– Comment ?… reprit Clara… vous ne saviez pas ?… Comme c'est drôle !

Et, toute souriante, avec des étirements de souple animal, elle m'expliqua :

– Ce fut quelque chose d'horrible, chéri ! Annie est morte de la lèpre… de cette lèpre effrayante qu'on appelle l'éléphantiasis… Car tout est effrayant ici… l'amour, la maladie… la mort… et les

fleurs !… Jamais je n'ai tant, tant pleuré, je vous assure… Je l'aimais tant, tant ! Et elle était si belle, si étrangement belle !… Elle ajouta, dans un long et gracieux soupir :

– Jamais plus nous ne connaîtrons le goût si âpre de ses baisers !… C'est un grand malheur !

– Alors… c'est donc vrai ?… balbutiai-je… Mais comment cela est-il arrivé ?

– Je ne sais… Il y a tant de mystères ici… tant de choses qu'on ne comprend pas… Toutes les deux, nous allions souvent, le soir, sur le fleuve… Il faut vous dire qu'il y avait alors dans un bateau de fleurs… une bayadère de Bénarès… une affolante créature, chéri, à qui des prêtres avaient enseigné certains rites maudits des anciens cultes brahmaniques… C'est peut-être cela… ou autre chose… Une nuit que nous revenions du fleuve, Annie se plaignit de très vives douleurs à la tête et aux reins. Le lendemain, son corps était tout couvert de petites taches pourprées… Sa peau, plus rose et d'une plus fine pulpe que la fleur de l'althæa se durcit, s'épaissit, s'enfla, devint d'un gris cendreux… de grosses tumeurs, de monstrueux tubercules la soulevèrent. C'était quelque chose d'épouvantable. Et le mal qui, d'abord, s'était attaqué aux jambes, gagna les cuisses, le ventre, les seins, le visage… Oh ! son visage, son visage !… Figurez-vous une poche énorme, une outre ignoble, toute grise, striée de sang brun… et qui pendait et qui se balançait au moindre mouvement de la malade… De ses yeux – ses yeux, cher amour ! – on ne voyait plus qu'une mince boutonnière rougeâtre et suintante… Je me demande encore si c'est possible !

Elle enroula autour de ses doigts la mèche dorée. Dans un mouvement, la patte du chien endormi, ayant glissé sur la soie, découvrit entièrement le globe du sein qui darda sa pointe, rose comme une jeune fleur.

– Oui, je me demande encore, parfois, si je ne rêve pas… dit-elle.

– Clara… Clara ! suppliai-je, éperdu d'horreur… ne me dites plus rien… Je voudrais que l'image de notre divine Annie restât intacte dans mon souvenir… Comment ferai-je, maintenant, pour éloigner de ma pensée ce cauchemar ?… Ah ! Clara, ne dites plus rien, ou parlez-moi d'Annie, quand elle était si belle… quand elle était trop belle !…

Mais Clara ne m'écoutait pas. Elle poursuivit : – Annie s'isola… se claustra dans sa maison, seule avec une gouvernante chinoise

qui la soignait… Elle avait renvoyé toutes ses femmes et ne voulait plus voir personne… pas même moi… Elle fit venir les plus habiles praticiens d'Angleterre… En vain, vous pensez bien… Les plus célèbres sorciers du Thibet, ceux-là qui connaissent les paroles magiques et ressuscitent les morts, se déclarèrent impuissants… On ne guérit jamais de ce mal, mais on n'en meurt pas non plus… C'est affreux !… Alors elle se tua… Quelques gouttes de poison, et ce fut fini de la plus belle des femmes.

L'épouvante me clouait les lèvres. Je regardai Clara, sans avoir l'idée d'une seule parole.

– J'ai appris de cette Chinoise, continua Clara, un détail vraiment curieux… et qui m'enchante… Vous savez combien Annie aimait les perles… Elle en possédait d'incomparables… les plus merveilleuses, je crois, qui fussent au monde… Vous vous souvenez aussi avec quelle sorte de joie physique, de spasme charnel, elle s'en parait… Eh bien, malade, cette passion lui était devenue une folie… une fureur… comme l'amour !… Toute la journée, elle se plaisait à les toucher, à les caresser, à les baiser ; elle s'en faisait des coussins, des colliers, des pèlerines, des manteaux… Mais il arriva cette chose extraordinaire : les perles mouraient sur sa peau… elles se ternissaient d'abord, peu à peu… peu à peu s'éteignaient… aucune lumière ne se reflétait plus en leur orient… et, en quelques jours, atteintes de la lèpre, elles se changeaient en de menues boules de cendre… Elles étaient mortes… mortes comme des personnes, mon cher amour… Saviez-vous qu'il y eût des âmes dans les perles ?… Moi, je trouve cela affolant et délicieux… Et, depuis, j'y pense tous les jours…

Après un court silence, elle reprit :

– Et ce n'est pas tout !… Maintes fois, Annie avait manifesté le désir d'être emportée, quand elle serait morte, au petit cimetière des Parsis… là-bas… sur la colline du Chien Bleu… Elle voulait que son corps fût déchiré par le bec des vautours… Vous savez combien elle avait des idées singulières et violentes en toutes choses !… Eh bien, les vautours refusèrent ce festin royal, qu'elle leur offrait… Ils s'éloignèrent, en poussant d'affreux cris, de son cadavre… Il fallut le brûler…

– Mais, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit tout cela ? reprochai-je à Clara. Avec des gestes lents et charmants, Clara lissa l'or roux de ses cheveux, caressa la fourrure rouge du chien qui s'était réveillé, et elle dit négligemment :

– Vraiment ?… Je ne vous avais rien écrit de tout cela ?…

Vous êtes sûr ?… Je l'ai oublié sans doute… Pauvre Annie ! Elle dit encore :

– Depuis ce grand malheur… tout m'ennuie ici… Je suis trop seule… Je voudrais mourir… mourir… moi aussi… ah, je vous assure !… Et si vous n'étiez pas revenu, je crois bien que je serais déjà morte…

Elle renversa sa tête sur les coussins, agrandit l'espace nu de sa poitrine…, et avec un sourire… un étrange sourire d'enfant et de prostituée, tout ensemble :

– Est-ce que mes seins vous plaisent toujours ?… Est-ce que vous me trouvez toujours belle ?… Alors, pourquoi êtes-vous parti si… si longtemps ? Oui… oui… je sais… ne dites rien… ne répondez rien… je sais… Vous êtes une petite bête, cher amour !…

J'aurais bien voulu pleurer ; je ne le pus… J'aurais bien voulu parler encore ; je ne le pus davantage…

Et nous étions dans le jardin, sous le kiosque doré, où des glycines retombaient en grappes bleues, en grappes blanches ; et nous finissions de prendre le thé… D'étincelants scarabées bourdonnaient dans les feuilles, des cétoines vibraient et mouraient au cœur pâmé des roses, et, par la porte ouverte, du côté du nord, nous voyions se lever d'un bassin, autour duquel dormaient des cigognes dans une ombre molle et toute mauve, les longues tiges des iris jaunes, flammés de pourpre.

Tout à coup, Clara me demanda :

– Voulez-vous que nous allions donner à manger aux forçats chinois ?… C'est très curieux… très amusant… C'est même la seule distraction vraiment originale et élégante que nous ayons, dans ce coin perdu de la Chine… Voulez-vous, petit amour ?…

Je me sentais fatigué, la tête lourde, tout mon être envahi par la fièvre de cet effrayant climat… De plus, le récit de la mort d'Annie m'avait bouleversé l'âme… Et, la chaleur, au-dehors, était mortelle comme un poison… – J'ignore ce que vous me demandez, chère Clara… mais je ne suis pas remis de ce long voyage à travers les plaines et les plaines… les forêts et les forêts… Et ce soleil… je le redoute plus que la mort !… Et puis, j'aurais tant voulu être tout à vous… et que vous fussiez tout à moi, aujourd'hui…

– C’est cela !… Si nous étions en Europe, et que je vous eusse demandé de m’accompagner aux courses, au théâtre, vous n’auriez pas hésité… Mais c’est bien plus beau que les courses.

– Soyez bonne !… Demain, voulez-vous ?

– Oh ! demain… répondit Clara, avec des moues étonnées et des airs de doux reproche… toujours demain !… Vous ne savez donc pas que c’est impossible demain ?… Demain ?… mais c’est tout à fait défendu… Les portes du bagne sont fermées… même pour moi… On ne peut donner à manger aux forçats que le mercredi ; comment ne le savez-vous pas ?… Si nous manquons cette visite aujourd’hui, il nous faudra attendre, toute une longue, longue semaine… Comme ce serait ennuyeux !… Toute une semaine, pensez donc !… Venez, petite chiffe adorée… oh ! venez, je vous en prie… Vous pouvez bien faire cela pour moi…

Elle se souleva à demi, sur les coussins… La tunique écartée laissa voir, plus bas que la taille, entre les nuages de l’étoffe, des coins de sa chair ardente et rose. D’une bonbonnière d’or, posée sur un plateau de laque, elle tira, du bout de ses doigts, un cachet de quinine, et, m’ordonnant de m’approcher, elle le porta, gentiment, à mes lèvres.

– Vous verrez comme c’est passionnant… tellement passionnant !… Vous n’avez pas idée, chéri… Et comme je vous aimerai mieux ce soir !… comme je t’aimerai follement, ce soir !… Avale, cher petit cœur… avale… Et comme j’étais toujours triste, hésitant, pour vaincre mes dernières résistances, elle dit, avec des lueurs sombres, dans ses yeux…

– Écoute !… J’ai vu pendre des voleurs en Angleterre, j’ai vu des courses de taureaux et garrotter des anarchistes en Espagne… En Russie, j’ai vu fouetter par des soldats, jusqu’à la mort, de belles jeunes filles… En Italie, j’ai vu des fantômes vivants, des spectres de famine déterrer des cholériques et les manger avidement… J’ai vu, dans l’Inde, au bord d’un fleuve, des milliers d’êtres, tout nus, se tordre et mourir dans les épouvantes de la peste… À Berlin, un soir, j’ai vu une femme que j’avais aimée la veille, une splendide créature en maillot rose, je l’ai vue, dévorée par un lion, dans une cage… Toutes les terreurs, toutes les tortures humaines, je les ai vues… C’était très beau !… Mais je n’ai rien vu de si beau… comprends-tu ?… que ces forçats chinois… c’est plus beau que tout !… Tu ne peux pas savoir… je te dis que tu ne peux pas savoir… Annie et moi, nous ne manquions jamais un mercredi… Viens, je t’en prie !

– Puisque c'est si beau, ma chère Clara… et que cela vous fait tant de plaisir… répondis-je mélancoliquement… allons donner à manger aux forçats…

– Vrai, tu veux bien ?…

Clara manifesta sa joie, en tapant dans ses mains, comme un *baby* à qui sa gouvernante vient de permettre de torturer un petit chien. Puis elle sauta sur mes genoux, caressante et féline, m'entoura le cou de ses bras… Et sa chevelure m'inonda, m'aveugla le visage de flammes d'or et de grisants parfums…

– Que tu es gentil… cher… cher amour… Embrasse mes lèvres… embrasse ma nuque… embrasse mes cheveux… cher petit voyou !… Sa chevelure avait une odeur animale si puissante et de si électriques caresses que son seul contact, sur ma peau, me faisait instantanément oublier fièvres, fatigues et douleurs… et je sentais aussitôt circuler, galoper en mes veines d'héroïques ardeurs et des forces nouvelles…

– Ah ! comme nous allons nous amuser, chère petite âme… Quand je vais aux forçats… ça me donne le vertige… et j'ai, dans tout le corps, des secousses pareilles à de l'amour… il me semble, vois-tu… il me semble que je descends au fond de ma chair… tout au fond des ténèbres de ma chair… Ta bouche… donne-moi ta bouche… ta bouche… ta bouche… ta bouche !…

Et leste, preste, impudique et joyeuse, suivie du chien rouge qui bondissait, elle alla se remettre aux mains des femmes, chargées de l'habiller…

Je n'étais plus très triste, je n'étais plus très las… Le baiser de Clara, dont j'avais, sur les lèvres, le goût – comme un magique goût d'opium –, insensibilisait mes souffrances, ralentissait les pulsations de ma fièvre, éloignait jusqu'à l'invisible l'image monstrueuse d'Annie morte… Et je regardai le jardin d'un regard apaisé…

Apaisé ?… Le jardin descendait en pentes douces, orné partout d'essences rares et de précieuses plantes… Une allée d'énormes camphriers partait du kiosque où j'étais, aboutissait à une porte rouge, en forme de temple, qui donnait sur la campagne… Entre les branches feuillues des arbres gigantesques masquant, à gauche, la vue, j'apercevais, par places, le fleuve qui luisait, comme de l'argent poli, sous le soleil… J'essayai de m'intéresser aux multiples décorations du jardin… à ses fleurs étranges, à ses monstrueuses végétations… Un homme traversa l'allée, qui

conduisait en laisse deux panthères indolentes… Ici, au milieu d'une pelouse, se dressait un immense bronze, représentant je ne sais quelle divinité, obscène et cruelle… Là, des oiseaux, grues à manteau bleu, toucans à gorge rouge de l'Amérique tropicale, faisans vénérés, canards casqués et cuirassés d'or, vêtus de pourpres éclatantes comme d'antiques guerriers, longirostres multicolores, cherchaient l'ombre, au bord des massifs… Mais, ni les oiseaux, ni les fauves, ni les Dieux, ni les fleurs ne pouvaient fixer mon attention, ni le bizarre palais qui, à ma droite, entre les cedrèles et les bambous, superposait ses claires terrasses garnies de fleurs, ses balcons ombreux et ses toits coloriés… Ma pensée était ailleurs… très loin, très loin… par-delà les mers et les forêts… Elle était en moi… sombrée en moi… au plus profond de moi !…

Apaisé ?…

À peine Clara eut-elle disparu derrière les feuillages du jardin que le remords d'être là me saisit… Pourquoi étais-je revenu ?… À quelle folie, à quelle lâcheté avais-je donc obéi ?… Elle m'avait dit un jour, vous vous souvenez, sur le bateau : « Quand vous serez trop malheureux, vous vous en irez ! »… Je me croyais fort de tout mon passé infâme… et je n'étais, en effet, qu'un enfant débile et inquiet… Malheureux ?… Ah oui ! je l'avais été, jusqu'aux pires tortures, jusqu'au plus prodigieux dégoût de moi-même… Et j'étais parti !… Par une ironie vraiment persécutrice, j'avais profité, pour fuir Clara, du passage à Canton d'une mission anglaise – j'étais décidément voué aux missions – qui allait explorer les régions peu connues de l'Annam… C'était l'oubli, peut-être… et peut-être la mort. Durant deux années, deux longues et cruelles années, j'avais marché… marché… Et ce n'avait été ni l'oubli, ni la mort… Malgré les fatigues, les dangers, la fièvre maudite, pas un jour, pas une minute, je n'avais pu me guérir de l'affreux poison qu'avait déposé, dans ma chair, cette femme dont je sentais que ce qui m'attachait à elle, que ce qui me rivait à elle, c'était l'effrayante pourriture de son âme et ses crimes d'amour, qui était un monstre, et que j'aimais d'être un monstre !… J'avais cru – l'ai-je cru vraiment ? – me relever par son amour… et voilà que j'étais descendu plus bas, au fond du gouffre empoisonné dont, quand on en a une fois respiré l'odeur, on ne remonte jamais plus. Souvent, au fond des forêts, hanté de la fièvre, après les étapes – sous ma tente –, j'avais cru tuer, par l'opium, la monstrueuse et persistante image… Et l'opium me l'évoquait plus formelle, plus vivante, plus impérieuse que

jamais… Alors, je lui avais écrit des lettres folles, injurieuses, imprécatoires, des lettres où l'exécration la plus violente se mêlait à la plus soumise adoration… Elle m'avait répondu des lettres charmantes, inconscientes et plaintives, que je trouvais, parfois, dans les villes et les postes où nous passions… Elle-même se disait malheureuse de mon abandon… pleurait, suppliait… me rappelait. Elle ne trouvait pas d'autres excuses que celle-ci : « Comprends donc, mon chéri – m'écrivait-elle –, que je n'ai pas l'âme de ton affreuse Europe… Je porte, en moi, l'âme de la vieille Chine, qui est bien plus belle… Est-ce désolant que tu ne puisses te faire à cette idée ? »… J'appris, ainsi, par une de ses lettres, qu'elle avait quitté Canton où elle ne pouvait plus vivre sans moi, pour venir avec Annie habiter une ville plus au sud de la Chine, « qui était merveilleuse »… Ah ! comment ai-je pu si longtemps résister au mauvais désir d'abandonner mes compagnons et de gagner cette ville maudite et sublime, ce délicieux et torturant enfer, où Clara respirait, vivait… en des voluptés inconnues et atroces, dont je mourais maintenant de ne plus prendre ma part… Et j'étais revenu à elle, comme l'assassin revient au lieu même de son crime…

Des rires dans le feuillage, de petits cris… un bondissement de chien… C'était Clara… Elle était vêtue, moitié à la chinoise, moitié à l'européenne… Une blouse de soie mauve pâle, semée de fleurs à peine dorées, l'enveloppait de mille plis, tout en dessinant son corps svelte et ses formes pleines… Elle avait un grand chapeau de paille blonde, au fond duquel son visage apparaissait, pareil à une fleur rose dans de l'ombre claire… Et ses petits pieds étaient chaussés de peau jaune…

Quand elle entra dans le kiosque, ce fut comme une explosion de parfums…

– Vous me trouvez drôlement fagotée, n'est-ce pas ?… Ô l'homme triste d'Europe, qui n'a pas ri, une seule fois, depuis qu'il est de retour… Est-ce que je ne suis pas belle ?…

Comme je ne me levais pas du divan où je m'étais allongé :

– Vite ! vite !… mon chéri… Car il faut que nous fassions le grand tour… Je mettrai mes gants en route… Allons… Venez !… Non… non… pas vous !… ajouta-t-elle, en repoussant doucement le chien qui jappait, bondissait, frétillait de la queue…

Elle appela un boy et lui recommanda de nous suivre avec le panier à viande et la petite fourche.

– Ah ! m’expliqua-t-elle… très amusant !… Un amour de panier tressé par le meilleur vannier de la Chine… et la fourche… tu vas voir, une amour de petite fourche dont les dents sont de platine incrusté d’or, et le manche de jade vert… vert comme le ciel aux premières lueurs du matin… vert comme étaient les yeux de la pauvre Annie !… Allons ne faites pas cette vilaine figure d’enterrement, chéri… et venez vite… vite…

Et nous nous mîmes en marche par le soleil, par l’affreux soleil qui noircissait l’herbe, fanait toutes les pivoines du jardin, et me pesait au crâne, ainsi qu’un lourd casque de plomb.

II

Le bagne est de l'autre côté de la rivière qui, au sortir de la ville, déroule lentement, sinistrement, entre des berges plates, ses eaux pestilentielles et toutes noires. Pour s'y rendre, il faut faire un long détour, atteindre un pont sur lequel, tous les mercredis, au milieu d'une affluence considérable de personnes élégantes, se tient le marché de la Viande-aux-Forçats.

Clara avait refusé le palanquin. Nous descendîmes, à pied, le jardin situé hors l'enceinte de la cité et, par un sentier, bordé ici de pierres brunes, là d'épaisses haies de roses blanches ou de troènes taillés, nous gagnâmes les faubourgs, à cet endroit où la ville diminuée se fait presque la campagne, où les maisons, devenues des cahutes, s'espacent, de loin en loin, dans de petits enclos, treillagés de bambous. Ce ne sont, ensuite, que vergers en fleurs, cultures de maraîchers ou terrains vagues. Des hommes nus jusqu'à la ceinture, coiffés de chapeaux en forme de cloche, travaillaient péniblement sous le soleil, et plantaient des lis – ces beaux lis tigrés dont les pétales ressemblent à des pattes d'araignée marine, et dont les bulbes savoureux servent à la nourriture des riches. Nous passâmes ainsi devant quelques misérables hangars où des potiers tournaient des pots, où des trieurs de chiffons, accroupis, parmi de vastes corbeilles, inventoriaient la récolte du matin, tandis que passait et repassait au-dessus d'eux, une bande de corors affamés et croassants. Plus loin, sous un énorme figuier, nous vîmes, assis à la margelle d'une fontaine, un doux et méticuleux vieillard qui lavait des oiseaux. À chaque instant, nous croisions des palanquins qui transportaient vers la ville des matelots européens, déjà ivres. Et, derrière nous, ardente et tassée, escaladant la haute colline, la ville, avec ses temples et ses étranges maisons rouges, vertes, jaunes, crépitait dans la lumière.

Clara marchait vite, sans pitié pour ma fatigue, sans souci du soleil qui embrasait l'atmosphère et, malgré nos parasols, nous brûlait la peau ; elle marchait libre, souple, hardie, heureuse. Parfois, sur un ton de reproche enjoué, elle me disait :

– Que vous êtes lent, chéri… Dieu que vous êtes lent !… Vous n'avancez pas… Pourvu que les portes du bagne ne soient pas ouvertes quand nous arriverons et que les forçats ne soient pas gavés !… Ce serait affreux !… Oh ! comme je vous détesterais !

De temps en temps, elle me donnait des pastilles d'hamamélis, dont la vertu est d'activer la respiration, et, les yeux moqueurs :

– Oh ! petite femme !… petite femme… petite femme de rien du tout ! Puis, moitié rieuse, moitié fâchée, elle se mettait à courir… Et j'avais beaucoup de peine à la suivre… Plusieurs fois, je dus m'arrêter et reprendre haleine. Il me semblait que mes veines se rompaient, que mon cœur éclatait dans ma poitrine.

Et Clara répétait, de sa voix gazouilleuse :

– Petite femme !… Petite femme de rien du tout !

Le sentier débouche sur le quai du fleuve. Deux grands steamers débarquaient du charbon et des marchandises d'Europe ; quelques jonques appareillaient pour la pêche ; une nombreuse flottille de sampangs, avec ses tentes bigarrées, dormait à l'ancre, bercée par le léger clapotement de l'eau. Pas un souffle ne passait dans l'air.

Ce quai m'offensa. Il était sale et défoncé, couvert de poussière noire, jonché de vidures de poisson. De puantes odeurs, des bruits de rixes, des chants de flûte, des abois de chien nous arrivaient du fond des taudis qui le bordent : maisons de thé vermineuses, boutiques en coupe-gorge, factoreries louches. Clara me montra, en riant, une sorte de petite échoppe où l'on vendait, étalés sur des feuilles de caladium, des portions de rats et des quartiers de chiens, des poissons pourris, des poulets étiques, enduits de copal, des régimes de bananes et des chauves-souris saignantes, enfilées sur de mêmes broches… À mesure que nous avancions, les odeurs se faisaient plus intolérables, les ordures plus épaisses. Sur le fleuve, les bateaux se pressaient, se tassaient, mêlant les becs sinistres de leurs proues et les lambeaux déchirés de leurs pauvres voilures. Là vivait une population dense – pêcheurs et pirates –, affreux démons de la mer, au visage boucané, aux lèvres rougies par le bétel, et dont les regards vous donnaient le frisson. Ils jouaient aux dés, hurlaient, se battaient ; d'autres, plus pacifiques, éventraient des poissons qu'ils faisaient ensuite sécher au soleil, en guirlandes, sur des cordes… D'autres encore dressaient des singes à faire mille gentillesses et obscénités.

– Amusants, pas ?… me dit Clara… Et ils sont plus de trente

mille qui n'ont pas d'autre domicile que leurs bateaux !… Par exemple, le diable seul sait ce qu'ils font !…

Elle releva sa robe, découvrit le bas de sa jambe agile et nerveuse, et, longtemps, nous suivîmes l'horrible chemin, jusqu'au pont dont les surconstructions bizarres et les cinq arches massives, peintes de couleurs violentes, enjambent la rivière, sur laquelle, au gré des remous et des courants, tournent, tournent et descendent de grands cercles huileux.

Sur le pont, le spectacle change, mais l'odeur s'aggrave, cette odeur si particulière à toute la Chine et qui, dans les villes, les forêts et les plaines, vous fait songer, sans cesse, à la pourriture et à la mort.

De petites boutiques imitant les pagodes, des tentes en forme de kiosque, drapées d'étoffes claires et soyeuses, d'immenses parasols, plantés sur des chariots et des éventaires roulants, se pressent les uns contre les autres. Dans ces boutiques, sous ces tentes et ces parasols, de gros marchands, à ventre d'hippopotame, vêtus de robes jaunes, bleues, vertes, hurlant et tapant sur des gongs, pour attirer les clients, débitent des charognes de toute sorte : rats morts, chiens noyés, quartiers de cerfs et de chevaux, purulentes volailles, entassés, pêle-mêle, dans de larges bassines de bronze.

– Ici… ici… par ici !… venez par ici !… Et regardez !… et choisissez !… Nulle part vous n'en trouverez de meilleure… Il n'y en a pas de plus corrompue.

Et, fouillant dans les bassines, ils brandissent, comme des drapeaux, au bout de longs crochets de fer, d'ignobles quartiers de viande sanieuse, et, avec d'atroces grimaces qu'accentuent les rouges balafres de leurs visages peints ainsi que des masques, ils répètent parmi le retentissement enragé des gongs et les clameurs concurrentes :

– Ici… ici… par ici !… Venez par ici… et regardez… et choisissez… Nulle part, vous n'en trouverez de meilleure… Il n'y en a pas de plus corrompue…

Dès que nous fûmes engagés sur le pont, Clara me dit :

– Ah ! tu vois, nous sommes en retard. C'est de ta faute !… Dépêchons-nous.

En effet, une foule nombreuse de Chinoises et, parmi elles, quelques Anglaises et quelques Russes – car il n'y avait que fort

peu d'hommes, hormis les commissionnaires – grouillait sur le pont. Robes brodées de fleurs et de métamorphoses, ombrelles multicolores, éventails agiles comme des oiseaux, et des rires, et des cris, et de la joie, et de la lutte, tout cela vibrait, chatoyait, chantait, voletait dans le soleil, telle une fête de vie et d'amour.

– Ici… ici… par ici !… Venez par ici !…

Ahuri par la bousculade, étourdi par le glapissement des marchands et les vibrations sonores des gongs, il fallut presque me battre pour pénétrer dans la foule et pour protéger Clara contre les insultes des unes, les coups des autres. Combat grotesque, en vérité, car j'étais sans résistance et sans force, et je me sentais emporté dans ce tumulte humain aussi facilement que l'arbre mort roulé dans les eaux furieuses d'un torrent… Clara, elle, se jetait au plus fort de la mêlée. Elle subissait le brutal contact et, pour ainsi dire, le viol de cette foule, avec un plaisir passionné… Un moment, elle s'écria, glorieusement :

– Vois, chéri… ma robe est toute déchirée… C'est délicieux !

Nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage jusqu'aux boutiques encombrées, assiégées, comme pour un pillage.

– Regardez et choisissez !… Nulle part, vous n'en trouverez de meilleure.

– Ici… ici… par ici !… Venez par ici !…

Clara prit l'amour de petite fourche des mains du boy qui nous suivait avec son amour de panier, et elle piqua dans les bassines.

– Pique aussi, toi !… pique, cher amour !… Je crus que le cœur allait me manquer, à cause de l'épouvantable odeur de charnier qui s'exhalait de ces boutiques, de ces bassines remuées, de toute cette foule, se ruant aux charognes, comme si c'eût été des fleurs.

– Clara, chère Clara ! implorai-je… Partons d'ici, je vous en prie !

– Oh ! comme vous êtes pâle ! Et pourquoi ?… N'est-ce donc pas très amusant ?…

– Clara… chère Clara !… insistai-je… Partons d'ici, je vous en supplie !… Il m'est impossible de supporter plus longtemps cette odeur.

– Mais cela ne sent pas mauvais, mon amour… Cela sent la mort, voilà tout !…

Elle ne semblait pas incommodée… Aucune grimace de dégoût ne plissait sa peau blanche, aussi fraîche qu'une fleur de cerisier. Par l'ardeur voilée de ses yeux, par le battement de ses narines, on eût dit qu'elle éprouvait une jouissance d'amour… Elle humait la pourriture, avec délices, comme un parfum.

– Oh ! le beau… beau morceau !…

Avec des gestes gracieux, elle emplit le panier de l'immonde débris. Et, péniblement, à travers la foule surexcitée, parmi les abominables odeurs, nous continuâmes notre route.

– Vite !… vite !…

III

Le bagne est construit au bord de la rivière. Ses murs quadrangulaires enferment un terrain de plus de cent mille mètres carrés. Pas une seule fenêtre ; pas d'autre ouverture que l'immense porte, couronnée de dragons rouges, armée de lourdes barres de fer. Les tours des veilleurs, des tours carrées que termine une superposition de toits aux becs recourbés, marquent les quatre angles de la sinistre muraille. D'autres, plus petites, s'espacent à intervalles réguliers. La nuit, toutes ces tours s'allument comme des phares et projettent autour du bagne, sur la plaine et sur le fleuve, une lumière dénonciatrice. L'une de ces murailles plonge dans l'eau noire, fétide et profonde, ses solides assises que tapissent des algues gluantes. Une porte basse communique, par un pont-levis, avec l'estacade qui s'avance jusqu'au milieu du fleuve, et aux charpentes de laquelle sont amarrés de nombreuses barques de service et des sampangs. Deux hallebardiers, lance au poing, surveillent la porte. À droite de l'estacade, un petit cuirassé, du modèle de nos garde-pêche, se tient immobile, la gueule de ses trois canons braquée sur le bagne. À gauche, aussi loin que l'œil peut apercevoir la rivière, vingt-cinq ou trente rangées de bateaux masquent l'autre rive d'un fouillis de planches multicolores, de mâts bariolés, de cordages, de voiles grises. Et, de temps en temps, l'on voit passer ces massives embarcations à roue que des malheureux, enfermés dans une cage, actionnent péniblement de leurs bras secs et nerveux. Derrière le bagne, au loin, très loin, jusqu'à la montagne qui ceinture l'horizon d'une ligne sombre, s'étendent des terrains rocailleux, avec de courtes ondulations, des terrains, ici, couleur de bistre, et là, de sang séché, dans lesquels ne poussent que des acers maigres, des chardons bleuâtres et des cerisiers rabougris qui ne fleurissent jamais. Désolation infinie ! Accablante tristesse !… Durant huit mois de l'année, le ciel reste bleu, d'un bleu lavé de rouge où s'avivent les reflets d'un perpétuel incendie, d'un bleu implacable où n'ose jamais s'aventurer le caprice d'un nuage. Le soleil cuit la terre, torréfie les rocs, vitrifie les cailloux qui, sous les pieds, éclatent avec des craquements de verre et des crépitements de

flamme. Nul oiseau ne brave cette fournaise aérienne. Il ne vit là que d'invisibles organismes, des grouillements bacillaires qui, vers le soir, alors que les mornes vapeurs montent avec le chant des matelots de la rivière exténuée, prennent distinctement les formes de la fièvre, de la peste, de la mort !

Quel contraste avec l'autre rive où le sol, gras et riche, couvert de jardins et de vergers, nourrit les arbres géants et les fleurs merveilleuses !

Au sortir du pont, nous avions pu, par bonheur, trouver un palanquin qui nous transporta, à travers la brûlante plaine, presque au bagne dont les portes étaient encore fermées. Une équipe d'agents de police, armés de lances à banderoles jaunes et d'immenses boucliers derrière lesquels ils disparaissaient presque, contenait la foule impatiente et très nombreuse. À chaque minute, elle grossissait. Des tentes étaient dressées où l'on buvait du thé, où l'on grignotait de jolis bonbons, des pétales de roses et d'acacias roulés dans de fines pâtes odorantes et granitées de sucre. Dans d'autres, des musiciens jouaient de la flûte et des poètes disaient des vers, tandis que le *punka,* agitant l'air embrasé, répandait une légère fraîcheur, un frôlement de fraîcheur sur les visages. Et des marchands ambulants vendaient des images, d'anciennes légendes de crimes, des figurations de tortures et de supplices, des estampes et des ivoires, étrangement obscènes. Clara acheta quelques-uns de ces derniers, et elle me dit :

– Vois comme les Chinois, qu'on accuse d'être des barbares, sont au contraire plus civilisés que nous ; comme ils sont plus que nous dans la logique de la vie et dans l'harmonie de la nature !… Ils ne considèrent point l'acte d'amour comme une honte qu'on doive cacher… Ils le glorifient au contraire, en chantent tous les gestes et toutes les caresses… de même que les anciens, d'ailleurs, pour qui le sexe, loin d'être un objet d'infamie, une image d'impureté, était un Dieu !… Vois aussi comme tout l'art occidental y perd qu'on lui ait interdit les magnifiques expressions de l'amour. Chez nous, l'érotisme est pauvre, stupide et glaçant… il se présente toujours avec des allures tortueuses de péché, tandis qu'ici, il conserve toute l'ampleur vitale, toute la poésie hennissante, tout le grandiose frémissement de la nature… Mais toi, tu n'es qu'un amoureux d'Europe… une pauvre petite âme timide et frileuse, en qui la religion catholique a sottement inculqué la peur de la nature et la haine de l'amour… Elle a faussé, perverti en toi le sens de la vie…

– Chère Clara, objectai-je…, est-il donc naturel que vous recherchiez la volupté dans la pourriture et que vous meniez le troupeau de vos désirs s'exalter aux horribles spectacles de douleur et de mort ?… N'est-ce point là, au contraire, une perversion de cette Nature dont vous invoquez le culte, pour excuser, peut-être, ce que vos sensualités ont de criminel et de monstrueux ?…

– Non ! fit Clara, vivement… puisque l'Amour et la Mort, c'est la même chose !… et puisque la pourriture, c'est l'éternelle résurrection de la Vie… Voyons…

Tout à coup, elle s'interrompit et me demanda :

– Mais, pourquoi me dis-tu cela ?… Es-tu drôle !… Et, avec une moue charmante, elle ajouta :

– Est-ce ennuyeux que tu ne comprennes rien !… Comment ne sens-tu pas ?… comment n'as-tu pas encore senti que c'est, je ne dis pas même dans l'amour, mais dans la luxure, qui est la perfection de l'amour, que toutes les facultés cérébrales de l'homme se révèlent et s'aiguisent… que c'est par la luxure, seule, que tu atteins au développement total de la personnalité ?… Voyons… dans l'acte d'amour, n'as-tu donc jamais songé, par exemple, à commettre un beau crime ?… c'est-à-dire à élever ton individu au-dessus de tout, enfin ?… Et si tu n'y as pas songé, alors, pourquoi fais-tu l'amour ?…

– Je n'ai pas la force de discuter, balbutiai-je… Et il me semble que je marche dans un cauchemar… Ce soleil… cette foule… ces odeurs… et tes yeux… ah ! tes yeux de supplice et de volupté… et ta voix… et ton crime… tout cela m'effraie… tout cela me rend fou !…

Clara eut un petit rire moqueur.

– Pauvre mignon !… soupira-t-elle drôlement… Tu ne diras pas cela, ce soir, quand tu seras dans mes bras… et que je t'aimerai !…

La foule s'animait de plus en plus. Des bonzes, accroupis sous des ombrelles, étalaient de longues robes rouges autour d'eux, ainsi que des flaques de sang, frappaient sur des gongs, à coups frénétiques, et ils invectivaient grossièrement les passants qui, pour apaiser leurs malédictions, laissaient dévotement tomber, en des jattes de métal, de larges pièces de monnaie.

Clara m'emmena sous une tente toute brodée de fleurs de pêcher, me fit asseoir, près d'elle, sur une pile de coussins, et elle

me dit, en me caressant le front de sa main électrique, de sa main donneuse d'oubli et verseuse d'ivresse :

– Mon Dieu !… que tout cela est long, chéri !… Chaque semaine, c'est la même chose… On n'en finit jamais d'ouvrir la porte… Pourquoi ne parles-tu pas ?… Est-ce que je te fais peur ?… Es-tu content d'être venu ?… Es-tu content que je te caresse, chère petite canaille adorée ?… Oh ! tes beaux yeux fatigués !… C'est la fièvre… et c'est moi aussi, dis ?… Dis que c'est moi ?… Veux-tu boire du thé ?… Veux-tu encore une pastille d'hamamélis ?…

– Je voudrais n'être plus ici !… Je voudrais dormir !…

– Dormir !… Que tu es étrange !… Oh ! tu vas voir, tout à l'heure, comme c'est beau !… comme c'est terrible !… Et quels extraordinaires… quels inconnus… quels merveilleux désirs cela vous fait entrer dans la chair !… Nous reviendrons par le fleuve, dans mon sampang… Et nous passerons la nuit dans un bateau de fleurs… Tu veux, pas ?…

Elle me donna sur les mains quelques légers coups d'éventail :

– Mais tu ne m'écoutes pas ?… Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ?… Tu es pâle et tu es triste… Et, en vérité, tu ne m'écoutes pas du tout… Elle se pelotonna contre moi, tout contre moi, onduleuse et câline :

– Tu ne m'écoutes pas, vilain, reprit-elle… Et tu ne me caresses même pas !… caresse-moi donc, chéri !… Tâte comme mes seins sont froids et durs…

Et, d'une voix plus sourde, son regard dardant sur moi des flammes vertes, voluptueuse et cruelle, elle parla ainsi :

– Tiens !… il y a huit jours… j'ai vu une chose extraordinaire… Oh ! cher amour, j'ai vu fouetter un homme, parce qu'il avait volé un poisson… Le juge avait déclaré simplement ceci : « Il ne faut pas toujours dire d'un homme qui porte un poisson à la main : c'est un pêcheur ! » Et il avait condamné l'homme à mourir, sous les verges de fer… Pour un poisson, chéri !… Cela se passa dans le jardin des supplices… L'homme était, figure-toi, agenouillé sur la terre, et sa tête reposait sur une espèce de billot… un billot tout noir de sang ancien… L'homme avait le dos et les reins nus… un dos et des reins comme du vieil or !… J'arrivai juste au moment où un soldat, ayant empoigné sa natte qu'il avait très longue, la nouait à un anneau scellé à une dalle de pierre, dans le sol… Près du patient, un autre soldat faisait rougir, au feu d'une forge, une petite… une toute petite badine de fer… Et voici… Écoute-moi

bien !… M’écoutes-tu ?… Quand la badine était rouge, le soldat fouettait l’homme à tour de bras, sur les reins… La badine faisait : chuitt ! dans l’air… et elle pénétrait, très avant, dans les muscles qui grésillaient et d’où s’élevait une petite vapeur roussâtre… comprends-tu ?… Alors, le soldat laissait refroidir la badine dans les chairs qui se boursouflaient et se refermaient… puis, lorsqu’elle était froide, il l’arrachait violemment, d’un seul coup… avec de menus lambeaux saignants… Et l’homme poussait d’affreux cris de douleur… Puis le soldat recommençait… Il recommença quinze fois !… Et à moi, aussi, chère petite âme, il me semblait que la badine entrait, à chaque coup, dans mes reins… C’était atroce et très doux !

Comme je me taisais :

– C’était atroce et très doux, répéta-t-elle… Et si tu savais comme il était beau, cet homme… comme il était fort !… Des muscles pareils à ceux des statues… Embrasse-moi, cher amour… embrasse-moi donc !

Les prunelles de Clara s’étaient révulsées. Entre ses paupières mi-closes, je ne voyais plus que le blanc de ses yeux… Elle dit encore :

– Il ne bougeait pas… Cela faisait sur son dos comme des petites vagues… Oh ! tes lèvres !… Après quelques secondes de silence, elle reprit :

– L’année dernière, avec Annie, j’ai vu quelque chose de bien plus étonnant… J’ai vu un homme qui avait violé sa mère et l’avait ensuite éventrée d’un coup de couteau. Il paraît, du reste, qu’il était fou… Il fut condamné au supplice de la caresse… Oui, mon chéri… Est-ce admirable ?… On ne permet pas aux étrangers d’assister à ce supplice qui, d’ailleurs, est très rare aujourd’hui… Mais nous avions donné de l’argent au gardien qui nous dissimula, derrière un paravent… Annie et moi, nous avons tout vu… Le fou – il n’avait pas l’air fou – était étendu sur une table très basse, les membres et le corps liés par de solides cordes… la bouche bâillonnée… de façon à ce qu’il ne pût faire un mouvement, ni pousser un cri… Une femme, pas belle, pas jeune, au masque grave, entièrement vêtue de noir, le bras nu cerclé d’un large anneau d’or, vint s’agenouiller auprès du fou… Elle empoigna sa verge… et elle officia… Oh ! chéri !… chéri !… Si tu avais vu !… Cela dura quatre heures… quatre heures, pense !… quatre heures de caresses effroyables et savantes, pendant lesquelles la main de la femme ne se ralentit pas une minute, pendant lesquelles son

visage demeura froid et morne !… Le patient expira dans un jet de sang qui éclaboussa toute la face de la tourmenteuse… Jamais je n'ai rien vu de si atroce, et ce fut si atroce, mon chéri, qu'Annie et moi nous nous évanouîmes… Je pense toujours à cela !…

Avec un air de regret, elle ajouta :

– Cette femme avait, à l'un de ses doigts, un gros rubis qui, durant le supplice, allait et venait dans le soleil, comme une petite flamme rouge et dansante… Annie l'acheta… Je ne sais ce qu'il est devenu… Je voudrais bien l'avoir.

Clara se tut, l'esprit sans doute retourné aux impures et sanglantes images de cet abominable souvenir…

Quelques minutes après, il se fit dans les tentes et parmi la foule une rumeur. À travers mes paupières alourdies et qui, malgré moi, s'étaient presque fermées, à l'horreur de ce récit, je vis des robes et des robes, et des ombrelles, et des éventails, et des visages heureux, et des visages maudits danser, tourbillonner, se précipiter… C'était comme une poussée de fleurs immenses, comme un tournoiement d'oiseaux féeriques…

– Les portes, cher petit cœur… s'écria Clara… les portes qu'on ouvre !… Viens… viens vite !… Et ne sois plus triste, ah ! je t'en supplie !… Pense à toutes les belles choses que tu vas voir et que je t'ai dites !…

Je me soulevai… Et, me saisissant le bras, elle m'entraîna, avec elle, je ne sais où…

IV

La porte du bagne s'ouvrait sur un large couloir obscur. Du fond de ce couloir, mais de plus loin que le couloir, nous arrivaient assourdis, ouatés par la distance, des sons de cloche. Et les ayant entendus, Clara heureuse, battit des mains.

– Oh ! cher amour !… La cloche !… La cloche !… Nous avons de la chance… Ne sois plus triste… ne sois plus malade, je t'en prie !…

On se pressait si furieusement, à l'entrée du bagne, que les agents de police avaient peine à mettre un peu d'ordre dans le tumulte. Caquetages, cris, étouffements, froissements d'étoffes, heurts d'ombrelles et d'éventails, ce fut dans cette mêlée que Clara se jeta résolument, plus exaltée d'avoir entendu cette cloche, dont je ne songeai pas à lui demander pourquoi elle sonnait ainsi et ce que signifiaient ses petits glas sourds, ses petits glas lointains, qui lui causaient tant de plaisir !…

– La cloche !… la cloche !… la cloche !… Viens !… Mais nous n'avancions pas, malgré l'effort des boys, porteurs de paniers, qui, à grands coups de coude, tentaient de frayer un passage à leurs maîtresses. De longs portefaix, au masque grimaçant, affreusement maigres, la poitrine à nu et couturée sous leurs loques, tendaient en l'air, au-dessus des têtes, des corbeilles pleines de viande, où le soleil accélérait la décomposition et faisait éclore tout un fourmillement de vies larvaires. Spectres de crime et de famine, images de cauchemar et de tueries, démons ressuscités des plus lointaines, des plus terrifiantes légendes de la Chine, j'en voyais, près de moi, dont un rire déchiquetait en scie la bouche aux dents laquées de bétel et se prolongeait jusqu'à la pointe de la barbiche, en torsions sinistres. D'autres s'injuriaient et se tiraient par la natte, cruellement ; d'autres, avec des glissements de fauves, s'insinuaient dans la forêt humaine, fouillaient les poches, coupaient les bourses, happaient les bijoux et ils disparaissaient, emportant leur butin.

– La cloche !… la cloche !… répétait Clara.

– Mais quelle cloche ?…

– Tu verras… C'est une surprise !…

Et les odeurs soulevées par la foule – odeurs de cabinets de toilette et d'abattoir mêlées, puanteurs des charognes et parfums des chairs vivantes m'affadissaient le cœur, me glaçaient la moelle. C'était en moi la même impression d'engourdissement léthargique que tant de fois j'avais ressentie dans les forêts de l'Annam, le soir, alors que les miasmes quittent les terreaux profonds et embusquent la mort derrière chaque fleur, derrière chaque feuille, derrière chaque brin d'herbe. En même temps, pressé, bousculé de tous les côtés, et la respiration me manquant presque, j'allais enfin défaillir.

– Clara !… Clara !… appelai-je.

Elle me fit respirer des sels, dont la puissance cordiale me ranima un peu. Elle était, elle, libre, très joyeuse au milieu de cette foule dont elle humait les odeurs, dont elle subissait les plus répugnantes étreintes avec une sorte de volupté pâmée. Elle tendait son corps – tout son corps svelte et vibrant – aux brutalités, aux coups, aux déchirements. Sa peau, si blanche, se colorait de rose ardent ; ses yeux avaient un éclat noyé de joie sexuelle ; ses lèvres se gonflaient, tels de durs bourgeons prêts à fleurir… Elle me dit encore, avec une sorte de pitié railleuse :

– Ah ! petite femme… petite femme… petite femme !… Vous ne serez jamais qu'une petite femme de rien du tout !…

Au sortir de l'éblouissante, de l'aveuglante lumière du soleil, le couloir où, enfin, nous parvînmes, me sembla, tout d'abord, plein de ténèbres. Puis, les ténèbres peu à peu s'effaçant, je pus me rendre compte du lieu où je me trouvais.

Le couloir était vaste, éclairé d'en haut par un vitrage qui ne laissait passer à travers l'opacité du verre qu'une lumière atténuée de vélarium. Une sensation de fraîcheur humide, presque de froid m'enveloppa tout entier, comme d'une caresse de source. Les murs suintaient, ainsi que des parois de grottes souterraines. Sous mes pieds brûlés par les cailloux de la plaine, le sable, dont les dalles du couloir étaient semées, avait la douceur molle des dunes, près de la mer… J'aspirai l'air largement, à pleins poumons. Clara me dit :

– Tu vois comme on est gentil pour les forçats, ici… Du moins, ils sont au frais.

– Mais où sont-ils ?… demandai-je… À droite et à gauche, je ne vois que des murs ! Clara sourit.

– Comme tu es curieux !… Te voilà maintenant plus impatient que moi !… Attends… attends un peu !… Tout à l'heure, mon chéri… Tiens !… Elle s'était arrêtée et me désignait un point vague du couloir, l'œil plus brillant, les narines battantes, l'oreille tendue aux bruits, comme une chevrette aux écoutes dans la forêt.

– Entends-tu ?… Ce sont eux !… Entends-tu ?… Alors, par-delà les rumeurs de la foule qui envahissait le couloir, par-delà les voix bourdonnantes, je perçus des cris, des plaintes sourdes, des traînements de chaînes, des respirations haletantes comme des forges, d'étranges et prolongés rauquements de fauves. Cela semblait venir des profondeurs de la muraille, de dessous la terre… des abîmes mêmes de la mort… on ne savait d'où…

– Entends-tu ?… reprit Clara. Ce sont eux… tu vas les voir tout de suite… avançons ! Prends mon bras… Regarde bien… Ce sont eux !… Ce sont eux !…

Nous nous remîmes à marcher, suivis du boy attentif aux gestes de sa maîtresse. Et l'affreuse odeur de cadavre nous accompagnait aussi, ne nous lâchait plus, augmentée d'autres odeurs dont l'âcreté ammoniacale nous piquait les yeux et la gorge.

La cloche sonnait toujours, là-bas… là-bas… lente et douce, étouffée, pareille à la plainte d'un agonisant. Clara répéta pour la troisième fois :

– Oh ! cette cloche !… Il meurt… il meurt, mon chéri… nous le verrons peut-être ! Tout à coup, je sentis ses doigts m'entrer nerveusement dans la peau.

– Mon chéri !… mon chéri !… À ta droite !… Quelle horreur !… Vivement, je tournai la tête… L'infernal défilé commençait.

À droite, c'étaient, dans le mur, de vastes cellules, ou plutôt de vastes cages fermées par des barreaux et séparées l'une de l'autre par d'épaisses cloisons de pierre. Les dix premières étaient occupées, chacune, par dix condamnés ; et, toutes les dix, elles répétaient le même spectacle. Le col serré dans un carcan si large qu'il était impossible de voir les corps, on eût dit d'effrayantes, de vivantes têtes de décapités posées sur des tables. Accroupis parmi leurs ordures, les mains et les pieds enchaînés, ils ne pouvaient s'étendre, ni se coucher, ni jamais se reposer. Le moindre mouvement, en déplaçant le carcan autour de leur gorge à vif et

de leur nuque saignante, leur faisait pousser des hurlements de souffrance, auxquels se mêlaient d'atroces insultes pour nous et des supplications aux dieux, tour à tour.

J'étais muet d'épouvante.

Légère, avec de jolis frissons et d'exquis gestes, Clara piqua dans le panier du boy quelques menus morceaux de viande qu'elle lança gracieusement à travers les barreaux dans la cage. Les dix têtes, simultanément, oscillèrent sur les carcans balancés ; simultanément les vingt prunelles, exorbitées, jetèrent sur la viande des regards rouges, des regards de terreur et de faim… Puis, un même cri de douleur sortit des dix bouches tordues… Et conscients de leur impuissance, les condamnés ne bougèrent plus. Ils restèrent la tête légèrement inclinée et comme prête à rouler sur la déclivité du carcan, les traits de leur face décharnée et blême convulsés dans une grimace rigide, dans une sorte d'immobile ricanement.

– Ils ne peuvent pas manger, expliqua Clara… Ils ne peuvent pas atteindre la viande… Dame !… avec ces machines-là, ça se comprend… Au fond, ça n'est pas très neuf… C'est le supplice de Tantale, décuplé par l'horreur de l'imagination chinoise… Hein ?… crois-tu, tout de même, qu'il y a des gens malheureux ?…

Elle lança encore, à travers les barreaux, un menu morceau de charogne qui, tombant sur le coin d'un des carcans, lui imprima un léger mouvement d'oscillation… De sourds grognements répondirent à ce geste : une haine plus féroce et plus désespérée s'alluma, en même temps, dans les vingt prunelles… Instinctivement, Clara recula :

– Tu vois… poursuivit-elle sur un ton moins assuré… ça les amuse que je leur donne de la viande… ça leur fait passer un petit moment à ces pauvres diables… ça leur procure un peu d'illusion… Avançons… avançons !

Nous passâmes lentement devant les dix cages. Des femmes arrêtées poussaient des cris ou riaient aux éclats, ou bien se livraient à des mimiques passionnées. Je vis une Russe, très blonde, au regard blanc et froid, tendre aux suppliciés, du bout de son ombrelle, un ignoble débris verdâtre qu'elle avançait et retirait tour à tour. Et rétractant leurs lèvres, découvrant leurs crocs comme des chiens furieux, avec des expressions d'affamement qui n'avaient plus rien d'humain, ils essayaient de happer la nourriture qui, toujours, fuyait de leurs bouches,

gluantes de bave. Des curieuses suivaient toutes les péripéties de ce jeu cruel, d'un air attentif et réjoui.

– Quelles grues ! fit Clara, sérieusement indignée… Vraiment, il y a des femmes qui ne respectent rien. C'est honteux !… Je demandai :

– Quels crimes ces êtres ont-ils donc commis, pour de telles tortures ? Elle répondit, distraitement :

– Je ne sais pas, moi… Aucun, peut-être, ou peu de chose, sans doute… De menus vols chez des marchands, je suppose… D'ailleurs, ce ne sont que des gens du peuple… des rôdeurs du port… des vagabonds… des pauvres !… Ils ne m'intéressent pas beaucoup… Mais il y en a d'autres… Tu vas voir mon poète, tout à l'heure… Oui, j'ai un préféré ici… et justement il est poète !… Comme c'est drôle, pas ?… Ah ! mais, c'est un grand poète, tu sais !… Il a fait une satire admirable contre un prince qui avait volé le trésor… Et il déteste les Anglais… Il y a deux ans, un soir, on l'avait amené chez moi… Il chantait des choses délicieuses… Mais c'est dans la satire surtout qu'il était merveilleux… Tu vas le voir. C'est le plus beau… À moins qu'il ne soit mort déjà !… Dame ! avec ce régime, il n'y aurait rien d'étonnant… Ce qui me fait de la peine, surtout, c'est qu'il ne me reconnaît plus… Je lui parle… je lui chante ses poèmes… Et il ne les reconnaît pas non plus… C'est horrible, vraiment, pas ?… Bah ! c'est drôle aussi, après tout…

Elle essayait d'être gaie… Mais sa gaieté sonnait faux… son visage était grave… Ses narines battaient plus vite… Elle s'appuyait à mon bras, plus lourdement, et je sentais courir des frissons tout le long de son corps…

Je remarquai alors que, dans le mur de gauche, en face de chaque cellule, étaient creusées des niches profondes. Ces niches contenaient des bois peints et sculptés qui représentaient, avec cet effroyable réalisme particulier à l'art de l'Extrême-Orient, tous les genres de torture en usage dans la Chine : scènes de décollation, de strangulation, d'écorchement et de dépècement des chairs…, imaginations démoniaques et mathématiques, qui poussent, jusqu'à un raffinement inconnu de nos cruautés occidentales, pourtant si inventives, la science du supplice. Musée de l'épouvante et du désespoir, où rien n'avait été oublié de la férocité humaine et qui, sans cesse, à toutes les minutes du jour, rappelait par des images précises, aux forçats, la mort savante à laquelle les destinaient leurs bourreaux.

– Ne regarde pas ça !… me dit Clara avec une moue de mépris. Ça n'est que des bois peints, mon amour… Regarde par ici, où c'est vrai… Tiens !… Justement, le voilà, mon poète !…

Et, brusquement, elle s'arrêta devant la cage. Pâle, décharnée, sabrée de rictus squelettaires, les pommettes crevant la peau mangée de gangrène, la mâchoire à nu sous le retroussis tumescent des lèvres, une face était collée contre les barreaux, où deux mains longues, osseuses, et pareilles à des pattes sèches d'oiseau, s'agrippaient. Cette face, de laquelle toute trace d'humanité avait pour jamais disparu, ces yeux sanglants, et ces mains, devenues des griffes galeuses, me firent peur… Je me rejetai en arrière d'un mouvement instinctif, pour ne point sentir sur ma peau le souffle empesté de cette bouche, pour éviter la blessure de ces griffes… Mais Clara me ramena, vivement, devant la cage. Au fond de la cage, dans une ombre de terreur, cinq êtres vivants, qui avaient été autrefois des hommes, marchaient, marchaient, tournaient, tournaient, le torse nu, le crâne noir de meurtrissures sanguinolentes. Haletant, aboyant, hurlant, ils tentaient vainement d'ébranler, par de rudes poussées, la pierre solide de la cloison… Puis, ils recommençaient à marcher et à tourner, avec des souplesses de fauves et des obscénités de singes… Un large volet transversal cachait le bas de leurs corps et, du plancher invisible de la cellule, montait une odeur suffocante et mortelle.

– Bonjour, poète !… dit Clara, s'adressant à la Face… Je suis gentille, pas ? Je suis venue te voir encore une fois, pauvre cher homme !… Me reconnais-tu aujourd'hui ?… Non ?… Pourquoi ne me reconnais-tu pas ?… Je suis belle, pourtant, et je t'ai aimé tout un soir !…

La Face ne bougea pas. Ses yeux ne quittaient point la corbeille de viande que portait le boy… Et de sa gorge sortait un bruit rauque d'animal.

– Tu as faim ?… poursuivit Clara… Je te donnerai à manger… Pour toi, j'ai choisi les meilleurs morceaux du marché… Mais auparavant, veux-tu que je récite ton poème : Les trois amies ?… Veux-tu ?… Cela te fera plaisir de l'entendre.

Et elle récita.

J'ai trois amies.

La première a l'esprit mobile comme une feuille de bambou.

Son humeur légère et folâtre est pareille à la fleur plumeuse de

l'eulalie.

Son œil ressemble au lotus,

Et sa gorge est aussi ferme que le cédrat.

Ses cheveux, tressés en une seule natte, retombent sur ses épaules d'or, ainsi que de noirs serpents.

Sa voix a la douceur du miel des montagnes.

Ses hanches sont minces et flexibles.

Ses cuisses ont la rondeur de la tige lisse du bananier.

Sa démarche est celle du jeune éléphant en gaieté.

Elle aime le plaisir, sait le faire naître, et le varier !…

J'ai trois amies.

Clara s'interrompit :

– Tu ne te souviens pas ? demanda-t-elle. Est-ce donc que tu n'aimes plus ma voix ?

La Face n'avait pas bougé… Elle semblait ne pas entendre. Ses regards dévoraient toujours l'horrible corbeille, et sa langue claquait dans la bouche, mouillée de salive. – Allons, fit Clara… Écoute encore !… Et tu mangeras, puisque tu as si faim ! Et elle reprit d'une voix lente et rythmée :

J'ai trois amies.

La seconde a une abondante chevelure qui brille et se déroule en longues guirlandes de soie.

Son regard troublerait le Dieu d'amour

Et ferait rougir les bergeronnettes.

Le corps de cette femme gracieuse serpente comme une liane d'or,

Ses pendants d'oreilles sont chargés de pierreries,

Comme est ornée de givre, par un matin de gelée et de soleil, une fleur.

Ses vêtements sont des jardins d'été

Et des temples, un jour de fête.

Et ses seins, durs et rebondis, luisent ainsi qu'une couple de vases d'or, remplis de liqueurs enivrantes et de grisants parfums.

J'ai trois amies.

– Ouah ! ouah ! aboya la Face, tandis que dans la cage,

marchant, marchant, tournant, tournant, les cinq autres condamnés répétaient le sinistre aboiement.

Clara continua :

J'ai trois amies.

Les cheveux de la troisième sont nattés et roulés sur sa tête.

Et jamais ils n'ont connu la douceur des huiles parfumées.

Sa face qui exprime la passion est difforme.

Son corps est pareil à celui d'un porc.

On la dirait toujours en colère.

Toujours elle gronde et grogne.

Ses seins et son ventre exhalent l'odeur du poisson.

Elle est malpropre en toute sa personne.

Elle mange de tout et boit à l'excès.

Ses yeux ternes sont toujours chassieux.

Et son lit est plus répugnant que le nid de la huppe.

Et c'est celle-là que j'aime.

Et celle-là je l'aime parce qu'il y a quelque chose de plus mystérieusement attirant que la beauté : c'est la pourriture.

La pourriture en qui réside la chaleur éternelle de la vie.

En qui s'élabore l'éternel renouvellement des métamorphoses !

J'ai trois amies…

Le poème était terminé. Clara se tut.

Les yeux avidement fixés sur la corbeille, la Face n'avait pas cessé d'aboyer durant la récitation de la dernière strophe.

Alors, s'adressant à moi, tristement, Clara dit :

– Tu vois… Il ne se souvient plus de rien !… Il a perdu la mémoire de ses vers, comme de mon visage… Et cette bouche que j'ai baisée ne connaît plus la parole des hommes !… Est-ce inouï, vraiment !

Elle choisit parmi la viande du panier le meilleur, le plus gros morceau et, le buste joliment cambré, elle le tendit, du bout de sa fourche, à la Face décharnée dont les yeux luirent comme deux petites braises.

– Mange, pauvre poète ! dit-elle. Mange, va !

Avec des mouvements de bête affamée, le poète saisit dans ses griffes l'horrible morceau puant et le porta à sa mâchoire où je le vis, un instant, qui pendait, pareil à une ordure de la rue, entre les crocs d'un chien… Mais aussitôt, dans la cage ébranlée, il y eut des rugissements, des bondissements. Ce ne furent plus que des torses nus, mêlés, soudés l'un à l'autre, étreints par de longs bras maigres, déchirés par des mâchoires ; et des griffes… et des faces tordues s'arrachant la viande !… Et je ne vis plus rien… Et j'entendis les bruits de luttes, au fond de la cage, des poitrines haletantes et sifflantes, des souffles rauques, des chutes de corps, des piétinements de chair, des craquements d'os, des chocs mous de tuerie… des râles !… De temps en temps, au-dessus du volet, une face apparaissait, la proie aux dents, et disparaissait… Des abois encore… des râles toujours… et presque le silence… puis rien !…

Clara s'était collée contre moi, toute frémissante.

– Ah ! mon chéri !… mon chéri !… Je lui criai :

– Jette-leur donc toute la viande… Tu vois bien qu'ils se tuent ! Elle m'étreignait, m'enlaçait. – Embrasse-moi. Caresse-moi… C'est horrible !… c'est trop horrible !…

Et, se haussant jusqu'à mes lèvres, elle me dit, dans un baiser féroce :

– On n'entend plus rien… Ils sont morts !… Crois-tu donc qu'ils soient tous morts ?…

Quand nous relevâmes les yeux vers la cage, une Face pâle, décharnée et toute sanglante était collée derrière les barreaux et nous regardait fixement, presque orgueilleusement… Un lambeau de viande coulait de ses lèvres, parmi des filaments de bave pourprée. Sa poitrine haletait.

Clara applaudit, et sa voix tremblait encore.

– C'est lui !… C'est mon poète !… C'est le plus fort !… Elle lui jeta toute la viande du panier, et, la gorge serrée :

– J'étouffe un peu, dit-elle… Et toi aussi, tu es tout pâle, mon amour… Allons respirer un peu d'air au Jardin des supplices…

De légères gouttes de sueur perlaient à son front. Elle les essuya, et, se tournant vers le poète, elle dit, en accompagnant ses paroles d'un menu geste de sa main dégantée :

– Je suis contente que tu aies été le plus fort, aujourd'hui !… Mange !… mange !… Je reviendrai te voir… Adieu.

Elle congédia le boy, devenu inutile. Nous suivîmes le milieu du couloir d'un pas pressé, malgré l'encombrement de la foule, évitant de regarder à droite et à gauche.

La cloche sonnait toujours… Mais ses vibrations diminuaient, diminuaient jusqu'à n'être plus qu'un souffle de brise, une toute petite plainte d'enfant, étouffée, derrière un rideau.

– Pourquoi cette cloche ?… D'où vient cette cloche ?… questionnai-je.

– Comment ?… Tu ne sais pas ?… Mais c'est la cloche du Jardin des supplices !… Figure-toi… On ligote un patient… et on le dépose sous la cloche… Et l'on sonne à toute volée, jusqu'à ce que les vibrations l'aient tué !… Et quand vient la mort, on sonne doucement, doucement, pour qu'elle ne vienne pas trop vite, comme là-bas !… Entends-tu ?…

J'allais parler, mais Clara me ferma la bouche, avec son éventail déployé : – Non… tais-toi !… ne dis rien !… Et écoute, mon amour !… Et pense à l'effroyable mort que ce doit être, ces vibrations sous la cloche… Et viens avec moi… Et ne dis plus rien, ne dis plus rien…

Quand nous sortîmes du couloir, la cloche n'était plus qu'un chant d'insecte… un bruissement d'ailes, à peine perceptible, dans le lointain.

V

Le Jardin des supplices occupe au centre de la Prison un immense espace en quadrilatère, fermé par des murs dont on ne voit plus la pierre, que couvre un épais revêtement d'arbustes sarmenteux et de plantes grimpantes. Il fut créé vers le milieu du siècle dernier par Li-Pé-Hang, surintendant des jardins impériaux, le plus savant botaniste qu'ait eu la Chine. On peut consulter, dans les collections du Musée Guimet, maints ouvrages qui consacrent sa gloire et de très curieuses estampes où sont relatés ses plus illustres travaux. Les admirables jardins de Kiew – les seuls qui nous contentent en Europe – lui doivent beaucoup, au point de vue technique, et aussi au point de vue de l'ornementation florale et de l'architecture paysagiste. Mais ils sont loin encore de la beauté pure des modèles chinois. Selon les dires de Clara, il leur manque cette attraction de haut goût qu'on y ait mêlé les supplices à l'horticulture, le sang aux fleurs.

Le sol, de sable et de cailloux, comme toute cette plaine stérile, fut défoncé profondément et refait avec de la terre vierge, apportée, à grands frais, de l'autre rive du fleuve. On conte que plus de trente mille coolies périrent de la fièvre dans les terrassements gigantesques qui durèrent vingt-deux années. Il s'en faut que ces hécatombes aient été inutiles. Mélangés au sol, comme un fumier – car on les enfouissait sur place –, les morts l'engraissèrent de leurs décompositions lentes, et pourtant, nulle part, même au cœur des plus fantastiques forêts tropicales, il n'existait une terre plus riche en humus naturel. Son extraordinaire force de végétation, loin qu'elle se soit épuisée à la longue, s'active encore aujourd'hui des ordures des prisonniers, du sang des suppliciés, de tous les débris organiques que dépose la foule chaque semaine et qui, précieusement recueillis, habilement travaillés avec les cadavres quotidiens dans des pourrissoirs spéciaux, forment un puissant *compost* dont les plantes sont voraces et qui les rend plus vigoureuses et plus belles. Des dérivations de la rivière, ingénieusement distribuées à travers le jardin, y entretiennent, selon le besoin des cultures, une fraîcheur humide, permanente, en même temps qu'elles servent à remplir

des bassins et des canaux, dont l'eau se renouvelle sans cesse, et où l'on conserve des formes zoologiques presque disparues, entre autres le fameux poisson à six bosses, chanté par Yu-Sin et par notre compatriote, le poète Robert de Montesquiou.

Les Chinois sont des jardiniers incomparables, bien supérieurs à nos grossiers horticulteurs qui ne pensent qu'à détruire la beauté des plantes par d'irrespectueuses pratiques et de criminelles hybridations. Ceux-là sont de véritables malfaiteurs et je ne puis concevoir qu'on n'ait pas encore, au nom de la vie universelle, édicté des lois pénales très sévères contre eux. Il me serait même agréable qu'on les guillotinât sans pitié, de préférence à ces pâles assassins dont le « selectionnisme » social est plutôt louable et généreux, puisque, la plupart du temps, il ne vise que des vieilles femmes très laides, et de très ignobles bourgeois, lesquels sont un outrage perpétuel à la vie. Outre qu'ils ont poussé l'infamie jusqu'à déformer la grâce émouvante et si jolie des fleurs simples, nos jardiniers ont osé cette plaisanterie dégradante de donner à la fragilité des roses, au rayonnement stellaire des clématites, à la gloire firmamentale des delphiniums, au mystère héraldique des iris, à la pudeur des violettes, des noms de vieux généraux et de politiciens déshonorés. Il n'est point rare de rencontrer dans nos parterres un iris, par exemple, baptisé : *Le général Archinard !*... Il est des narcisses – des narcisses ! – qui se dénomment grotesquement : *Le Triomphe du Président Félix Faure ;* des roses trémières qui, sans protester, acceptent l'appellation ridicule de : *Deuil de Monsieur Thiers ;* des violettes, de timides, frileuses et exquises violettes à qui les noms du général Skobeleff et de l'amiral Avellan n'ont pas semblé d'injurieux sobriquets !... Les fleurs, toute beauté, toute lumière et toute joie... toute caresse aussi, évoquant les moustaches grognonnes et les lourdes basanes d'un soldat, ou bien le toupet parlementaire d'un ministre !... Les fleurs affichant des opinions politiques, servant à diffuser les propagandes électorales !... À quelles aberrations, à quelles déchéances intellectuelles peuvent bien correspondre de pareils blasphèmes, et de tels attentats à la divinité des choses ? S'il était possible qu'un être assez dénué d'âme éprouvât de la haine pour les fleurs, les jardiniers européens et, en particulier, les jardiniers français, eussent justifié ce paradoxe, inconcevablement sacrilège !...

Parfaits artistes et poètes ingénus, les Chinois ont pieusement conservé l'amour et le culte dévot des fleurs : l'une des très rares, des plus lointaines traditions qui aient survécu à leur décadence.

Et, comme il faut bien distinguer les fleurs l'une de l'autre, ils leur ont attribué des analogies gracieuses, des images de rêve, des noms de pureté ou de volupté qui perpétuent et harmonisent dans notre esprit les sensations de charme doux ou de violente ivresse qu'elles nous apportent… C'est ainsi que telles pivoines, leurs fleurs préférées, les Chinois les saluent, selon leur forme et leur couleur, de ces noms délicieux, qui sont, chacun, tout un poème et tout un roman : *La jeune fille qui offre ses seins,* ou : *L'eau qui dort sous la lune,* ou : *Le Soleil dans la forêt,* ou : *Le premier désir de la Vierge couchée,* ou *Ma robe n'est plus toute blanche parce qu'en la déchirant le Fils du Ciel y a laissé un peu de sang rose ;* ou bien encore, celle-ci : *J'ai joui de mon ami dans le jardin.*

Et Clara, qui me contait ces choses gentilles, s'écriait, indignée, en frappant le sol de ses petits pieds, chaussés de peau jaune :

– Et on les traite de magots, de sauvages, ces divins poètes qui appellent leurs fleurs : *J'ai joui de mon ami dans le jardin !…*

Les Chinois ont raison d'être fiers du Jardin des Supplices, le plus complètement beau, peut-être, de toute la Chine, où, pourtant, il en est de merveilleux. Là, sont réunies les essences les plus rares de leur flore, les plus délicates, comme les plus robustes, celles qui viennent des névés de la montagne, celles qui croissent dans l'ardente fournaise des plaines, celles aussi, mystérieuses et farouches, qui se dissimulent au plus impénétrable des forêts et auxquelles les superstitions populaires prêtent des âmes de génies malfaisants. Depuis le palétuvier jusqu'à l'azalée saxatile, la violette cornue et biflore jusqu'au népenthès distillatoire, l'hibiscus volubile jusqu'à l'hélianthe stolonifère, depuis l'androsace, invisible dans sa fissure de roc, jusqu'aux lianes les plus follement enlaçantes, chaque espèce est représentée par des spécimens nombreux qui, gorgés de nourritures organiques et traités selon les rites par de savants jardiniers, prennent des développements anormaux, des colorations dont nous avons peine, sous nos climats moroses et dans nos jardins sans génie, à imaginer la prodigieuse intensité.

Un vaste bassin que traverse l'arc d'un pont de bois, peint en vert vif, marque le milieu du jardin au creux d'un vallonnement où aboutissent quantité d'allées sinueuses et de sentes fleuries d'un dessin souple et d'une harmonieuse ondulation. Des nymphéas, des nélumbiums animent l'eau de leurs feuilles processionnelles et de leurs corolles errantes jaunes, mauves, blanches, roses, pourprées ; des touffes d'iris dressent leurs

hampes fines, au haut desquelles semblent percher d'étranges oiseaux symboliques, des butomes panachés, des cypérus, pareils à des chevelures, des luzules géantes, mêlent leurs feuillages disparates aux inflorescences phalliformes et vulvoïdes des plus stupéfiantes aroïdées. Par une combinaison géniale, sur les bords du bassin, entre les scolopendres godronnés, les trolles et les inules, des glycines artistement taillées s'élèvent et se penchent, en voûte, au-dessus de l'eau qui reflète le bleu de leurs grappes retombantes et balancées. Et des grues, en manteau gris perle, aux aigrettes soyeuses, aux caroncules écarlates, des hérons blancs, des cigognes blanches à nuque bleue de la Mandchourie, promènent parmi l'herbe haute leur grâce indolente et leur majesté sacerdotale.

Ici et là, sur des éminences de terre et de rocs rouges tapissés de fougères naines, d'androsaces, de saxifrages et d'arbustes rampants, de sveltes et gracieux kiosques lancent, au-dessus des bambous et des cedrèles, le cône pointu de leurs toits ramagés d'or et les délicates nervures de leurs charpentes dont les extrémités s'incurvent et se retroussent dans un mouvement hardi. Le long des pentes, les espèces pullulent épimèdes issant d'entre les pierres, avec leurs fleurs graciles, remuantes et voletantes comme des insectes ; hémérocalles orangées offrant aux sphinx leur calice d'un jour, œnothères blancs, leur coupe d'une heure ; opuntias charnus, éomecons, morées, et des nappes, des coulées, des ruissellements de primevères, ces primevères de la Chine, si abondamment polymorphes et dont nous n'avons, dans nos serres, que des images appauvries ; et tant de formes charmantes et bizarres, et tant de couleurs fondues !… Et tout autour des kiosques, entre des fuites de pelouses, dans des perspectives frissonnantes, c'est comme une pluie rose, mauve, blanche, un fourmillement nuancé, une palpitation nacrée, carnée, lactée, et si tendre et si changeante qu'il est impossible d'en rendre avec des mots la douceur infinie, la poésie inexprimablement édénique.

Comment avions-nous été transportés là ?… Je n'en savais rien… Sous la poussée de Clara, une porte, soudain, s'était ouverte dans le mur du sombre couloir. Et, soudain, comme sous la baguette d'une fée, ç'avait été en moi une irruption de clarté céleste et devant moi des horizons, des horizons !

Je regardais, ébloui ; ébloui de la lumière plus douce, du ciel plus clément, ébloui même des grandes ombres bleues que les arbres, mollement, allongeaient sur l'herbe, ainsi que de paresseux

tapis; ébloui de la féerie mouvante des fleurs, des planches de pivoines que de légers abris de roseaux préservaient de l'ardeur mortelle du soleil… Non loin de nous, sur l'une de ces pelouses, un appareil d'arrosage pulvérisait de l'eau dans laquelle se jouaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à travers laquelle les gazons et les fleurs prenaient des translucidités de pierres précieuses.

Je regardais avidement, sans jamais me lasser. Et je ne voyais alors aucun de ces détails que je recomposai plus tard; je ne voyais qu'un ensemble de mystères et de beautés dont je ne cherchais pas à m'expliquer la brusque et consolante apparition. Je ne me demandais même pas, non plus, si c'était de la réalité qui m'entourait ou bien du rêve… Je ne me demandais rien… je ne pensais à rien… je ne disais rien… Clara parlait, parlait… Sans doute, elle me racontait encore des histoires et des histoires… Je ne l'écoutais pas, et je ne la sentais pas, non plus, près de moi. En ce moment, sa présence, près de moi, m'était si lointaine ! Si lointaine aussi sa voix…, et tellement inconnue !…

Enfin, peu à peu, je repris possession de moi-même, de mes souvenirs, de la réalité des choses, et je compris pourquoi et comment j'étais là…

Au sortir de l'enfer, encore tout blême de la terreur de ces faces de damnés, les narines encore toutes remplies de cette odeur de pourriture et de mort, les oreilles vibrant encore aux hurlements de la torture, le spectacle de ce jardin me fut une détente subite: après avoir été comme une exaltation inconsciente, comme une irréelle ascension de tout mon être vers les éblouissements d'un pays de rêve… Avec délices, j'aspirai, à pleines gorgées, l'air nouveau que tant de fins et mols arômes imprégnaient… C'était l'indicible joie du réveil, après l'oppressant cauchemar… Je savourai cette ineffable impression de délivrance de quelqu'un, enterré vivant dans un épouvantable ossuaire, et qui vient d'en soulever la pierre et de renaître, au soleil, avec sa chair intacte, ses organes libres, son âme toute neuve…

Un banc, fait de troncs de bambous, se trouvait là, près de moi, à l'ombre d'un immense frêne dont les feuilles pourpres, étincelant dans la lumière, donnaient l'illusion d'un dôme de rubis… Je m'y assis, ou plutôt, je m'y laissai tomber, car la joie de toute cette vie splendide me faisait presque défaillir, maintenant, d'une volupté ignorée.

Et je vis, à ma gauche, gardien de pierre de ce jardin, un

Buddha, accroupi sur une roche, qui montrait sa face tranquille, sa face de Bonté souveraine, toute baignée d'azur et de soleil. Des jonchées de fleurs, des corbeilles de fruits couvraient le socle du monument d'offrandes propitiatoires et parfumées. Une jeune fille, en robe jaune, se haussait jusqu'au front de l'exorable dieu, qu'elle couronnait pieusement de lotus et de cypripèdes… Des hirondelles voletaient autour, en poussant de petits cris joyeux… Alors, je songeai – avec quel religieux enthousiasme, avec quelle adoration mystique ! – à la vie sublime de celui qui, bien avant notre Christ, avait prêché aux hommes la pureté, le renoncement et l'amour…

Mais, penchée sur moi comme le péché, Clara, la bouche rouge et pareille à la fleur de cydoine, Clara, les yeux verts, du vert grisâtre qu'ont les jeunes fruits de l'amandier, ne tarda pas à me ramener à la réalité, et elle me dit, en me désignant dans un grand geste le jardin :

– Vois, mon amour, comme les Chinois sont de merveilleux artistes et comme ils savent rendre la nature complice de leurs raffinements de cruauté !… En notre affreuse Europe qui, depuis si longtemps, ignore ce que c'est que la beauté, on supplicie secrètement au fond des geôles, ou sur les places publiques, parmi d'ignobles foules avinées… Ici, c'est parmi les fleurs, parmi l'enchantement prodigieux et le prodigieux silence de toutes les fleurs, que se dressent les instruments de torture et de mort, les pals, les gibets et les croix… Tu vas les voir, tout à l'heure, si intimement mêlés aux splendeurs de cette orgie florale, aux harmonies de cette nature unique et magique, qu'ils semblent, en quelque sorte, faire corps avec elle, être les fleurs miraculeuses de ce sol et de cette lumière…

Et, comme je n'avais pu réprimer un geste d'impatience :

– Bête ! fit Clara… petite bête qui ne comprend rien !… Le front barré d'une ombre dure, elle continua :

– Voyons !… Étant triste, ou malade, as-tu, quelquefois, passé dans une fête ?… Alors tu as senti combien ta tristesse s'irritait, s'exaspérait, comme d'une offense, à la joie des visages, à la beauté des choses… C'est une impression intolérable… Pense à ce que cela doit être pour le patient qui va mourir dans les supplices… Songe combien la torture se multiplie dans sa chair et dans son âme de tout le resplendissement qui l'environne… et combien l'agonie s'y fait plus atroce, plus désespérément atroce, cher petit cœur !…

– Je songeais à l'amour, répliquai-je sur un ton de reproche… Et voilà que vous me parlez encore, que vous me parlez toujours de supplices !…

– Sans doute !… puisque c'est la même chose…

Elle était restée près de moi, debout, ses mains sur mon épaule. Et l'ombre rouge du frêne l'enveloppait comme d'une lueur de feu… Elle s'assit sur le banc, et elle poursuivit :

– Et puisqu'il y a des supplices partout où il y a des hommes… Je n'y peux rien, mon bébé, et je tâche de m'en accommoder et de m'en réjouir, car le sang est un précieux adjuvant de la volupté… C'est le vin de l'amour… Elle traça, dans le sable, du bout de son ombrelle, quelques figures, naïvement indécentes, et elle dit :

– Je suis sûre que tu crois les Chinois plus féroces que nous ?… Mais non… mais non !… Nous, les Anglais ?… Ah ! parlons-en !… Et vous, les Français ?… Dans votre Algérie, aux confins du désert, j'ai vu ceci… Un jour, des soldats capturèrent des Arabes… de pauvres Arabes qui n'avaient pas commis d'autre crime que de fuir les brutalités de leurs conquérants… Le colonel ordonna qu'ils fussent mis à mort sur-le-champ, sans enquête, ni procès… Et voici ce qui arriva… Ils étaient trente… on creusa trente trous dans le sable, et on les y enterra jusqu'au col, nus, la tête rase, au soleil de midi… Afin qu'ils ne mourussent pas trop vite… on les arrosait, de temps en temps, comme des choux… Au bout d'une demi-heure, les paupières s'étaient gonflées… les yeux sortaient de l'orbite… les langues tuméfiées emplissaient les bouches, affreusement ouvertes… et la peau craquait, se rissolait sur les crânes… C'était sans grâce, je t'assure, et même sans terreur, ces trente têtes mortes, hors du sol, et semblables à d'informes cailloux !… Et nous ?… C'est pire encore !… Ah ! je me rappelle l'étrange sensation que j'éprouvai quand, à Kandy, l'ancienne et morne capitale de Ceylan, je gravis les marches du temple où les Anglais égorgèrent, stupidement, sans supplices, les petits princes Modéliars que les légendes nous montrent si charmants, pareils à ces icônes chinoises, d'un art si merveilleux, d'une grâce si hiératiquement calme et pure, avec leur nimbe d'or et leurs longues mains jointes… Je sentis qu'il s'était accompli là… sur ces marches sacrées, non encore lavées de ce sang par quatre-vingts ans de possession violente, quelque chose de plus horrible qu'un massacre humain ; la destruction d'une précieuse, émouvante, innocente beauté… Dans cette Inde agonisante et toujours mystérieuse, à chaque pas que l'on fait sur le sol ancestral, les

traces de cette double barbarie européenne demeurent… Les boulevards de Calcutta, les fraîches villas himalayennes de Dardjilling, les tribades de Bénarès, les fastueux hôtels des traitants de Bombay n'ont pu effacer l'impression de deuil et de mort que laissent partout l'atrocité du massacre sans art, et le vandalisme et la destruction bête… Ils l'accentuent, au contraire… En n'importe quels endroits où elle parut, la civilisation montre cette face gémellée de sang stérile et de ruines à jamais mortes… Elle peut dire comme Attila : « L'herbe ne croît plus où mon cheval a passé. »… Regarde ici, devant toi, autour de toi… Il n'est pas un grain de sable qui n'ait été baigné de sang… et ce grain de sable lui-même, qu'est-il sinon de la poussière de mort ?… Mais comme ce sang est généreux et féconde cette poussière !… Regarde… l'herbe est grasse… les fleurs pullulent… et l'amour est partout !…

Le visage de Clara s'était ennobli… Une mélancolie très douce atténuait la barre d'ombre de son front, voilait les flammes vertes de ses yeux… Elle reprit :

– Ah ! que la petite ville morte de Kandy me sembla triste et poignante ce jour-là !… Dans la chaleur torride, un lourd silence planait, avec les vautours, sur elle… Quelques Hindous sortaient du temple où ils avaient porté des fleurs au Buddha… La douceur profonde de leurs regards, la noblesse de leur front, la faiblesse souffrante de leur corps, consumé par la fièvre, la lenteur biblique de leur démarche, tout cela m'émut jusques au fond des entrailles… Ils semblaient en exil, sur la terre natale, près de leur Dieu si doux, enchaîné et gardé par les cipayes… Et, dans leurs prunelles noires, il n'y avait plus rien de terrestre… plus rien qu'un rêve de libération corporelle, l'attente des nirvanas pleins de lumière… Je ne sais quel respect humain me retint de m'agenouiller devant ces douloureux, ces vénérables pères de ma race, de ma race parricide… Je me contentai de les saluer humblement… Mais ils passèrent sans me voir… sans voir mon salut… sans voir les larmes de mes yeux… et l'émotion filiale qui me gonflait le cœur… Et quand ils eurent passé, je sentis que je haïssais l'Europe, d'une haine qui ne s'éteindrait jamais…

S'interrompant, tout d'un coup, elle me demanda :

– Mais je t'ennuie, dis ? Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout cela… Ça n'a aucun rapport… Je suis folle !…

– Non… non… chère Clara, répondis-je en lui baisant les mains… Je vous aime, au contraire, de me parler ainsi… Parlez-moi toujours ainsi !… Elle continua :

– Après avoir visité le temple, pauvre et nu, qu'un gong décore à l'entrée, seul vestige des richesses anciennes, après avoir respiré l'odeur des fleurs dont l'image du Buddha était toute jonchée, je remontai mélancoliquement vers la ville… Elle était déserte… Évocation grotesque et sinistre du progrès occidental, un pasteur – seul être humain – y rôdait, rasant les murs, une fleur de lotus au bec… Sous cet aveuglant soleil, il avait conservé, comme dans les brumes métropolitaines, son caricatural uniforme de *clergyman,* feutre noir et mou, longue redingote noire à col droit et crasseux, pantalon noir, retombant, en vrilles crapuleuses, sur de massives chaussures de roulier… Ce costume revêche de prédicant s'accompagnait d'une ombrelle blanche, sorte de *punka* portatif et dérisoire, unique concession faite par le cuistre aux mœurs locales et au soleil de l'Inde que les Anglais n'ont pu, jusqu'ici, transformer en brouillard de suie. Et je songeai, non sans irritation, qu'on ne peut faire un pas, de l'équateur au pôle, sans se heurter à cette face louche, à ces yeux rapaces, à ces mains crochues, à cette bouche immonde qui, sur les divinités charmantes et les mythes adorables des religions-enfants, va soufflant, avec l'odeur du gin cuvé, l'effroi des versets de la Bible.

Elle s'anima. Ses yeux exprimaient une haine généreuse que je ne leur connaissais pas. Oubliant ce lieu où nous étions, ses enthousiasmes criminels de tout à l'heure et ses exaltations sanglantes, elle dit :

– Partout où il y a du sang versé à légitimer, des pirateries à consacrer, des violations à bénir, de hideux commerces à protéger, on est sûr de le voir, ce Tartuffe britannique, poursuivre, sous prétexte de prosélytisme religieux ou d'étude scientifique, l'œuvre de la conquête abominable. Son ombre astucieuse et féroce se profile sur la désolation des peuples vaincus, accolée à celle du soldat égorgeur et du Shylock rançonnier. Dans les forêts vierges, où l'Européen est plus justement redouté que le tigre, au seuil de l'humble paillote dévastée, entre les cases incendiées, il apparaît, après le massacre, comme, les soirs de bataille, l'écumeur d'armée qui vient détrousser les morts. Digne pendant, d'ailleurs, de son concurrent, le missionnaire catholique qui, lui aussi, apporte la civilisation au bout des torches, à la pointe des sabres et des baïonnettes… Hélas !… la Chine est envahie, rongée par ces deux fléaux… Dans quelques années, il ne restera plus rien de ce pays merveilleux, où j'aime tant à vivre !…

Tout à coup, elle se leva, et poussant un cri : – Et la cloche,

mon amour !… On n'entend plus la cloche… Ah ! mon Dieu… il sera mort !… Pendant que nous étions là, à causer, on l'aura, sans doute, conduit au charnier… Et nous ne le verrons pas !… C'est de ta faute, aussi…

Elle m'obligea à me lever du banc…

– Vite !… vite ! chéri !…

– Rien ne nous presse, ma chère Clara… Nous verrons toujours assez d'horreurs… Parle-moi encore comme tu me parlais il y a une seconde où j'aimais tant ta voix, où j'aimais tant tes yeux !

Elle s'impatienta :

– Vite !… vite !… Tu ne sais pas ce que tu dis !… Ses yeux étaient redevenus durs, sa voix haletante, sa bouche impérieusement cruelle et sensuelle… Il me sembla que le Buddha lui-même tordait, maintenant, dans un mauvais soleil, une face ricanante de bourreau… Et j'aperçus la jeune fille aux offrandes qui s'éloignait, dans une allée, entre des pelouses, là-bas… Sa robe jaune était toute menue, légère et brillante, comme une fleur de narcisse.

L'allée où nous marchions était bordée de pêchers, de cerisiers, de cognassiers, d'amandiers, les uns nains et taillés selon des formes bizarres, les autres, libres, en touffes, et poussant dans tous les sens leurs longues branches, chargées de fleurs. Un petit pommier dont le bois, les feuilles et les fleurs étaient d'un rouge vif, imitait la forme d'un vase pansu. Je remarquai aussi un arbre admirable, qu'on appelle le poirier à feuilles de bouleau. Il s'élevait en pyramide parfaitement droite, à la hauteur de six mètres, et, de la base très large au sommet en cône pointu, il était tellement couvert de fleurs qu'on ne voyait ni ses feuilles, ni ses branches. D'innombrables pétales ne cessaient de se détacher, alors que d'autres s'ouvraient, et ils voletaient autour de la pyramide, et ils tombaient lentement sur les allées et les pelouses qu'ils couvraient d'une blancheur de neige. Et l'air, au loin, s'imprégnait de subtiles odeurs d'églantine et de réséda. Puis, nous longeâmes des massifs d'arbustes que décoraient, avec les deutzias parviflores, aux larges corymbes rosés, ces jolies ligustrines de Pékin, au feuillage velu, aux grandes panicules plumeuses de fleurs blanches, poudrées de soufre. C'était, à chaque pas, une joie nouvelle, une surprise des yeux qui me faisait pousser des cris d'admiration. Ici, une vigne dont j'avais remarqué, dans les montagnes de l'Annam, les larges feuilles

blondes, irrégulièrement échancrées et dentelées, aussi dentelées, aussi échancrées, aussi larges que les feuilles du ricin, enlaçait de ses ventouses un immense arbre mort, montait jusqu'au faîte du branchage et, de là, retombait en cataracte, en avalanche, protégeant toute une flore d'ombre qui s'épanouissait à la base entre les nefs, les colonnades et les niches formées par ses sarments croulants. Là, un stéphanandre exhibait son feuillage paradoxal, précieusement ouvré comme un cloisonné et dont je m'émerveillais qu'il passât par toute sorte de colorations, depuis le vert paon jusqu'au bleu d'acier, le rose tendre jusqu'au pourpre barbare, le jaune clair jusqu'à l'ocre brun. Tout près, un groupe de viburnums gigantesques, aussi hauts que des chênes, agitaient de grosses boules neigeuses à la pointe de chaque rameau.

De place en place, agenouillés dans l'herbe, ou perchés sur des échelles rouge, des jardiniers faisaient courir des clématites sur de fines armatures de bambous ; d'autres enroulaient des ipomées, des calystégies sur de longs et minces tuteurs de bois noir… Et, partout, dans les pelouses, les lis élevaient leurs tiges, prêtes à fleurir.

Arbres, arbustes, massifs, plantes isolées ou groupées, il semblait tout d'abord qu'ils eussent poussé là au hasard du germe, sans méthode, sans culture, sans autre volonté que la nature, sans autre caprice que la vie. Erreur. L'emplacement de chaque végétal avait été, au contraire, laborieusement étudié et choisi, soit pour que les couleurs et les formes se complétassent, se fissent mieux valoir l'une par l'autre, soit pour ménager des plans, des fuites aériennes, des perspectives florales et multiplier les sensations, en combinant les décors. La plus humble des fleurs, de même que l'arbre le plus géant, concourait, par sa position même, à une harmonie inflexible, à un ensemble d'art, dont l'effet était d'autant plus émouvant qu'il ne sentait ni le travail géométrique, ni l'effort décoratif.

Tout, aussi, semblait avoir été disposé, par la munificence de la nature, pour le triomphe des pivoines. Sur les pentes douces, semées, en guise de gazon, d'aspérules odorantes et de crucianelles roses, du rose passé des vieilles soies, des pivoines, des champs de pivoines arborescentes déroulaient de somptueux tapis. Près de nous, il y en avait d'isolées, qui nous tendaient d'immenses calices rouges, noirs, cuivrés, orangés, pourprés. D'autres, idéalement pures, offraient les plus virginales nuances du rose et du blanc. Réunies en foule chatoyante, ou bien

solitaires au bord de l'allée, méditatives au pied des arbres, amoureuses le long des massifs, les pivoines étaient bien réellement les fées, les reines miraculeuses de ce miraculeux jardin.

Partout où le regard se posait, il rencontrait une pivoine. Sur les ponts de pierre, entièrement recouverts de plantes saxatiles et qui, de leurs arches audacieuses, relient les masses de rochers et font communiquer entre eux les kiosques, les pivoines passaient, pareilles à une foule en fête. Leur procession brillante ascensionnait les tertres, autour desquels montent, se croisent, s'enchevêtrent les allées et les sentes que bordent de menus fusains argentés et des troènes taillés en haies. J'admirai un monticule où, sur des murs très bas, très blancs, construits en colimaçon, s'étendaient, protégées par des nattes, les plus précieuses espèces de pivoines, que d'habiles artistes avaient assouplies aux formes multiples de l'espalier. Dans l'intervalle de ces murs, des pivoines immémoriales, en boule sur de hautes tiges nues, s'espaçaient, dans des caisses carrées. Et le sommet se couronnait de touffes épaisses, de libres buissons de la plante sacrée dont la floraison, si éphémère en Europe, se succède ici durant toutes les saisons. Et, à ma droite, à ma gauche, toutes proches de moi, ou bien perdues dans les perspectives lointaines, c'étaient encore, c'étaient toujours des pivoines, des pivoines, des pivoines…

Clara s'était remise à marcher très vite, presque insensible à cette beauté ; elle marchait, le front barré d'une ombre dure, les prunelles ardentes… On eût dit qu'elle allait, emportée par une force de destruction… Elle parlait, et je ne l'entendais pas, ou si peu ! Les mots de « mort, de charme, de torture, d'amour » qui, sans cesse, tombaient de ses lèvres, ne me semblaient plus qu'un écho lointain, une toute petite voix de cloche à peine perceptible là-bas, là-bas, et fondue dans la gloire, dans le triomphe, dans la volupté sereine et grandiose de cette éblouissante vie.

Clara marchait, marchait, et je marchais près d'elle, et partout, c'étaient, avec les surprises nouvelles des pivoines, des arbustes de rêve ou de folie, des fusains bleus, des houx aux violentes panachures, des magnolias gaufrés, frisés, des cèdres nains qui s'ébouriffaient comme des chevelures, des aralias, et de hautes graminées, des eulalies géantes dont les feuilles en ruban retombent et ondulent, pareilles à des peaux de serpents, lamées d'or. C'étaient aussi des essences tropicales, des arbres inconnus

sur le tronc desquels se balançaient d'impures orchidées ; le banian de l'Inde, qui s'enracine dans le sol par ses branches multipliantes ; d'immenses musas et, sous l'abri de leurs feuilles, des fleurs comme des insectes, comme des oiseaux, tel le féerique strelitzia, dont les pétales jaunes sont des ailes, et qu'anime un vol perpétuel.

Tout à coup, Clara s'arrêta, comme si un bras invisible se fût posé sur elle, brutalement.

Inquiète, nerveuse, les narines battantes, ainsi qu'une biche qui vient de flairer dans le vent l'odeur du mâle, elle huma l'air autour d'elle. Un frémissement, que je connaissais pour être l'avant-coureur du spasme, parcourut tout son corps. Ses lèvres devinrent instantanément plus rouges et gonflées.

– As-tu senti ?… fit-elle d'une voix brève et sourde.

– Je sens l'arôme des pivoines qui emplit le jardin… répondis-je. Elle frappa la terre de son pied impatient :

– Ce n'est pas cela !… Tu n'as pas senti ?… Rappelle-toi !…

Et, ses narines encore plus ouvertes, ses yeux plus brillants, elle dit :

– Cela sent, comme quand je t'aime !…

Alors, vivement, elle se pencha sur une plante, un thalictre qui, au bord de l'allée, dressait une longue tige fine, branchue, rigide, d'un violet clair. Chaque rameau axillaire sortait d'une gaine ivoirine en forme de sexe et se terminait par une grappe de toutes petites fleurs, serrées l'une contre l'autre et couvertes de pollen…

– C'est elle !… c'est elle !… Oh ! mon chéri !…

En effet, une odeur puissante, phosphatée, une odeur de semence humaine montait de cette plante… Clara cueillit la tige, me força à en respirer l'étrange odeur, puis, me barbouillant le visage de pollen :

– Oh ! chéri… chéri !… fit-elle… la belle plante !… Et comme elle me grise !… Comme elle m'affole !… Est-ce curieux qu'il y ait des plantes qui sentent l'amour ?… Pourquoi, dis ?… Tu ne sais pas ?… Eh bien, je le sais, moi… Pourquoi y aurait-il tant de fleurs qui ressemblent à des sexes, si ce n'est pas parce que la nature ne cesse de crier aux êtres vivants par toutes ses formes et par tous ses parfums : « Aimez-vous !… aimez-vous !… faites comme les fleurs… Il n'y a que l'amour !… » Dis-le aussi qu'il n'y a que l'amour. Oh ! dites-le vite, cher petit cochon adoré…

Elle continua de humer l'odeur du thalictre et d'en mâchonner la grappe, dont le pollen se collait à ses lèvres. Et brusquement, elle déclara :

– J'en veux dans le jardin… j'en veux dans ma chambre… dans le kiosque… dans toute la maison… Sens, petit cœur, sens !… Une simple plante… est-ce admirable !… Et maintenant, viens… viens !… Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard… à la cloche !…

Avec une moue, qui était comique et tragique, tout ensemble, elle dit encore :

– Pourquoi aussi t'es-tu attardé là-bas, sur ce banc ?… Et toutes ces fleurs !… Ne les regarde pas… ne les regarde plus… Tu les verras mieux après… après avoir vu souffrir, après avoir vu mourir. Tu verras comme elles sont plus belles, quelle ardente passion exaspère leurs parfums !… Sens encore, mon chéri… et viens… Et prends mes seins… Comme ils sont durs !… Leurs pointes s'irritent à la soie de ma robe… on dirait d'un fer chaud qui les brûle… C'est délicieux… Viens donc…

Elle se mit à courir, le visage tout jaune de pollen, la tige de thalictre entre les dents…

Clara ne voulut pas s'arrêter devant une autre image de Buddha dont la face crispée et mangée par le temps se tordait dans le soleil. Une femme lui offrait des branches de cydoine, et ces fleurs me semblèrent de petits cœurs d'enfant… Au détour d'une allée, nous croisâmes, portée par deux hommes, une civière sur laquelle se mouvait une sorte de paquet de chair sanglante, une sorte d'être humain, dont la peau, coupée en lanières, traînait sur le sol, comme des guenilles. Bien qu'il fût impossible de reconnaître le moindre vestige d'humanité dans cette plaie hideuse qui, pourtant, avait été un homme, on sentait que, par un prodige, cela respirait encore. Et des gouttes rouges, des traînées de sang marquaient l'allée.

Clara cueillit deux fleurs de pivoine et les déposa sur la civière, silencieusement, d'une main tremblante. Les porteurs découvrirent, dans un sourire de brute, leurs gencives noires et leurs dents laquées… et, quand la civière eut passé :

– Ah ! ah !… Je vois la cloche… dit Clara… je vois la cloche…

Et, tout autour de nous, et tout autour de la civière qui s'éloignait, c'était comme une pluie rose, mauve et blanche, un fourmillement nuancé, une palpitation carnée, lactée, nacrée, et si

tendre et si changeante, qu'il est impossible d'en rendre, avec des mots, la douceur infinie et le charme inexprimablement édénique…

VI

Nous laissâmes l'allée circulaire sur laquelle s'embranchent d'autres allées sinuant vers le centre, et qui longe un talus, planté d'une quantité d'arbustes rares et précieux, et nous prîmes une petite sente qui, dans une dépression du terrain, aboutissait directement à la cloche. Sentes et allées étaient sablées de brique pulvérisée qui donne au vert des pelouses et des feuillages une extraordinaire intensité et comme une transparence d'émeraude sous la lumière d'un lustre. À droite, des pelouses fleuries ; à gauche, des arbustes encore. Acers roses, frottés d'argent pâle, d'or vif, de bronze ou de cuivre rouge ; mahonias dont les feuilles de cuir mordoré ont la largeur des palmes du cocotier ; éleagnus qui semblent avoir été enduits de laques polychromes ; pyrus, poudrés de mica ; lauriers sur lesquels miroitent et papillotent les mille facettes d'un cristal irisé ; caladiums dont les nervures de vieil or sertissent des soies brodées et des dentelles roses ; thuyas bleus, mauves, argentés, panachés de jaunes malades, d'orangés vénéneux ; tamarix blonds, tamarix verts, tamarix rouges, dont les branches flottent et ondulent dans l'air, pareilles à de menues algues dans la mer ; cotonniers dont les houppes s'envolent et voyagent sans cesse à travers l'atmosphère ; salix et l'essaim joyeux de leurs graines ailées ; clérodendrons étalant ainsi que des parasols leurs larges ombrelles incarnadines… Entre ces arbustes, dans les parties ensoleillées, des anémones, des renoncules, des heucheras se mêlaient au gazon ; dans les parties ombrées se montraient d'étranges cryptogames, des mousses couvertes de minuscules fleurettes blanches, et des lichens semblables à des agglomérations de polypes, à des masses madréporiques. C'était un enchantement perpétuel.

Et, de cet enchantement floral, se dressaient des échafauds, des appareils de crucifixion, des gibets aux enluminures violentes, des potences toutes noires au sommet desquelles ricanaient d'affreux masques de démons ; hautes potences pour la strangulation simple, gibets plus bas et machinés pour le dépècement des chairs. Sur les fûts de ces colonnes de supplice, par un raffinement diabolique, des calystégies pubescentes, des ipomées de la

Daourie, des lophospermes, des coloquintes enroulaient leurs fleurs, parmi celles des clématites et des atragènes… Des oiseaux y vocalisaient leurs chansons d'amour…

Au pied d'un de ces gibets, fleuri comme une colonne de terrasselo, un tourmenteur, assis, sa trousse entre les jambes, nettoyait de fins instruments d'acier avec des chiffons de soie ; sa robe était couverte d'éclaboussures de sang ; ses mains semblaient gantées de rouge. Autour de lui, comme autour d'une charogne, bourdonnaient et tourbillonnaient des essaims de mouches… Mais, dans ce milieu de fleurs et de parfums, cela n'était ni répugnant, ni terrible. On eût dit, sur sa robe, une pluie de pétales tombés d'un cognassier voisin… Il avait, d'ailleurs, un ventre pacifique et débonnaire… Son visage, au repos, exprimait de la bonhomie, de la jovialité même ; la jovialité d'un chirurgien qui vient de réussir une opération difficile… Comme nous passions près de lui, il leva ses yeux vers nous, et nous salua poliment.

Clara lui adressa la parole en anglais.

– Il est vraiment fâcheux que vous ne soyez pas venus une heure plus tôt, dit ce brave homme… Vous auriez vu quelque chose de très beau… et qu'on ne voit pas tous les jours… Un travail extraordinaire, milady !… J'ai retaillé un homme, des pieds à la tête, après lui avoir enlevé toute la peau… Il était si mal bâti !… Ha !… ha !… ha !…

Son ventre, secoué par le rire, s'enflait et se vidait, tour à tour, avec des bruits sourds de borborygme. Un tic nerveux lui faisait remonter la fente de la bouche jusqu'au zygome, en même temps que, par le même mouvement, les paupières, s'abaissant, allaient rejoindre l'extrémité des lèvres, parmi des plis gras de la peau. Et c'était une grimace – une multitude de grimaces qui donnaient à son visage une expression de cruauté comique et macabre. Clara demanda :

– C'est lui, sans doute, que nous avons rencontré sur une civière, tout à l'heure ?

– Ah ! vous l'avez rencontré ?… cria le bonhomme flatté… Eh bien, qu'en dites-vous ?…

– Quelle horreur !… fit Clara d'une voix tranquille, qui démentait le dégoût de son exclamation. Alors le bourreau expliqua :

– C'était un misérable coolie du port… rien du tout, milady… Certes, il ne méritait pas l'honneur d'un si beau travail… Il avait,

paraît-il, volé un sac de riz à des Anglais… nos chers et bons amis les Anglais… Quand je lui eus enlevé la peau et qu'elle ne tenait plus à ses épaules que par deux petites boutonnières… je l'obligeai à marcher, milady… Ha !… ha !… ha !… La bonne idée, vraiment !… C'était à se tordre les côtes… On eût dit qu'il avait sur le corps, comment appelez-vous cette chose ?… Ah ! oui ma foi !… un mac-farlane ?… Jamais il n'avait été si bien vêtu, le chien, ni par un plus parfait tailleur… Mais il avait les os si durs que j'y ai ébréché ma scie… cette belle scie que voilà.

Un petit morceau blanchâtre et graisseux était resté entre les dents de la scie… Il le fit sauter d'un coup d'ongle et l'envoya se perdre dans le gazon, parmi les fleurettes…

– C'est de la moelle, milady !… fit le joyeux bonhomme… Il n'y en a pas pour cher… Et, hochant la tête, il ajouta :

– Il n'y en a pas souvent pour cher… car nous travaillons, presque toujours, dans le bas peuple… Puis, d'un air de tranquille satisfaction :

– Hier, ma foi… ce fut très curieux… D'un homme j'ai fait une femme… Hé !… hé !… hé !… C'était à s'y méprendre… Et je m'y suis mépris, pour voir… Demain, si les génies veulent bien m'accorder la grâce que j'aie une femme, à ce gibet… j'en ferai un homme… C'est moins facile !… Ha !… ha !…

Sous l'effort d'un nouveau rire, son triple menton, les bourrelets de son cou, et son ventre tremblèrent comme de la gélatine… Une seule ligne rouge et arquée reliait alors le coin gauche de sa bouche à la commissure de ses paupières droites, au milieu des bouffissures et des rigoles par où coulaient de minces filets de sueur et des larmes de rire.

Il introduisit la scie nettoyée et luisante dans la trousse qu'il referma. La boîte en était charmante et d'un laque admirable : un vol d'oies sauvages, au-dessus d'un étang nocturne où la lune argentait les lotus et les iris.

À ce moment, l'ombre du gibet mit sur le corps du tourmenteur une barre transversale et violacée.

– Voyez-vous, milady, continua le bavard bonhomme, notre métier, de même que nos belles potiches, nos belles soies brodées, nos beaux laques, se perd de plus en plus… Nous ne savons plus, aujourd'hui, ce que c'est réellement que le supplice… Bien que je m'efforce à en conserver les traditions véritables… je suis débordé… et je ne puis, à moi tout seul, arrêter sa décadence…

Que voulez-vous ? Les bourreaux, on les recrute, maintenant, on ne sait où !… Plus d'examens, plus de concours… C'est la faveur seule, la protection qui décident des choix… Et quels choix, si vous saviez !… C'est honteux !… Autrefois on ne confiait ces importantes fonctions qu'à d'authentiques savants, à des gens de mérite, qui connaissaient parfaitement l'anatomie du corps humain, qui avaient des diplômes, de l'expérience, ou du génie naturel… Aujourd'hui, va te faire fiche ! Le moindre cordonnier peut prétendre à remplir ces places honorables et difficiles… Plus de hiérarchie, plus de traditions ! Tout s'en va… Nous vivons dans une époque de désorganisation… Il y a en Chine, milady, quelque chose de pourri…

Il soupira profondément et, nous montrant ses mains toutes rouges, puis la trousse qui brillait, dans l'herbe à côté de lui :

– Et pourtant, je m'emploie de mon mieux, comme vous avez pu voir, à relever notre prestige aboli… Car je suis un vieux conservateur, moi… un nationaliste intransigeant… et je répugne à toutes ces pratiques, à toutes ces modes nouvelles que, sous prétexte de civilisation, nous apportent les Européens, et en particulier les Anglais… Je ne voudrais pas médire des Anglais, milady… Ce sont de braves gens, et fort respectables… Mais, il faut l'avouer, leur influence sur nos mœurs a été désastreuse… Chaque jour ils enlèvent à notre Chine son caractère exceptionnel… Au seul point de vue du supplice, milady, ils nous ont fait beaucoup de tort… beaucoup de tort… C'est grand dommage !…

– Ils s'y connaissent, pourtant !… interrompit Clara, que ce reproche blessa dans son amour-propre national, car elle voulait bien se montrer sévère envers ses compatriotes qu'elle détestait, mais elle entendait les faire respecter par les autres.

Le tortionnaire haussa les épaules et, sous l'empire du tic nerveux, il en arriva à composer sur son visage la grimace la plus impérieusement comique qui se pût voir sur un visage humain. Et, pendant que nous avions grand-peine, malgré l'horreur, à retenir nos rires, il déclara péremptoirement :

– Non, milady, ils ne s'y connaissent pas du tout… Sous ce rapport, ce sont de vrais sauvages… Voyons, dans les Indes – ne parlons que des Indes – quel travail grossier et sans art !… Et comme ils ont bêtement – oui, bêtement – gaspillé la mort !…

Il joignit ses mains sanglantes, comme pour une prière, leva ses

yeux vers le ciel et, d’une voix où semblaient pleurer tant de regrets :

– Quand on songe, milady, s’écria-t-il, à toutes les choses admirables qu’ils avaient à faire là-bas… et qu’ils n’ont pas faites… et qu’ils ne feront jamais !… C’est impardonnable…

– Ça, par exemple ! protesta Clara… vous ne savez pas ce que vous dites…

– Que les génies m’emportent, si je mens !… s’exclama le gros bonhomme.

Et, d’une voix plus lente, avec des gestes didactiques, il professa :

– En supplice, comme en toutes choses, les Anglais ne sont pas des artistes… Toutes les qualités que vous voudrez, milady, mais pas celle-là… non, non, non.

– Allons donc !… Ils ont fait pleurer toute l’humanité !…

– Mais, milady… très mal… rectifia le bourreau… C’est que l’art ne consiste pas à tuer beaucoup… à égorger, massacrer, exterminer, en bloc, les hommes… C’est trop facile, vraiment… L’art, milady, consiste à savoir tuer, selon des rites de beauté dont nous autres Chinois connaissons seuls le secret divin… Savoir tuer !… Rien n’est plus rare, et tout est là… Savoir tuer !… C’est-à-dire travailler la chair humaine, comme un sculpteur sa glaise ou son morceau d’ivoire… en tirer toute la somme, tous les prodiges de souffrance qu’elle recèle au fond de ses ténèbres et de ses mystères… Voilà !… Il y faut de la science, de la variété, de l’élégance, de l’invention… du génie, enfin… Mais, tout se perd aujourd’hui… Le snobisme occidental qui nous envahit, les cuirassés, les canons à tir rapide, les fusils à longue portée, l’électricité, les explosifs… que sais-je ?… tout ce qui rend la mort collective, administrative et bureaucratique… toutes les saletés de votre progrès, enfin… détruisent peu à peu nos belles traditions du passé… Il n’y a qu’ici, dans ce jardin, où elles soient encore conservées tant bien que mal… où nous essayons du moins de les maintenir tant bien que mal… Que de difficultés !… que d’entraves !… que de luttes continuelles, si vous saviez !… Hélas ! je sens que ça n’est plus pour longtemps… Nous sommes vaincus par les médiocres… Et c’est l’esprit bourgeois qui triomphe partout…

Sa physionomie eut alors une singulière expression de mélancolie et d’orgueil, tout ensemble, en même temps que ses

gestes révélèrent une profonde lassitude.

– Et pourtant, dit-il, moi qui vous parle, milady… je ne suis pas le premier venu, certes… Je puis me vanter d'avoir, toute ma vie, travaillé avec désintéressement à la gloire de notre grand Empire… J'ai toujours été – et de beaucoup – le premier, dans les concours de tortures… J'ai inventé – croyez-moi – des choses véritablement sublimes, d'admirables supplices qui, dans un autre temps et sous une autre dynastie, m'eussent valu la fortune et l'immortalité… Eh bien, c'est à peine si l'on fait attention à moi… Je ne suis pas compris… Disons le mot : on me méprise… Que voulez-vous ?… Aujourd'hui le génie ne compte pour rien… personne n'y accorde plus le moindre mérite… C'est décourageant. Je vous assure !… Pauvre Chine, jadis si artiste, si grandement illustre !… Ah ! je crains bien qu'elle ne soit mûre pour la conquête !…

D'un geste pessimiste et navré, il prit Clara à témoin de cette décadence, et ses grimaces furent quelque chose d'intraduisible…

– Enfin, voyons, milady !… Est-ce pas à pleurer ?… C'est moi qui avais inventé le supplice du rat. Que les génies me rongent le foie et me tordent les testicules, si ce n'est pas moi !… Ah ! milady, un supplice extraordinaire, je vous jure… Originalité, pittoresque, psychologie, science de la douleur, il avait tout pour lui… Et, par-dessus le marché, il était infiniment comique… Il s'inspirait de cette vieille gaieté chinoise, si fort oubliée, de nos jours… Ah ! comme il eût excité la verve plaisante de tout le monde !… quelle ressource pour les conversations languissantes !… Eh bien, ils y ont renoncé… Pour mieux dire, ils n'en ont pas voulu… Et cependant, les trois essais que nous en fîmes devant les juges avaient eu un succès colossal.

Comme nous n'avions pas l'air de le plaindre, que ses récriminations de vieil employé nous agaçaient plutôt, le bourreau répéta, en appuyant sur le mot :

– Colossal… co-los-sal !…

– Qu'est-ce que c'est que ce supplice du rat ?… demanda mon amie… Et comment se fait-il que je ne le connaisse point ?

– Un chef-d'œuvre, milady… un pur chef-d'œuvre !… affirma d'une voix retentissante le gros homme dont le corps flasque se tassa davantage dans l'herbe.

– J'entends bien… mais encore ?

– Un chef-d'œuvre, en vérité !… Et vous voyez… vous ne le connaissez point… personne ne le connaît… Quelle pitié !… Comment voulez-vous que je ne sois pas humilié ?…

– Pouvez-vous nous le décrire ?…

– Si je le puis ?… Mais parfaitement oui, je le puis… Je vais vous l'expliquer, et vous jugerez… Suivez-moi bien…

Et le gros homme, avec des gestes précis qui dessinaient, dans l'air, des formes, parla ainsi :

– Vous prenez un condamné, charmante milady, un condamné, ou tout autre personnage – car il n'est pas nécessaire, pour la réussite de mon supplice, que le patient soit condamné à n'importe quoi – vous prenez un homme, autant que possible, jeune, fort, et dont les muscles soient bien résistants… en vertu de ce principe que plus il y a force, plus il y a lutte, plus il y a lutte, plus il y a douleur !… Bon… Vous le déshabillez… Bon… Et, quand il est tout nu – n'est-ce pas, milady ?

– vous le faites s'agenouiller, le dos courbé, sur la terre, où vous le maintenez par des chaînes, rivées à des colliers de fer qui lui serrent la nuque, les poignets, les jarrets et les chevilles… Bon ! je ne sais si je me fais bien comprendre ?… Vous mettez alors, dans un grand pot percé, au fond, d'un petit trou – un pot de fleurs, milady ! – vous mettez un très gros rat, qu'il convient d'avoir privé de nourriture, pendant deux jours, afin d'exciter sa férocité… Et ce pot, habité par ce rat, vous l'appliquez hermétiquement, comme une énorme ventouse, sur les fesses du condamné, au moyen de solides courroies, attachées à une ceinture de cuir, qui lui entoure les reins… Ah ! ah ! ça se dessine !…

Il nous regarda, malicieusement, du coin de ses paupières rabattues, afin de juger de l'effet que ses paroles produisaient sur nous…

– Et alors ?… fit Clara, simplement.

– Alors, milady, vous introduisez, dans le petit trou du pot – devinez quoi ?

– Est-ce que je sais, moi ?…

Le bonhomme se frotta les mains, sourit affreusement, et il reprit :

– Vous introduisez une tige de fer, rougie au feu d'une forge… d'une forge portative qui est là, près de vous… Et, quand la tige

de fer est introduite, que se passe-t-il ?… Ah ! ah ! ah !… Imaginez vous-même ce qui doit se passer, milady ?…

– Mais allez donc, vieux bavard !… ordonna mon amie dont les petits pieds colères trépignaient le sable de l'allée…

– Là !… là !… calma le prolixe tourmenteur… Un peu de patience, milady… Et procédons avec méthode, s'il vous plaît… Donc, vous introduisez, dans le trou du pot, une tige de fer, rougie au feu d'une forge… Le rat veut fuir la brûlure de la tige et son éclaboussante lumière… Il s'affole, cabriole, saute et bondit, tourne sur les parois du pot, rampe et galope sur les fesses de l'homme, qu'il chatouille d'abord et qu'ensuite il déchire de ses pattes, et mord de ses dents aiguës… cherchant une issue, à travers les chairs fouillées et sanglantes… Mais, il n'y a pas d'issue… ou, du moins, dans les premières minutes de l'affolement, le rat ne trouve pas d'issue… Et la tige de fer, manœuvrée avec habileté et lenteur, se rapproche toujours du rat… le menace… lui roussit le poil… Que dites-vous de ce prélude ?

Il respira, quelques secondes, et, posément, avec autorité, il enseigna : – Le grand mérite, en ceci, est qu'il faut savoir prolonger cette opération initiale le plus qu'on peut, car les lois de la physiologie nous apprennent qu'il n'est rien de plus horrible que la combinaison sur une chair humaine des chatouillements et des morsures… Il peut même arriver que le patient en devienne fou… Il hurle et se démène… son corps, resté libre dans l'intervalle des colliers de fer, palpite, se soulève, se tord, secoué par de douloureux frissons… Mais les membres sont maintenus solidement par les chaînes… le pot, par les courroies… Et les mouvements du condamné ne font qu'augmenter la fureur du rat, à laquelle, bientôt, vient s'ajouter la griserie du sang… C'est sublime, milady !…

– Et enfin ?… fit, d'une voix brève et tremblée, Clara qui avait légèrement pâli. Le bourreau claqua de la langue et il poursuivit :

– Enfin – car je vois que vous êtes pressée de connaître le dénouement de cette admirable et joviale histoire – enfin… sous la menace de la tige rougie et grâce à l'excitation de quelques brûlures opportunes, le rat finit par trouver une issue… une issue naturelle, milady… et combien ignoble !… Ah !… ah !… ah !…

– Quelle horreur !… cria Clara.

– Ah ! vous voyez… Je ne vous le fais pas dire… Et je suis fier

de l'intérêt que vous prenez à mon supplice… Mais attendez… Le rat pénètre, par où vous savez… dans le corps de l'homme… en élargissant de ses pattes et de ses dents… le terrier… Ah !… ah !… ah !… le terrier qu'il creuse frénétiquement, comme de la terre… Et il crève étouffé, en même temps que le patient, lequel, après une demi-heure d'indicibles, d'incomparables tortures, finit, lui aussi, par succomber à une hémorragie… quand ce n'est pas à l'excès de la souffrance… ou encore à la congestion d'une folie épouvantable… Dans tous les cas, milady… et quelle que soit la cause finale à cette mort, croyez que c'est extrêmement beau !…

Satisfait, avec des airs d'orgueil triomphant, il conclut :

– Est-ce pas extrêmement beau, milady ? N'est-ce pas là, véritablement, une invention prodigieuse… un admirable chef-d'œuvre, en quelque sorte classique, et dont vous chercheriez, vainement, l'équivalent, dans le passé ?… Je ne voudrais pas manquer de modestie, mais convenez, milady, que les démons qui, jadis, hantèrent les forêts du Yunnan, n'imaginèrent jamais un pareil miracle… Eh bien, les juges n'en ont pas voulu !… Je leur apportais là, vous le sentez, quelque chose d'infiniment glorieux… quelque chose d'unique, en son genre, et capable d'enflammer l'inspiration de nos plus grands artistes… Ils n'en ont pas voulu… Ils ne veulent plus rien… plus rien !… Le retour à la tradition classique les effraie… Sans compter aussi toutes sortes d'interventions morales, bien pénibles à constater… l'intrigue, la concussion, la vénalité concurrente… le mépris du juste… l'horreur du beau… est-ce que je sais ?… Vous pensez du moins, je suis sûr, que, pour un tel service, ils m'ont élevé au mandarinat ? Ah bien oui !… Rien, milady… je n'ai rien eu… Ce sont là des symptômes caractéristiques de notre déchéance… Ah ! nous sommes un peuple fini, un peuple mort !… Les Japonais peuvent venir… nous ne sommes plus capables de leur résister… Adieu la Chine !…

Il se tut.

Le soleil gagnait l'ouest, et l'ombre du gibet, se déplaçant avec le soleil, s'allongeait maintenant, sur l'herbe. Les pelouses devenaient d'un vert plus vif ; une sorte de buée rose et or montait de massifs arrosés, et les fleurs s'irradiaient, plus lumineuses, semblables à de petits astres multicolores, dans le firmament de verdure… Un oiseau, tout jaune, portant dans son bec une longue brindille de coton, réintégra son nid, caché au fond des feuillages qui garnissaient le fût de la colonne de supplice, au pied de

laquelle était assis le tourmenteur.

Celui-ci, maintenant, rêvait, avec un visage plus placide et des grimaces apaisées, où la mélancolie remplaçait la cruauté…

– C'est comme les fleurs !… murmura-t-il, après un silence…

Un chat noir qui sortait des massifs vint, l'échine arquée et la queue battante, se frotter en ronronnant contre lui… Il le caressa doucement. Puis le chat, ayant aperçu un scarabée, s'allongea derrière une touffe d'herbe et, l'oreille aux écoutes, les prunelles ardentes, il se mit à suivre, dans l'air, le vol capricieux de l'insecte. Le bourreau, dont cette arrivée avait interrompu les plaintes patriotiques, hocha la tête et reprit :

– C'est comme les fleurs !… Nous avons aussi perdu le sens des fleurs, car tout se tient… Nous ne savons plus ce que c'est que les fleurs… Croiriez-vous qu'on nous en envoie d'Europe, à nous qui possédons la flore la plus extraordinaire et la plus variée du globe… Qu'est-ce qu'on ne nous envoie pas aujourd'hui ?… Des casquettes, des bicyclettes, des meubles, des moulins à café, du vin et des fleurs !… Et si vous saviez les mornes sottises, les pauvretés sentimentales, les folies décadentes que nos poètes débitent sur les fleurs !… C'est effrayant !… Il y en a qui prétendent qu'elles sont perverses !… Perverses, les fleurs !… En vérité, on ne sait plus quoi inventer… Avez-vous idée d'un pareil non-sens, milady, et si monstrueux ?… Mais les fleurs sont violentes, cruelles, terribles et splendides… comme l'amour !…

Il cueillit une renoncule qui, près de lui, au-dessus du gazon, balançait mollement son capitule d'or, et, avec des délicatesses infinies, lentement, amoureusement, il la fit tourner entre ses gros doigts rouges où le sang séché s'écaillait par places :

– Est-ce pas adorable ?… répétait-il, en la contemplant… C'est tout petit, tout fragile… et c'est toute la nature, pourtant… toute la beauté et toute la force de la nature… Cela renferme le monde… Organisme chétif et impitoyable et qui va jusqu'au bout de son désir !… Ah ! les fleurs ne font pas de sentiment, milady… Elles font l'amour… rien que l'amour… Et elles le font tout le temps et par tous les bouts… Elles ne pensent qu'à ça… Et comme elles ont raison !… Perverses ?… Parce qu'elles obéissent à la loi unique de la Vie, parce qu'elles satisfont à l'unique besoin de la vie, qui est l'amour ?… Mais regardez donc !… La fleur n'est qu'un sexe, milady… Y a-t-il rien de plus sain, de plus fort, de plus beau qu'un sexe ?… Ces pétales merveilleux… ces soies, ces velours…

Ces douces, souples et caressantes étoffes… ce sont les rideaux de l’alcôve… les draperies de la chambre nuptiale… le lit parfumé où les sexes se joignent… où ils passent leur vie éphémère et immortelle à se pâmer d’amour. Quel exemple admirable pour nous !

Il écarta les pétales de la fleur, compta les étamines chargées de pollen, et il dit, encore, les yeux noyés d’une extase burlesque :

– Voyez, milady !… Un… deux… cinq… dix… vingt… Voyez comme elles sont frémissantes !… Voyez !… Ils se mettent, quelquefois, à vingt mâles pour le spasme d’une seule femelle !… Hé !… hé !… hé !… Quelquefois, c’est le contraire !…

Un à un, il arracha les pétales de la fleur :

– Et quand elles sont gorgées d’amour, voilà que les rideaux du lit se déchirent… que se dissolvent et tombent les draperies de la chambre… Et les fleurs meurent… parce qu’elles savent bien qu’elles n’ont plus rien à faire… Elles meurent, pour renaître plus tard, et encore, à l’amour !…

Jetant loin de lui le pédoncule dénudé, il clama :

– Faites l’amour, milady… faites l’amour… comme les fleurs !…

Puis, brusquement, il reprit sa trousse, se leva, sa natte de travers, et, nous ayant salués, il s’en alla, par les pelouses, foulant, de son corps pesant et balancé, le gazon tout fleuri de scilles, de doronies et de narcisses.

Clara le suivit du regard quelques instants, et, comme nous nous remettions à marcher vers la cloche :

– Est-il drôle, le gros patapouf ! dit-elle… Il a l’air bon enfant… Je m’écriai stupidement :

– Comment pouvez-vous supposer une telle chose, ma chère Clara ?… Mais c’est un monstre !… Il est même effrayant de penser qu’il existe, quelque part, parmi des hommes, un tel monstre !… Je sens que, dorénavant, j’aurai toujours le cauchemar de cette face horrible… et l’effroi de ces paroles… Vous me faites beaucoup de peine, je vous assure…

Clara répliqua vivement :

– Et toi aussi, tu me fais de la peine… Pourquoi prétends-tu que le gros patapouf est un monstre ?… Tu n’en sais rien !… Il aime son art, voilà tout !… Comme le sculpteur aime la sculpture,

et le musicien la musique… Et il en parle merveilleusement !… Est-ce curieux et agaçant que tu ne veuilles pas te mettre dans l'esprit que nous sommes en Chine et non, Dieu merci, à Hyde-Park ou à la Bodinière, au milieu de tous les sales bourgeois que tu adores ?… Pour toi, les mœurs devraient être les mêmes dans tous les pays… Et quelles mœurs !… Belle conception !… Tu ne sens donc pas que ce serait à mourir de monotonie, à ne jamais plus voyager, mon cher !…

Et, tout d'un coup, d'un ton de reproche plus accentué : – Ah ! tu n'es pas gentil, vraiment… Pas une minute ton égoïsme ne désarme, même devant un tout petit plaisir que je te demande… Il n'y a pas moyen de s'amuser un peu avec toi… Tu n'es jamais content de rien… Tu me contraries en tout ce que j'aime… Sans compter que, grâce à toi, nous avons manqué le plus beau, peut-être !…

Elle soupira tristement :

– Voilà encore une journée perdue !… Je n'ai pas de chance !… J'essayai de me défendre et de la calmer.

– Non… non… insista Clara… c'est très mal !… Tu n'es pas un homme… Même du temps d'Annie, c'était la même chose… Tu nous gâtais tout notre plaisir avec tes évanouissements de petite pensionnaire et de femme enceinte… Quand on est comme toi, on reste chez soi… Est-ce bête, vraiment ?… On part, gais, heureux… pour s'amuser gentiment, voir des spectacles sublimes, s'exalter à des sensations extraordinaires… et puis, tout d'un coup, on devient triste… et c'est fini !… Non, non !… C'est bête, bête… c'est trop bête !…

Elle se pendit à mon bras, plus fort, et elle eut une moue – une moue de fâcherie et de tendresse – si exquise, que je sentis courir, dans mes veines, un frisson de désir.

– Et moi, qui fais tout ce que tu veux… comme un pauvre chien !… gémit-elle. Puis :

– Je suis sûre que tu me crois méchante… parce que je m'amuse à des choses qui te font pâlir et trembler ?… Tu me crois méchante et sans cœur, pas ?…

Sans attendre ma réponse, elle affirma :

– Mais moi aussi, je pâlis… moi aussi je tremble… Sans ça, je ne m'amuserais pas… Alors, tu me crois méchante ?…

– Non, chère Clara, tu n'es pas méchante… Tu es… Elle

m'interrompit vivement, me tendit ses lèvres :

– Je ne suis pas méchante… Je ne veux pas que tu me croies méchante… Je suis une petite femme gentille et curieuse… comme toutes les femmes… Et vous, vous n'êtes qu'une vieille poule !… Et je ne vous aime plus… Et baisez votre maman, cher amour… baisez fort… plus fort… bien fort… Non, je ne vous aime plus, petite chiffe… Oui, tenez… c'est cela… vous n'êtes qu'un amour de petite chiffe de rien du tout.

Gaie et sérieuse, souriante et le front barré de plis d'ombre qu'elle avait, dans la colère comme dans la volupté, elle ajouta :

– Dire que je ne suis qu'une femme… une toute petite femme… une femme aussi fragile qu'une fleur… aussi délicate et frêle qu'une tige de bambou… et que, de nous deux, c'est moi l'homme… et que je vaux dix hommes comme toi !…

Et le désir que provoquait en moi sa chair se compliquait d'une immense pitié pour son âme éperdue et folle. Elle dit encore, avec un léger sifflement de mépris, cette phrase qui, souvent, lui revenait aux lèvres :

– Les hommes !… ça ne sait pas ce que c'est que l'amour, ni ce que c'est que la mort, qui est bien plus belle que l'amour… ça ne sait rien… et c'est toujours triste,… et ça pleure !… Et ça s'évanouit, sans raison, pour des nunus !… Puutt !… Puutt !… Puutt !…

Changeant d'idées, comme un scarabée de fleurs, soudain, elle demanda :

– Est-ce vrai ce que racontait, tout à l'heure, le gros patapouf ?

– Quoi donc, chère Clara ?… Et que vous importe le gros patapouf !

– Tout à l'heure, le gros patapouf racontait que, chez les fleurs, ils se mettent quelquefois à vingt mâles pour le spasme d'une seule femelle ?… C'est vrai, ça ?

– Mais, oui !…

– Bien vrai ?… Bien… bien vrai ?

– Mais, sans doute !

– Il ne se moquait pas de nous, le gros patapouf ?… Tu es sûr ?…

– Es-tu drôle ?… Pourquoi me demandes-tu cela ?… Pourquoi me regardes-tu avec des yeux si étranges ?… Puisque c'est vrai !…

– Ah !…

Elle resta songeuse… les paupières closes, une seconde… Son haleine s'enflait, sa gorge haletait presque… Et, très bas, elle murmura en appuyant sa tête contre ma poitrine : – Je voudrais être fleur… Je voudrais… Je voudrais être… tout !…

– Clara !… suppliai-je… ma petite Clara…

Je la tins serrée, dans mes bras… Je la tins bercée, dans mes bras :

– Pas toi ?… Toi, tu ne voudrais pas ?… Oh ! toi, tu aimes mieux rester, toute ta vie, une petite chiffe molle !… Hou, le vilain !

Après un court silence, durant lequel nous entendions davantage, sous nos pas plus pesants, crier le sable rouge de l'allée, elle reprit, d'une voix chantante :

– Et je voudrais aussi… quand je serai morte… je voudrais que l'on mît dans mon cercueil des parfums très forts… des fleurs de thalictre… et des images de péché… de belles images, ardentes et nues, comme celles qui ornent les nattes de ma chambre… Ou bien… je voudrais… être ensevelie… sans robes et sans suaire, dans les cryptes du temple d'Élephanta… avec toutes ces étranges bacchantes de pierre… qui se caressent et se déchirent… de si furieuses luxures… Ah ! mon chéri… Je voudrais… je voudrais être morte, déjà !

Et, brusquement :

– Quand on est morte… est-ce que les pieds touchent le bois du cercueil ?…

– Clara !… implorai-je… Pourquoi toujours parler de la mort ?… Et tu veux que je ne sois pas triste ? Je t'en prie… ne me rends pas fou tout à fait… Abandonne ces vilaines idées qui me torturent… et rentrons… Par pitié, ma chère Clara, rentrons.

Elle n'écoutait pas ma prière et elle continuait sur un ton de mélopée dont je ne savais pas… non, en vérité, je ne savais pas si c'était de l'émotion ou de l'ironie, des larmes nerveuses ou du rire grimaçant.

– Si tu es près de moi… quand je mourrai… cher petit cœur… écoute bien !… Tu mettras… c'est cela… tu mettras un joli coussin de soie jaune entre mes pauvres petits pieds et le bois du cercueil… Et puis… tu tueras mon beau chien du Laos… et tu l'allongeras, tout sanglant, contre moi… comme il a coutume de

s'allonger lui-même, tu sais, avec une patte sur ma cuisse et une autre patte sur mon sein… Et puis… longtemps… longtemps… tu m'embrasseras, cher amour, sur les dents… et dans les cheveux… Et tu me diras des choses… des choses si jolies… et qui bercent et qui brûlent… des choses comme quand tu m'aimes… Pas, tu veux, mon chéri ?… Tu me promets ?… Voyons, ne fais pas cette figure d'enterrement… Ce n'est pas de mourir, qui est triste… c'est de vivre quand on n'est pas heureux… Jure ! jure que tu me promets !…

– Clara ! Clara !… je t'en supplie !… Tais-toi…

J'étais, sans doute, à bout de nerfs… Un flot de larmes jaillit de mes yeux… Je n'aurais pas pu dire la raison de ces larmes qui n'étaient pas très douloureuses, où j'éprouvais, au contraire, comme un soulagement, une détente… Et Clara s'y trompa, en se les attribuant. Ce n'était pas sur elle que je pleurais, ni sur son péché, ni sur la pitié que m'inspirait sa pauvre âme malade, ni sur l'évocation qu'elle venait de faire de sa mort… C'était, peut-être, sur moi seul que je pleurais, sur ma présence dans ce jardin, sur cet amour maudit où je sentais que tout ce qu'il y avait en moi, maintenant, d'élans généreux, de désirs hautains, d'ambitions nobles, se profanait au souffle impur de ces baisers dont j'avais honte, dont j'avais soif aussi ?… Eh bien, non !… Et pourquoi me mentir à moi-même ?… Larmes toutes physiques… larmes de faiblesse, de fatigue et de fièvre, larmes d'énervement devant des spectacles trop durs pour ma sensibilité déprimée, devant des odeurs trop fortes pour mon odorat, devant les continuelles sautes, de l'impuissance à l'exaspération, de mes désirs charnels… larmes de femme… larmes de rien !… Certaine que c'était d'elle, d'elle morte… d'elle allongée dans le cercueil que je pleurais, et heureuse de son pouvoir sur moi, Clara se fit délicieusement câline.

– Pauvre mignon !… soupira-t-elle… Tu pleures !… Eh bien, alors, dis tout de suite que le gros patapouf avait l'air bon enfant… Dis-le, pour me faire plaisir… et je me tairai… et plus jamais je ne parlerai de la mort… plus jamais… Allons !… tout de suite… dites-le… petit cochon…

Lâchement, mais aussi pour en finir une bonne fois avec toutes ces idées macabres, je fis ce qu'elle me demandait. Avec une joie bruyante, elle me sauta au cou, me baisa aux lèvres, et, m'essuyant les yeux, elle s'écria :

– Oh ! tu es gentil !… tu es un gentil bébé… un amour de bébé,

cher petit cœur !… Et moi, je suis une vilaine femme… une méchante petite femme… qui te taquine, tout le temps, et qui te fait pleurer… Et puis, le gros patapouf est un monstre… je le déteste… et puis, je ne veux pas que tu tues mon beau chien du Laos… et puis, je ne veux pas mourir… Et puis je t'adore, ah !… Et puis… et puis… tout cela, c'était pour rire, tu comprends… Ne pleure plus… ah ! ne pleure plus !… Souris, maintenant… souris, avec tes yeux si bons… et ta bouche qui sait des choses si tendres… ta bouche, ta bouche !… Et marchons plus vite… J'aime tant marcher très vite, à ton bras !…

Et son ombrelle, au-dessus de nos têtes qui se touchaient, voletait, légère, brillante et folle, ainsi qu'un grand papillon.

VII

Nous approchions de la cloche.

À droite et à gauche, d'immenses fleurs rouges, d'immenses fleurs pourprées, des pivoines couleur de sang et, dans l'ombre, sous les énormes feuilles en parasol des petasites, les anthuriums, pareils à des plèvres saignantes, semblaient nous saluer au passage, ironiquement, et nous montrer le chemin de torture. Il y avait aussi d'autres fleurs, fleurs de boucherie et de massacre, des tigridias ouvrant des gorges mutilées, des diclytras et leurs guirlandes de petits cœurs rouges, et aussi de farouches labiées à la pulpe dure, charnue, d'un teint de muqueuse, de véritables lèvres humaines – les lèvres de Clara – vociférant du haut de leurs tiges molles.

– Allez, mes chéris… allez donc plus vite… Là où vous allez, il y a encore plus de douleurs, plus de supplices, plus de sang qui coule et s'égoutte à travers le sol… plus de corps tordus, déchirés, râlant sur les tables de fer… plus de chairs hachées qui se balancent à la corde des gibets… plus d'épouvante et plus d'enfer… Allez, mes amours, allez, lèvres contre lèvres et la main dans la main. Et regardez entre les feuillages et les treillages, regardez se développer l'infernal diorama, et la diabolique fête de la mort.

Toute frémissante, les dents serrées, ses yeux redevenus ardents et cruels, Clara s'était tue… Elle s'était tue et, tout en marchant, elle écoutait la voix des fleurs en qui elle reconnaissait sa propre voix à elle, sa voix des jours terribles et des nuits homicides, une voix de férocité, de volupté, de douleur aussi, et qui, en même temps que des profondeurs de la terre et des profondeurs de la mort, semblait venir des profondeurs, plus profondes et plus noires, de son âme.

Un bruit strident comme un grincement de poulie traversa l'air… Puis, ce fut quelque chose de très doux, de très pur, de pareil à la résonance d'une coupe de cristal contre laquelle, le soir, s'est heurté le vol d'une phalène. Nous entrions alors, dans une vaste allée tournante, bordée de chaque côté par de hauts

treillages qui répandaient, sur le sable, des ombres criblées de petits losanges de lumières. Entre les treillages et les feuillages, Clara, avidement, regarda. Et, malgré moi, malgré ma sincère résolution de désormais fermer les yeux au spectacle maudit, attiré par cet étrange aimant de l'horreur, vaincu par cet invincible vertige des curiosités abominables, moi aussi, entre les feuillages et les treillages, je regardai.

Et voici ce que nous vîmes…

Sur le plateau d'un tertre, vaste et bas, auquel l'allée aboutissait par une montée insensible et continue, c'était un espace tout rond, artistement disposé en arboretum, par de savants jardiniers. Énorme, trapue, d'un bronze mat lugubrement patiné de rouge, la cloche, au centre de cet espace, était suspendue par le crochet d'une poulie sur la traverse supérieure d'une sorte de guillotine en bois noir dont les montants s'ornaient d'inscriptions dorées et de masques terrifiants. Quatre hommes, nus jusqu'à la ceinture, les muscles bandés, la peau distendue jusqu'à n'être plus qu'un paquet de bosses difformes, tiraient sur la corde de la poulie et c'est à peine si leurs efforts rythmiquement combinés parvenaient à ébranler, à soulever la pesante masse de métal qui, à chaque secousse, exhalait un son presque imperceptible, ce son doux, pur, plaintif que nous avions entendu tout à l'heure, et dont les vibrations allaient se perdre et mourir dans les fleurs. Le battant, lourd pilon de fer, avait, alors, un léger mouvement d'oscillation, mais n'atteignait plus les parois sonores, lasses d'avoir si longtemps sonné l'agonie d'un pauvre diable. Sous la coupole de la cloche, deux autres hommes, les reins nus, le torse ruisselant de sueur, sanglés d'une étoffe de laine brune, se penchaient sur quelque chose qu'on ne voyait pas… Et leurs poitrines dont les côtes saillaient, leurs flancs maigres soufflaient comme ceux des chevaux fourbus.

Tout cela se distinguait vaguement, un peu confus, un peu brouillé, se rompait soudain par mille interpositions de choses et se recomposait ensuite, d'ensemble, dans les interstices des feuillages et les losanges des treillages.

– Il faut se dépêcher… il faut se dépêcher !… s'écria Clara qui, pour marcher plus vite, ferma son ombrelle et releva sa robe sur les hanches, d'un geste hardi.

L'allée tournait toujours, tantôt ensoleillée, tantôt ombreuse et changeait d'aspect, à chaque instant, mêlant à plus de beauté florale, plus d'inexorable horreur.

– Regarde bien, mon chéri, dit Clara… regarde partout… Nous voici dans la plus belle, dans la plus intéressante partie du jardin… Tiens ! ces fleurs ! oh ! ces fleurs !

Et elle me désigna de bizarres végétaux qui croissaient dans une partie du sol où l'on voyait l'eau sourdre de tous côtés… Je m'approchai… C'étaient, sur de hautes tiges, squamifères et tachées de noir comme des peaux de serpents, d'énormes spathes, sortes de cornets évasés d'un violet foncé de pourriture à l'intérieur, à l'extérieur d'un jaune verdâtre de décomposition, et semblables à des thorax ouverts de bêtes mortes… Du fond de ces cornets, sortaient de longs spadices sanguinolents, imitant la forme de monstrueux phallus… Attirées par l'odeur de cadavre que ces horribles plantes exhalaient, des mouches volaient autour, par essaims serrés, des mouches s'engouffraient au fond de la spathe, tapissée, de haut en bas, de soies contractiles qui les enlaçaient et les retenaient prisonnières, plus sûrement que des toiles d'araignées… Et le long des tiges, les feuilles digitées se crispaient, se tordaient, telles des mains de suppliciés.

– Tu vois, cher amour, professa Clara… ces fleurs ne sont point la création d'un cerveau malade, d'un génie délirant… c'est de la nature… Quand je te dis que la nature aime la mort !…

– La nature aussi crée les monstres !

– Les monstres !… les monstres !… D'abord, il n'y a pas de monstres !… Ce que tu appelles des monstres ce sont des formes supérieures ou en dehors, simplement, de ta conception… Est-ce que les dieux ne sont pas des monstres ?… Est-ce que l'homme de génie n'est pas un monstre, comme le tigre, l'araignée, comme tous les individus qui vivent, au-dessus des mensonges sociaux, dans la resplendissante et divine immoralité des choses ?… Mais, moi aussi, alors, je suis un monstre !…

Nous étions maintenant engagés entre des palissades de bambous, le long desquelles couraient des chèvrefeuilles, des jasmins odorants, des bignones, des mauves arborescentes, des hibiscus grimpants, non encore fleuris. Un ménisperme étreignait une colonne de pierre de ses lianes innombrables. Au haut de la colonne, grimaçait une face de divinité hideuse dont les oreilles s'éployaient en ailes de chauve-souris, et dont la chevelure finissait en cornes de feu. Des incarvilléas, des hémérocalles, des morées, des delphiniums nudicaules en dissimulaient la base qui se perdait dans leurs clochettes roses, leurs thyrses écarlates, leurs calices d'or et leurs étoiles purpurines. Couvert d'ulcères et mangé

de vermine, un bonze mendiant qui paraissait être le gardien de cet édifice, et qui dressait des mangoustes de Tourane à faire des sauts périlleux, nous injuria en nous apercevant…

– Chiens !… chiens !… chiens !…

Il fallut jeter quelques pièces de monnaie à cet énergumène dont les invectives dépassaient tout ce que l'indignation la plus ordurière peut concevoir d'outrageantes obscénités.

– Je le connais ! dit Clara. Il est comme tous les prêtres de toutes les religions… il veut nous effrayer pour se faire donner un peu d'argent… mais ce n'est pas un mauvais diable !

De place en place, dans les renfoncements de la palissade, simulant des salles de verdure et des parterres de fleurs, les banquettes de bois, armées de chaînes et de colliers de bronze, les tables de fer en forme de croix, les billots, les grils, les gibets, les machines à écartèlement automatique, les lits bardés de lames coupantes, hérissés de pointes de fer, les carcans fixes, les chevalets et les roues, les chaudières et les bassines au-dessus des foyers éteints, tout un outillage de sacrifice et de torture étalait du sang, ici séché et noirâtre, là, gluant et rouge. Des flaques de sang remplissaient les parties creuses ; de longues larmes de sang figé pendaient par les assemblages disjoints… Autour de ces mécanismes, le sol achevait de pomper le sang… Du sang encore étoilait de rouge la blancheur des jasmins, marbrait le rose coralin des chèvrefeuilles, le mauve des passiflores, et de petits morceaux de viande humaine, qui avaient volé sous les coups des fouets et des lanières de cuir, s'accrochaient, çà et là, à la pointe des pétales et des feuilles… Voyant que je faiblissais et que je bronchais aux flaques, dont les taches s'élargissaient et gagnaient le milieu de l'allée, Clara, d'une voix douce, m'encourageait :

– Ce n'est rien encore, mon chéri… Avançons !…

Mais il était difficile d'avancer. Les plantes, les arbres, l'atmosphère, le sol étaient pleins de mouches, d'insectes ivres, de coléoptères farouches et batailleurs, de moustiques gorgés. Toute la faune des cadavres éclosait là, par myriades, autour de nous, dans le soleil… Des larves immondes grouillaient dans les mares rouges, tombaient des branches, en grappes molles… Le sable semblait respirer, semblait marcher, soulevé par un mouvement, par un pullulement de vie vermiculaire. Assourdis, aveuglés, nous étions, à chaque instant, arrêtés par tous ces essaims bourdonnants, qui se multipliaient, et dont je redoutais pour Clara

les piqûres mortelles… Et nous avions, parfois, cette sensation horrible que nos pieds enfonçaient dans la terre détrempée, comme s'il avait plu du sang !…

– Ce n'est rien encore… répétait Clara… Avançons !…

Et voici que, pour compléter le drame, des faces humaines apparurent… des équipes d'ouvriers qui, d'un pas nonchalant, venaient nettoyer et réparer les instruments de torture, car l'heure était passée des exécutions dans le jardin… Ils nous regardèrent, étonnés sans doute de rencontrer en cette minute, et à cette place, deux êtres encore debout, deux êtres encore vivants et qui avaient toujours leur tête, leurs jambes, leurs bras… Plus loin, accroupi sur la terre, dans la posture d'un magot de potiche, nous vîmes un potier ventru et débonnaire qui vernissait des pots de fleurs, fraîchement cuits ; près de lui, un vannier, d'un doigt indolent et précis, tressait des joncs souples et des pailles de riz, ingénieux abris pour les plantes. Sur une meule, un jardinier aiguisait son greffoir, en chantonnant des airs populaires, tandis que, mâchant des feuilles de bétel, et dodelinant de la tête, une vieille femme récurait placidement une sorte de gueule de fer, dont les dents aiguës gardaient encore, à leurs pointes, d'immondes débris humains. Nous vîmes encore des enfants tuer à coups de bâton des rats dont ils emplissaient des paniers. Et le long des palissades, affamés et féroces, traînant l'impériale splendeur de leur manteau dans la boue sanglante, des paons, des troupeaux de paons piquaient de leur bec le sang jailli au cœur des fleurs, et, avec des gloussements carnassiers, happaient les lambeaux de chair collés au feuillage.

Une odeur fade d'abattoir, qui persistait par-dessus toutes les autres odeurs et les dominait, nous retourna le cœur et nous fit monter à la gorge d'impérieuses nausées. Clara, elle-même, fée des charniers, ange des décompositions et des pourritures, moins soutenue par ses nerfs, peut-être, avait légèrement pâli… La sueur perlait à ses tempes… Je vis se révulser ses yeux et faiblir ses jambes.

– J'ai froid ! dit-elle.

Elle eut vers moi un regard de véritable détresse. Ses narines, toujours gonflées comme des voiles au vent de la mort, s'étaient amincies… Je crus qu'elle allait défaillir…

– Clara ! suppliai-je… Vous voyez bien que c'est impossible… et qu'il y a un degré d'horreur que, vous-même, vous ne pouvez

pas dépasser…

Je lui tendis mes deux bras… mais elle les repoussa, et, se raidissant contre le mal, de toute l'indomptable énergie de ses frêles organes :

– Est-ce que vous êtes fou ?… fit-elle… Allons, mon chéri… plus vite… marchons plus vite !… Pourtant, elle prit son flacon, en respira les sels…

– C'est vous qui êtes tout pâle… et qui marchez comme un homme ivre… Moi, je ne suis pas malade… je suis très bien… et j'ai envie de chanter…

Elle commença de chanter :

Ses vêtements sont des jardins d'été

Et des…

Elle avait trop présumé de ses forces… sa voix s'étrangla brusquement dans sa gorge…

Je pensai l'occasion bonne de la ramener… de l'émouvoir, de la terrifier, peut-être… Vigoureusement, je tentai de l'attirer vers moi.

– Clara !… ma petite Clara !… Il ne faut pas défier ses forces… il ne faut pas défier son âme… Rentrons, je t'en prie !… Mais elle protesta : – Non… non… laisse-moi… ne dis rien… ce n'est rien… Je suis heureuse ! Et, vivement, elle se dégagea de mon étreinte :

– Tu vois !… Il n'y a même pas de sang sur mes souliers… Puis, agacée :

– Dieu ! que ces mouches sont assommantes !… Pourquoi y a-t-il tant de mouches ici ?… Et ces horribles paons, pourquoi ne les fais-tu pas taire ?

J'essayai de les chasser… quelques-uns s'obstinèrent à leur glane sanglante ; quelques-uns, lourdement s'envolèrent et, poussant des cris plus stridents, ils se perchèrent non loin de nous, au haut des palissades, et dans les arbres d'où leurs traînes retombèrent, pareilles à des écroulements d'étoffes brodées d'éblouissants joyaux…

– Sales bêtes !… fit Clara.

Grâce aux sels dont elle avait longuement respiré les émanations cordiales, grâce surtout à son implacable volonté de ne pas défaillir, son visage avait déjà retrouvé ses couleurs rosées, ses jarrets leur mouvement souple et nerveux… Alors, elle chanta

d'une voix raffermie :

Ses vêtements sont des jardins d'été

Et des temples, un jour de fête,

Ses seins durs et rebondis

Luisent comme une couple de vases d'or

Remplis de liqueurs enivrantes

Et de grisants parfums…

J'ai trois amies…

Après un moment de silence, elle se remit à chanter d'une voix plus forte, qui couvrait le bourdonnement des insectes :

Les cheveux de la troisième sont nattés,

Et roulés sur sa tête.

Et jamais ils n'ont connu la douceur des huiles parfumées.

Sa face qui exprime la luxure est difforme

Et son corps est pareil à celui d'un porc…

Toujours elle gronde et grogne…

Ses seins et son ventre exhalent l'odeur de poisson,

Et son lit est plus répugnant que le nid de la huppe.

C'est celle-là que j'aime.

Et celle-là, je l'aime parce qu'il est quelque chose de plus mystérieusement attirant que la beauté : la divine pourriture.

La pourriture en qui réside la chaleur éternelle de vie,

En qui s'élabora l'éternel renouvellement des métamorphoses !…

J'ai trois amies.

Et pendant qu'elle chantait, pendant que sa voix allait s'égrenant parmi les horreurs du jardin, un nuage se montra, très haut, très loin… Dans l'immensité du ciel, il était comme une toute petite barque rose, une toute petite barque, avec des voiles de soie qui grandissaient à mesure qu'elle avançait, dans un glissement doux.

Et quand elle eut fini de chanter :

– Oh ! le petit nuage ! s'écria Clara, redevenue toute joyeuse… Regarde comme il est joli, tout rose, sur l'azur !… Tu ne le connais pas ?… Tu ne l'as jamais vu ?… Mais c'est un petit nuage

mystérieux… et peut-être même que ce n'est pas un petit nuage du tout… Chaque jour, à la même heure, il apparaît, venant on ne sait d'où… Et il est toujours seul, toujours rose… Il glisse, glisse, glisse… Puis il se fait moins dense, il s'effiloche, s'éparpille, se dissipe, se fond dans le firmament… Il est parti !… Et, pas plus que d'où il est venu, personne ne sait où il s'en est allé !… Il y a ici des astronomes très savants qui croient que c'est un génie… Moi, je crois que c'est une âme qui voyage… une pauvre petite âme égarée comme la mienne…

Et elle ajouta, se parlant à elle-même :

– Et si c'était l'âme de la pauvre Annie ?

Durant quelques minutes, elle contempla le nuage inconnu qui, déjà, pâlissait et, peu à peu, s'évanouissait…

– Tiens !… le voilà qui fond… qui fond… C'est fini !… Plus de petit nuage !… Il est parti !… Elle demeura silencieuse et charmée, les yeux perdus dans le ciel.

Une brise légère s'était levée, qui faisait courir dans les arbres un frémissement doux, et le soleil était moins dur, moins accablant ; sa lumière se cuivrait magnifiquement vers l'ouest, s'amollissait à l'orient, dans des tons gris perle, d'une nacrure nuancée à l'infini. Et les ombres des kiosques, des grands arbres, des Buddhas de pierre s'allongeaient plus minces, moins découpées et toutes bleues, sur les pelouses…

VIII

Nous étions près de la cloche.

De très hautes tiges de prunier à fleurs doubles serrées l'une contre l'autre en interceptaient la vue. Nous la devinions par un peu plus d'ombre entre les feuilles, entre les fleurs, de petites fleurs pomponnées, blanches et toutes rondes, comme des pâquerettes.

Les paons nous avaient suivis à quelques mètres, effrontés et prudents à la fois, tendant le col, étalant sur le sable rouge la splendide traîne de leur queue ocellée. Il y en avait aussi de tout blancs, d'un blanc de velours, dont le poitrail était moucheté de taches sanglantes et dont la tête cruelle se diadémait d'une large aigrette en éventail, où, chaque plume, mince et raide, portait à la pointe comme une gouttelette tremblante de cristal rose.

Tables de fer, chevalets dressés, armatures sinistres se multipliaient. À l'ombre d'un tamarix géant, nous aperçûmes une sorte de fauteuil rococo. Les accoudoirs chantournés étaient faits alternativement d'une scie et d'une lame d'acier coupant, le dossier et le siège d'une réunion de piques de fer. À l'une de ces piques un lambeau de chair pendait. Légèrement, adroitement, Clara l'enleva du bout de son ombrelle et le jeta aux paons voraces qui se précipitèrent, en battant des ailes, et se le disputèrent à grands coups de bec. Durant quelques minutes, ce fut une éblouissante mêlée, un entrechoquement de pierreries si fulgurant que, malgré tous mes dégoûts, je m'attardai à en admirer le spectacle merveilleux. Perchés dans les arbres voisins, des lophophores, des faisans vénérés, de grands coqs combattants de la Malaisie, aux cuirasses damasquinées, surveillaient le manège des paons, et, sournois, attendaient l'heure du festin.

Brusquement, dans le mur des pruniers, s'ouvrait une large trouée, une sorte d'arche de lumière et de fleurs, et la cloche était là, devant nous, était là, énorme et terrible, devant nous… Ses lourdes charpentes, vernies de noir, décorées d'inscriptions d'or et de masques rouges, ressemblaient au profil d'un temple et luisaient dans le soleil, étrangement.

Tout autour, le sol, entièrement recouvert d'une couche de sable où le son s'étouffait, était circonscrit par le mur des pruniers fleuris, fleuris de ces fleurs épaisses qui tapissaient, de leurs bouquets blancs, toute la hauteur des tiges. Du milieu de ce cirque rouge et blanc, la cloche était sinistre à voir. C'était, en quelque sorte, comme un gouffre en l'air, un abîme suspendu qui semblait monter de la terre au ciel, et dont on ne voyait pas le fond, où s'accumulaient de muettes ténèbres.

Et nous comprîmes, à ce moment, sur quoi étaient penchés les deux hommes dont les torses maigres et les reins, sanglés de laine brune, nous étaient apparus, sous le dôme de la cloche, dès notre entrée dans cette partie du jardin. Ils étaient penchés sur un cadavre qu'ils débarrassaient des liens de corde, des lanières de cuir au moyen desquels il avait été solidement ligoté. Le cadavre, couleur d'argile ocreuse, était entièrement nu, et sa face touchait le sol. Il était affreusement contracté, les muscles en sursaut, la peau toute en houles violentes, ici creusée, là boursouflée, comme par une tumeur. On sentait que le supplicié s'était longtemps débattu, qu'il avait vainement tenté de rompre ses liens et que, sous l'effort désespéré et continu, liens de corde et lanières de cuir étaient entrés peu à peu dans la chair où ils faisaient maintenant des bourrelets de sang brun, de pus figé, de tissu verdâtre. Le pied sur le mort, le dos bombé, les deux bras bandés comme des câbles, les hommes tiraient sur les liens qu'ils ne pouvaient arracher qu'en ramenant des lambeaux de chair… Et de leur gorge sortait un ahan rythmique, qui s'achevait bientôt en un rauque sifflement…

Nous nous approchâmes…

Les paons s'étaient arrêtés. Grossis de nouveaux troupeaux, ils emplissaient, maintenant, l'allée circulaire et l'ouverture fleurie qu'ils n'osaient pas franchir… Nous entendions, derrière nous, leurs rumeurs, et leur sourd piétinement de foule. C'était, en effet, comme une foule accourue au seuil d'un temple, une foule serrée, pressée, impatiente, étouffée, respectueuse et qui, cous tendus, yeux ronds, hagarde et bavarde, regarde s'accomplir un mystère qu'elle ne comprend pas.

Nous nous approchâmes encore.

– Vois, mon chéri, me dit Clara, comme tout cela est curieux et unique… et quelle magnificence !… En quel autre pays, trouver un pareil spectacle ?… Une salle de torture parée comme pour un bal… et cette foule éblouissante des paons, servant d'assistance,

de figuration, de populaire, de décor à la fête !… Dirait-on pas que nous sommes transportés, hors la vie, parmi les imaginations et les poésies de très anciennes légendes ?… Est-ce que, vraiment, tu n'es pas émerveillé ?… Moi, il me semble que je vis ici, toujours, dans un rêve !…

Des faisans, aux plumages éclatants, aux longues queues orfévrées, volaient, se croisaient au-dessus de nous. Plusieurs osèrent se percher, de place en place, sur le sommet des tiges en fleurs.

Clara, qui suivait tous les caprices de formes et de couleurs de ces vols féeriques, reprit, après quelques minutes d'un silence charmé :

– Admire, mon amour, comme les Chinois, si méprisés de ceux qui ne les connaissent point, sont véritablement d'étonnantes gens !… Pas un peuple n'a su assouplir et domestiquer la nature, avec une intelligence aussi précise… Quels artistes uniques !… et quels poètes !… Regarde ce cadavre qui sur le sable rouge a le ton des vieilles idoles… Regarde-le bien… car c'est extraordinaire… On dirait que les vibrations de la cloche, sonnant à toute volée, ont pénétré dans ce corps comme une matière dure et refoulante… qu'elles en ont soulevé les muscles, fait craquer les veines, tordu et broyé les os… Un simple son, si doux à l'oreille, si délicieusement musical, si émouvant pour l'esprit, devenant quelque chose de mille fois plus terrible et douloureux que tous les instruments compliqués du vieux patapouf !… Crois-tu que c'est affolant ?… Non, mais concevoir cette chose prodigieuse, que ce qui fait pleurer d'extase et de mélancolie divine les vierges amoureuses qui passent, le soir, dans la campagne, peut aussi faire rugir de souffrance, peut aussi faire mourir, dans la plus indicible souffrance, une misérable carcasse humaine… je dis que c'est du génie… Ah ! l'admirable supplice !… et si discret, puisqu'il s'accomplit dans les ténèbres… et dont l'horreur, quand on y réfléchit un peu, ne saurait être égalée à aucune autre… D'ailleurs, comme le supplice de la caresse, il est très rare aujourd'hui, et tu as de la chance de l'avoir vu, à ta première visite dans ce jardin… On m'a assuré que les Chinois l'avaient rapporté de Corée, où il est très ancien et où, paraît-il, il est demeuré fréquent… Nous irons en Corée, si tu veux… Les Coréens sont des tortureurs d'une férocité inimitable… et ils fabriquent les plus beaux vases du monde, des vases d'un blanc épais, tout à fait unique, et qui semblent avoir été trempés… ah ! si tu savais ! –

dans des bains de liqueur séminale !… Puis, revenant au cadavre :

– Je voudrais savoir qui est cet homme !… Car on n'ordonne, ici, le supplice de la cloche, que pour les criminels de qualité… les princes qui conspirent… les hauts fonctionnaires qui ne plaisent plus à l'Empereur… C'est un supplice aristocratique et presque glorieux…

Elle me secoua le bras :

– Cela n'a pas l'air de t'emballer, ce que je dis… Et tu ne m'écoutes même pas !… Mais songe donc… Cette cloche qui sonne… qui sonne… C'est si doux !… Quand on l'entend, de loin, cela vous donne l'idée de pâques mystiques… de messes joyeuses… de baptêmes… de mariages… Et c'est la plus terrifiante des morts !… Moi je trouve cela inouï… Et toi ?

Et comme je ne répondais pas :

– Si… si… insista-t-elle… Dis que c'est inouï !… Je veux, je veux !… Sois gentil !…

Devant mon silence persistant, elle eut un petit mouvement de colère.

– Comme tu es désagréable !… fit-elle… Jamais tu n'aurais une gentillesse pour moi !… Qu'est-ce qui pourra donc te dérider ?… Ah ! je ne veux plus t'aimer… je n'ai plus de désirs pour toi… Cette nuit, tu coucheras, tout seul, dans le kiosque… Moi, j'irai retrouver ma petite Fleur-de-Pêcher, qui est bien plus gentille que toi, et qui connaît l'amour, mieux que les hommes…

Je voulus bégayer je ne sais quoi. – Non, non… laissez !… C'est fini !… Je ne veux plus vous parler… Et je regrette de n'avoir pas amené Fleur-de-Pêcher… Vous êtes insupportable… vous me rendez triste… Vous me rendez bête… C'est odieux !… Et voilà une journée perdue, que je m'étais promise si exaltante, avec toi !…

Son bavardage, sa voix m'irritaient. Depuis quelques instants, je ne voyais même plus sa beauté. Ses yeux, ses lèvres, sa nuque, ses lourds cheveux d'or, et jusqu'aux ardeurs de son désir, et jusqu'aux luxures de son péché, tout, en elle, me semblait hideux, maintenant. Et de son corsage entrouvert, de la nudité rose de sa poitrine où, tant de fois, j'avais respiré, j'avais bu, j'avais mordu l'ivresse de si grisants parfums, montait l'exhalaison d'une chair putréfiée, de ce petit tas de chair putréfiée, qu'était son âme… Plusieurs fois, j'avais été tenté de l'interrompre par un violent

outrage… de lui fermer la bouche avec mes poings… de lui tordre la nuque… Je sentais se lever en moi, contre cette femme, une haine si sauvage que, lui saisissant le bras, rudement, je criai, d'une voix égarée :

– Taisez-vous !… Ah ! taisez-vous !… ne me parlez plus jamais, jamais !… Car, j'ai envie de vous tuer, démon !… Je devrais vous tuer, et vous jeter ensuite au charnier, charogne !

Malgré mon exaltation, j'eus peur de mes propres paroles… Mais, pour les rendre, enfin, irrémédiables, je répétai, en lui meurtrissant le bras de mes mains forcenées :

– Charogne !… charogne !… charogne !

Clara n'eut pas un mouvement de recul, pas même un mouvement des paupières… Elle avança sa gorge, offrit sa poitrine… Son visage s'illumina d'une joie inconnue et resplendissante… Simplement, lentement, avec une douceur infinie, elle dit :

– Eh bien !… tue-moi, chéri… J'aimerais être tuée par toi, cher petit cœur !…

Ç'avait été un éclair de révolte dans la longue et douloureuse passivité de ma soumission… Il s'éteignit aussi vite qu'il s'était allumé… Honteux du cri injurieusement ignoble que je venais de proférer, je lâchai le bras de Clara… et toute ma colère, due à une excitation nerveuse, fondit subitement dans un grand accablement. – Ah ! tu vois… fit Clara, qui ne voulut pas profiter davantage de ma piteuse défaite et de son trop facile triomphe… tu n'as même pas ce courage, qui serait beau… Pauvre bébé !…

Et comme si rien ne se fût passé entre nous, elle se remit à suivre, d'un regard passionné, l'affreux drame de la cloche…

Durant cette courte scène, les deux hommes s'étaient reposés. Ils paraissaient exténués. Maigres, haletants, les côtes saillant sous la peau, les cuisses décharnées, ils ne représentaient plus rien d'humain… La sueur coulait, comme d'une gouttière, par la pointe de leurs moustaches, et leurs flancs battaient comme ceux des bêtes forcées par les chiens… Mais un surveillant apparut, tout d'un coup, le fouet en main. Il vociféra des mots de colère et, à tour de bras, il cingla de son fouet les reins osseux des deux misérables qui reprirent leur besogne en hurlant…

Effrayés par le claquement du fouet, les paons poussèrent des cris, battirent des ailes. Il y eut, parmi eux, comme un tumulte de

fuite… une bousculade tourbillonnante, une déroute de panique. Puis, peu à peu rassurés, ils revinrent, un à un, couple par couple, groupe par groupe, reprendre leur place sous l'arche en fleurs, gonflant davantage la splendeur de leur gorge et dardant sur la scène de mort de plus féroces regards… Les faisans, qui continuaient de passer rouges, jaunes, bleus, verts, au-dessus du cirque blanc, brodaient d'éclatantes soies, de décors sveltes et changeants, le lumineux plafond du ciel.

Clara appela le surveillant et engagea avec lui, en chinois, un bref colloque qu'elle me résumait, au fur et à mesure des réponses.

– Ce sont ces deux pauvres diables qui ont sonné la cloche… Quarante-deux heures sans boire, sans manger, sans un seul repos !… Crois-tu ?… Et comment ne sont-ils pas morts, eux aussi ?… Je sais bien que les Chinois ne sont pas faits comme nous, qu'ils ont dans la fatigue et dans la douleur physique une endurance extraordinaire… Ainsi, moi, j'ai voulu voir combien de temps un Chinois pouvait travailler sans prendre de nourriture… Douze jours, chéri… il ne tombe qu'au bout du douzième jour !… C'est à ne pas croire !… Il est vrai que le travail que je lui imposais n'était rien auprès de celui-là… Je lui faisais bêcher la terre, sous le soleil… Elle avait oublié mes injures, sa voix était redevenue amoureuse et caressante, comme lorsqu'elle me contait un beau conte d'amour… Elle poursuivit :

– Car tu ne doutes pas, chéri, des efforts violents, continus, surhumains qu'il faut, pour mettre en branle et actionner le battant de la cloche ?… Beaucoup, même parmi les plus forts, y succombent… Une veine rompue… une lésion des reins… et ça y est !… Ils tombent morts, tout d'un coup, sur la cloche !… Et ceux qui n'en meurent pas, sur place, y gagnent des maladies dont ils ne guérissent jamais !… Vois, comme par le frottement de la corde, leurs mains sont gonflées et saignantes !… Du reste, il paraît que ce sont des condamnés, eux aussi !… Ils meurent en tuant, et les deux supplices se valent, va !… C'est égal… il faut être bon pour ces misérables… quand le surveillant sera parti, tu leur donneras quelques taels, pas ?

Et, revenant au cadavre :

– Ah ! tu sais… je le connais maintenant… c'est un gros banquier de la ville… il était très riche et volait tout le monde… Mais ce n'est pas pour cela qu'il fut condamné au supplice de la cloche. Le surveillant ne sait pas exactement pourquoi… on dit

qu'il trahissait avec les Japonais… Il faut bien dire quelque chose…

À peine avait-elle prononcé ces paroles, que nous entendîmes comme des plaintes sourdes, comme des sanglots étouffés… Cela venait, en face de nous, de derrière le mur blanc, le long duquel des pétales se détachaient et tombaient lentement sur le sable rouge… Chute de larmes et de fleurs !

– C'est la famille… expliqua Clara… Elle est là, selon l'usage, attendant qu'on lui livre le corps du supplicié.

À ce moment, les deux hommes exténués qui, par un prodige de volonté, se tenaient encore debout, retournèrent le cadavre. Clara et moi, simultanément, nous poussâmes un même cri. Et, se serrant contre moi, et me déchirant l'épaule de ses ongles :

– Oh !… chéri !… chéri !… chéri !… fit-elle. Exclamation par où elle exprimait toujours l'intensité de son émotion aux approches de la terreur comme de l'amour.

Et nous regardions le cadavre et, dans un même mouvement de stupeur, nous tendions le cou vers le cadavre et nous ne pouvions détacher notre vue du cadavre. Sur sa face toute convulsée et dont tous les muscles rétractés dessinaient, creusaient d'affreuses grimaces et des angles hideux, la bouche tordue, découvrant les gencives et les dents, mimait un rire effroyable de dément, un rire que la mort avait raidi, fixé et, pour ainsi dire, modelé dans tous les plis de la peau. Les deux yeux, démesurément ouverts, dardaient sur nous un regard qui ne regardait plus, mais où l'expression de la plus terrifiante folie demeurait, et si prodigieusement ricanant, si paroxystement fou, ce regard, que jamais, dans les cabanons des asiles, il ne me fut donné d'en surprendre un pareil aux yeux d'un vivant.

En observant, sur le corps, tous ces déplacements musculaires, toutes ces déviations des tendons, tous ces soulèvements des os, et, sur la face, ce rire de la bouche, cette démence des yeux survivant à la mort, je compris combien plus horrible que n'importe quelle autre torture avait dû être l'agonie de l'homme couché quarante-deux heures dans ses liens, sous la cloche. Ni le couteau qui dépèce, ni le fer rouge qui brûle, ni les tenailles qui arrachent, ni les coins qui écartent les jointures, font craquer les articulations et fendent les os comme des morceaux de bois, ne pouvaient exercer plus de ravages sur les organes d'une chair vive, et emplir un cerveau de plus d'épouvante que ce son de cloche

invisible et immatériel devenant, à lui seul, tous les instruments connus de supplice, s'acharnant, en même temps, sur toutes les parties sensibles et pensantes d'un individu, faisant l'office de plus de cent bourreaux…

Les deux hommes s'étaient remis à tirer sur les liens, leur gorge à siffler, leurs flancs à battre plus vite. Mais la force leur manquait, leur coulait des membres en ruisseaux de sueur. À peine si, maintenant, ils pouvaient se tenir debout, et, de leurs doigts raidis, ankylosés, tendre les lanières de cuir…

– Chiens ! hurla le surveillant… Un coup de fouet leur enveloppa les reins et ne les fit même pas se redresser contre la douleur. Il semblait que de leurs nerfs débandés toute sensibilité eût disparu. Leurs genoux, de plus en plus ployés, de plus en plus tremblants, s'entrechoquaient. Ce qui leur restait de muscles sous la peau écorchée se contractait en mouvements tétaniques… Tout d'un coup, l'un d'eux, à bout d'épuisement, lâcha les liens, poussa une petite plainte rauque, et, portant les bras en avant, il tomba près du cadavre, la face contre le sol, en rejetant, par la bouche, un flot de sang noir.

– Debout !… lâche !… debout, chien !… cria encore le surveillant.

À quatre reprises, le fouet siffla et claqua sur le dos de l'homme… Les faisans perchés sur les tiges fleuries s'envolèrent avec un grand bruit d'ailes. J'entendis derrière nous les rumeurs affolées des paons… Mais l'homme ne se releva pas… Il ne bougeait plus et la tache de sang s'élargissait sur le sable… L'homme était mort !…

Alors, j'entraînai Clara dont les petits doigts m'entraient dans la peau… Je me sentais très pâle, et je marchais, et je trébuchais comme un ivrogne…

– C'est trop !… c'est trop !… ne cessais-je de répéter. Et Clara, qui me suivait docilement, répétait aussi :

– Ah ! tu vois, mon chéri !… je savais bien, moi !… t'avais-je menti ? Nous gagnâmes une allée qui conduisait au bassin central et les paons, qui nous avaient suivis jusque-là, nous abandonnèrent tout d'un coup et se répandirent, à grand bruit, à travers les massifs et les pelouses du jardin.

Cette allée, très large, était, de chaque côté, bordée d'arbres morts, d'immenses tamariniers dont les grosses branches dénudées s'entrecroisaient en dures arabesques sur le ciel. Une niche était

creusée dans chaque tronc. La plupart restaient vides, quelques-unes enfermaient des corps d'hommes et de femmes violemment tordus et soumis à de hideux et obscènes supplices. Devant les niches occupées, une sorte de greffier, en robe noire, se tenait debout, très grave, avec une écritoire sur le ventre et un registre de justice dans les mains.

– C'est l'allée des prévenus… me dit Clara… Et ces gens debout que tu vois ne sont là que pour recueillir les aveux que la souffrance prolongée pourrait arracher à ces malheureux… Il est rare qu'ils avouent… ils préfèrent mourir ainsi, pour n'avoir pas à traîner leur agonie dans les cages du bagne et, finalement, périr en d'autres supplices… Généralement, les tribunaux n'abusent pas, sauf dans les crimes politiques, de la prévention… Ils jugent en bloc, par fournées, au petit bonheur… Du reste, tu vois que les prévenus ne sont pas nombreux et que la plupart des niches sont vides… Il n'en est pas moins vrai que l'idée est ingénieuse. Je crois bien qu'elle leur vient de la mythologie grecque… C'est, dans l'horreur, une transposition de cette fable charmante des hamadryades, captives des arbres !

Clara s'approcha d'un arbre dans lequel râlait une femme encore jeune. Elle était suspendue, par les poignets, à un crochet de fer et les poignets étaient réunis entre deux pièces de bois, serrées à grande force. Une corde raboteuse, en filaments de coco, couverte de piment pulvérisé et de moutarde, trempée dans une solution de sel s'enroulait autour des deux bras.

– On maintient cette corde, voulut bien remarquer mon amie, jusqu'à ce que les membres soient enflés au quadruple de leur grosseur naturelle… Alors, on la retire, et les ulcères qu'elle produit souvent crèvent en plaies hideuses. On en meurt souvent, on n'en guérit jamais.

– Mais si le prévenu est reconnu innocent ? demandai-je.

– Eh bien… voilà ! fit Clara.

Une autre femme, dans une autre niche, les jambes écartées, ou plutôt écartelées, avait le cou et les bras dans des colliers de fer… Ses paupières, ses narines, ses lèvres, ses parties sexuelles étaient frottées de poivre rouge et deux écrous lui écrasaient la pointe des seins… Plus loin, un jeune homme était pendu au moyen d'une corde passée sous ses aisselles ; un gros bloc de pierre lui pesait aux épaules et l'on entendait le craquement des jointures… Un autre encore, le buste renversé, maintenu en

équilibre par un fil d'archal qui reliait le cou aux deux orteils, était accroupi avec des pierres pointues et tranchantes entre les plis des jarrets… Les niches dans les troncs devenaient vides. De place en place, seulement, un ligoté, un crucifié, un pendu dont les yeux étaient fermés, qui semblait dormir, qui était mort, peut-être ! Clara ne disait plus rien, n'expliquait plus rien… Elle écoutait le vol pesant des vautours qui, au-dessus des branchages entrecroisés, passaient, et, plus haut encore, le croassement des corbeaux qui, par bandes innombrables, planaient dans le ciel…

L'allée lugubre des tamariniers finissait sur une large terrasse fleurie de pivoines et par où nous descendîmes au bassin…

Les iris dressaient hors de l'eau leurs longues tiges portant des fleurs extraordinaires, aux pétales colorés comme les vieux vases de grès ; précieux émaux violacés avec des couleurs de sang ; pourpres sinistres, bleus flammés d'ocre orangée, noirs de velours, avec des gorges de soufre… Quelques-uns, immenses et crispés, ressemblaient à des caractères kabbalistiques… Les nymphéas et les nélumbiums étalaient sur l'eau dorée leurs grosses fleurs épanouies qui me firent l'effet de têtes coupées et flottantes… Nous restâmes quelques minutes penchés sur la balustrade du pont à regarder l'eau, silencieusement. Une carpe énorme, dont on ne voyait que le mufle d'or, dormait sous une feuille, et les cyprins, entre les typhas et les joncs, passaient, pareils à des pensées rouges dans le cerveau d'une femme.

IX

Et voilà que la journée finit.

Le ciel devient rouge, traversé de larges bandes smaragdines, d'une surprenante translucidité. C'est l'heure où les fleurs prennent un éclat mystérieux, un rayonnement violent et contenu à la fois… Partout, elles flambent comme si, le soir, elles rendaient à l'atmosphère toute la lumière, tout le soleil dont leur pulpe s'imprégna durant le jour. Les allées de brique pulvérisée semblent, entre le vert exalté des pelouses, ici, des rubans de feu, là, des coulées de lave incandescente. Les oiseaux se sont tus dans les branches ; les insectes ont cessé leur bourdonnement, meurent ou s'endorment. Seuls les papillons nocturnes et les chauves-souris commencent de circuler dans l'air. Du ciel à l'arbre, de l'arbre au sol, partout, le silence s'établit. Et je le sens qui pénètre aussi en moi et qui me glace, comme de la mort.

Un troupeau de grues descend lentement la pente gazonnée et vient se ranger non loin de nous, autour du bassin. J'entends le frôlis de leurs pattes dans l'herbe haute, et le claquement sec de leurs becs. Puis dressées sur une seule patte, immobiles, la tête sous leurs ailes, on dirait des décors de bronze. Et la carpe au museau d'or qui dormait sous une feuille de nélumbium, vire dans l'eau, s'enfonce, disparaît, laissant à la surface de larges ondes qui agitent d'un mol balancement les calices refermés des nymphéas, vont s'élargissant, se perdant, parmi les touffes des iris dont les diaboliques fleurs, étrangement simplifiées, inscrivent dans la magie du soir des signes fatalistes, échappés au livre des destins…

Une énorme aroïdée évase, au-dessus de l'eau, le cornet de sa fleur verdâtre piquée de taches brunes, et nous envoie une odeur forte de cadavre. Longtemps, des mouches persistent, s'obstinent, s'acharnent autour du charnier de son calice…

Accoudée à la rampe du pont, le front barré, les yeux fixes, Clara regarde l'eau. Un reflet du soleil couchant embrase sa nuque… Sa chair s'est détendue et sa bouche est plus mince. Elle est grave et très triste.

Elle regarde l'eau, mais son regard va plus loin et plus profond que l'eau ; il va, peut-être, vers quelque chose de plus impénétrable et de plus noir que le fond de cette eau ; il va, peut-être, vers son âme, vers le gouffre de son âme qui, dans les remous de flammes et de sang, roule les fleurs monstrueuses de son désir… Que regarde-t-elle, vraiment ?… À quoi songe-t-elle ? Je ne sais pas… Elle ne regarde peut-être rien… elle ne songe peut-être à rien… Un peu lasse, les nerfs brisés, meurtrie sous les coups de fouet de trop de péchés, elle se tait, voilà toutes… À moins que, par un dernier effort de sa cérébralité, elle ne ramasse tous les souvenirs et toutes les images de cette journée d'horreur, pour en offrir un bouquet de fleurs rouges à son sexe ?… Je ne sais pas…

Je n'ose plus lui parler. Elle me fait peur, et elle me trouble aussi jusqu'au tréfonds de moi-même, par son immobilité, et par son silence. Existe-t-elle réellement ?… Je me le demande, non sans effroi… N'est-elle point née de mes débauches et de ma fièvre ?… N'est-elle point une de ces impossibles images, comme en enfante le cauchemar ?… Une de ces tentations de crime comme la luxure en fait lever dans l'imagination de ces malades que sont les assassins et les fous ?… Ne serait-elle pas autre chose que mon âme, sortie hors de moi, malgré moi, et matérialisée sous la forme du péché ?…

Mais non… Je la touche. Ma main a reconnu les réalités admirables, les réalités vivantes de son corps… À travers la mince et soyeuse étoffe qui la recouvre, sa peau a brûlé mes doigts… Et Clara n'a pas frémi à leur contact ; elle ne s'est point pâmée, comme tant de fois, à leur caresse. Je la désire et je la hais… Je voudrais la prendre dans mes bras et l'étreindre jusqu'à l'étouffer, jusqu'à la broyer, jusqu'à boire la mort – sa mort – à ses veines ouvertes. Je crie d'une voix, tour à tour menaçante et soumise :

– Clara !… Clara !… Clara !

Clara ne répond pas, ne bouge pas… Elle regarde toujours l'eau qui, de plus en plus, s'assombrit ; mais je crois en vérité qu'elle ne regarde rien, ni l'eau, ni le reflet rouge du ciel dans l'eau, ni les fleurs, ni elle-même… Alors, je m'écarte un peu pour ne plus la voir et ne plus la toucher, et je me tourne vers le soleil qui disparaît, vers le soleil dont il ne reste plus sur le ciel que de grandes lueurs éphémères qui, peu à peu, vont bientôt se fondre, s'éteindre dans la nuit…

L'ombre descend sur le jardin, traîne ses voiles bleus, plus légers sur les pelouses nues, plus épais sur les massifs qui se

simplifient. Les fleurs blanches des cerisiers et des pêchers, d'un blanc maintenant, lunaire, ont des aspects glissants, des aspects errants, des aspects étrangement penchés de fantômes… Et les gibets et les potences dressent leurs fûts sinistres, leurs noires charpentes, dans le ciel oriental, couleur d'acier bleui.

Horreur !… Au-dessus d'un massif, sur la pourpre mourante du soir, je vois tourner et tourner, tourner sur des pals, tourner lentement, tourner dans le vide, et se balancer, pareilles à d'immenses fleurs dont les tiges seraient visibles dans la nuit, je vois tourner, tourner les noires silhouettes de cinq suppliciés.

– Clara !… Clara !… Clara !…

Mais ma voix n'arrive pas jusqu'à elle… Clara ne répond pas, ne bouge pas, ne se retourne pas… Elle reste penchée au-dessus de l'eau, au-dessus du gouffre de l'eau. Et de même qu'elle ne m'entend plus, elle n'entend plus les plaintes, les cris, les râles de tous ceux-là qui meurent dans le jardin.

Je ressens en moi comme un lourd accablement, comme une immense fatigue après des marches et des marches, à travers les forêts fiévreuses, au bord des lacs mortels… et je suis envahi par un découragement, dont il me semble que je ne pourrai plus jamais l'éloigner de moi… En même temps, mon cerveau est pesant, et il me gêne… On dirait qu'un cercle de fer m'étreint les tempes, à me faire éclater le crâne.

Alors, peu à peu, ma pensée se détache du jardin, des cirques de torture, des agonies sous les cloches, des arbres hantés de la douleur, des fleurs sanglantes et dévoratrices… Elle voudrait franchir le décor de ce charnier, pénétrer dans la lumière pure, frapper, enfin, aux Portes de vie… Hélas ! les Portes de vie ne s'ouvrent jamais que sur de la mort, ne s'ouvrent jamais que sur les palais et sur les jardins de la mort… Et l'univers m'apparaît comme un immense, comme un inexorable jardin des supplices… Partout du sang, et là où il y a plus de vie, partout d'horribles tourmenteurs qui fouillent les chairs, scient les os, vous retournent la peau, avec des faces sinistres de joie…

Ah oui ! le jardin des supplices !… Les passions, les appétits, les intérêts, les haines, le mensonge ; et les lois, et les institutions sociales, et la justice, l'amour, la gloire, l'héroïsme, les religions, en sont les fleurs monstrueuses et les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine… Ce que j'ai vu aujourd'hui, ce que j'ai entendu, existe et crie et hurle au-delà de ce jardin, qui

n'est plus pour moi qu'un symbole, sur toute la terre… J'ai beau chercher une halte dans le crime, un repos dans la mort, je ne les trouve nulle part…

Je voudrais, oui, je voudrais me rassurer, me décrasser l'âme et le cerveau avec des souvenirs anciens, avec le souvenir des visages connus et familiers… J'appelle l'Europe à mon aide et ses civilisations hypocrites, et Paris, mon Paris du plaisir et du rire… Mais c'est la face d'Eugène Mortain que je vois grimacer sur les épaules du gros et loquace bourreau qui, au pied des gibets, dans les fleurs, nettoyait ses scalpels et ses scies… Ce sont les yeux, la bouche, les joues flasques et tombantes de Mme G… que je vois se pencher sur les chevalets, ses mains violatrices que je vois toucher, caresser, les mâchoires de fer, gorgées de viande humaine… C'est tous ceux et toutes celles que j'ai aimés ou que j'ai cru aimer, petites âmes indifférentes et frivoles, et sur qui s'étale maintenant l'ineffaçable tache rouge… Et ce sont les juges, les soldats, les prêtres qui, partout, dans les églises, les casernes, les temples de justice s'acharnent à l'œuvre de mort… Et c'est l'homme-individu, et c'est l'homme-foule, et c'est la bête, la plante, l'élément, toute la nature enfin qui, poussée par les forces cosmiques de l'amour, se rue au meurtre, croyant ainsi trouver, hors la vie, un assouvissement aux furieux désirs de vie qui la dévorent et qui jaillissent, d'elle, en des jets de sale écume ! Tout à l'heure, je me demandais qui était Clara et si, réellement, elle existait… Si elle existe ?… Mais Clara, c'est la vie, c'est la présence réelle de la vie, de toute la vie !…

– Clara !… Clara !… Clara !

Elle ne répond pas, ne bouge pas, ne se retourne pas… Une vapeur, plus dense, bleu et argent, monte des pelouses, du bassin, enveloppe les massifs, estompe les charpentes de supplice… Et il me semble qu'une odeur de sang, qu'une odeur de cadavre monte avec elle, encens que d'invisibles encensoirs, balancés par d'invisibles mains, offrent à la gloire immortelle de la mort, à la gloire immortelle de Clara !

À l'autre bout du bassin, derrière moi, le gecko commence à sonner les heures… Un autre gecko lui répond… puis un autre… à intervalles réguliers… C'est comme des cloches qui s'appellent et conversent en chantant, des cloches festivales d'un timbre extraordinairement pur, d'une sonorité cristalline et douce, si douce, qu'elle dissipe tout d'un coup les figures de cauchemar, dont le jardin est hanté, qu'elle donne de la sécurité au silence, et

à la nuit un charme de rêve blanc… Ces notes si claires, si inexprimablement claires, évoquent alors, en moi, mille et mille paysages nocturnes, où mes poumons respirent, où ma pensée se reprend… En quelques minutes, j'ai oublié que je suis auprès de Clara, que, tout autour de moi, le sol et les fleurs achèvent de pomper du sang, et je me vois errant, à travers le soir argenté, au milieu des féeriques rizières de l'Annam.

– Rentrons ! dit Clara. Cette voix brève, agressive et lasse me rappelle à la réalité…

Clara est devant moi… Ses jambes croisées se devinent sous les plis collants de sa robe… Elle s'appuie sur le manche de son ombrelle. Et, dans la pénombre, ses lèvres brillent comme, dans une grande pièce fermée, une petite lueur voilée d'un rose abat jour…

Comme je ne bouge pas, elle dit encore :

– Eh bien !… Je vous attends !… Je veux lui prendre le bras… Elle refuse.

– Non… non… Marchons à côté l'un de l'autre !… J'insiste.

– Vous devez être fatiguée, chère Clara… Vous…

– Non… non… pas du tout ! – Le chemin est long, d'ici au fleuve… Prenez mon bras, je vous en prie !

– Non… merci !… Et taisez-vous !… oh ! taisez-vous !…

– Clara ! vous n'êtes plus la même…

– Si vous voulez me faire plaisir… taisez-vous !… Je n'aime pas qu'on me parle à cette heure !…

Sa voix est sèche, coupante, impérieuse… Nous voilà partis… Nous traversons le pont, elle devant, moi derrière, et nous nous engageons dans les petites allées qui serpentent à travers les pelouses. Clara marche à pas brusques, par saccades, péniblement… Et telle est l'invulnérable beauté de son corps, que ces efforts n'en rompent point la ligne harmonieuse, souple et pleine… Ses hanches gardent une ondulation divinement voluptueuse… Même, quand son esprit est loin de l'amour, qu'il se raidit, se crispe et proteste contre l'amour, c'est de l'amour, toujours, ce sont toutes les formes, toutes les ivresses, toutes les ardeurs de l'amour qui animent, et pour ainsi dire, modèlent ce corps prédestiné… En elle, il n'est pas une attitude, pas un geste, pas un frisson, il n'est pas un froissement de sa robe, un envolement de ses cheveux, qui ne crient l'amour, qui ne suent

l'amour, qui ne laissent tomber de l'amour et de l'amour autour d'elle, sur tous les êtres et sur toutes les choses. Le sable de l'allée crie sous ses petits pieds, et j'écoute le bruit du sable qui est comme un cri de désir, et comme un baiser, et où je distingue, nettement rythmé, ce nom qui est partout, qui était au craquement des potences, au râle des agonisants, et qui emplit maintenant, de son obsession exquise et funèbre, tout le crépuscule :

– Clara !… Clara !… Clara !… Pour le mieux entendre, le gecko s'est tu… Tout s'est tu…

Le crépuscule est adorable, d'une douceur infinie, d'une fraîcheur caressante qui donne de l'ivresse… Nous marchons dans les parfums… Nous frôlons des fleurs merveilleuses, plus merveilleuses d'être à peine visibles, et qui s'inclinent et qui nous saluent sur notre passage comme de mystérieuses fées. Plus rien ne reste de l'horreur du jardin ; sa beauté seule demeure, frémit et s'exalte avec la nuit qui tombe, de plus en plus délicieuse, sur nous. Je me suis ressaisi… Il me semble que ma fièvre s'en est allée… Mes membres deviennent plus légers, plus élastiques, plus forts… À mesure que je marche, ma fatigue se dissipe, et je sens monter en moi quelque chose comme un violent besoin d'amour… Je me suis rapproché de Clara, et je marche à côté d'elle… tout près d'elle… brûlé par elle… Mais Clara n'a plus sa figure de péché, alors qu'elle mordillait la fleur de thalictre et qu'elle barbouillait ses lèvres, passionnément, à l'âcre pollen… L'expression glacée de son visage dément toutes les ardeurs lascives de son corps… Du moins, autant que je puis l'examiner, il me paraît bien que la luxure qui était en elle, qui frémissait, d'un si étrange éclat, en ses yeux, qui se pâmait sur sa bouche, a disparu, complètement disparu de sa bouche et de ses yeux, en même temps que les sanglantes images des supplices du jardin.

Je lui demande d'une voix tremblée :

– Vous m'en voulez, Clara ?… Vous me détestez ? Elle me répond d'une voix irritée :

– Mais non ! mais non ! Cela n'a aucun rapport, mon ami… Je vous en prie, taisez-vous… Vous ne savez pas combien vous me fatiguez !…

J'insiste :

– Si ! si !… Je vois bien que vous me détestez… Et c'est affreux !… Et j'ai envie de pleurer !…

– Dieu ! que vous m'agacez !… Taisez-vous… et, pleurez, si cela peut vous faire plaisir… Mais taisez-vous !…

Et comme nous repassons devant l'endroit où nous nous arrêtâmes à causer avec le vieux bourreau, je dis, croyant par ma persistance stupide ramener un sourire aux lèvres mortes de Clara :

– Vous souvenez-vous du gros patapouf, mon amour ?… Et comme il était drôle, avec sa robe couverte de sang… et sa trousse, et ses doigts rouges, cher petit cœur… et ses théories sur le sexe des fleurs ?… Vous souvenez-vous ?… Ils se mettent quelquefois à vingt mâles, pour le spasme d'une seule femelle…

Cette fois, c'est un haussement d'épaules qui me répond… Elle ne daigne même plus s'irriter de mes paroles…

Alors, poussé par un rut grossier, maladroitement, je me penche sur Clara, tente de l'enlacer, et, d'une main brutale, je lui empoigne les seins. – Je te veux… là… tu entends… dans ce jardin… dans ce silence… au pied de ces gibets…

Ma voix est haletante ; une bave ignoble coule de ma bouche et, en même temps que cette bave, des mots abominables… les mots qu'elle aime !…

D'un coup de rein, Clara se dégage de ma gauche et lourde étreinte ; et, avec une voix où il y a de la colère, de l'ironie et aussi de la lassitude et de l'énervement :

– Dieu ! que vous êtes assommant, si vous saviez… et ridicule, mon pauvre ami !… Le vilain bouc que vous êtes !… Laissez-moi… Tout à l'heure, si vous y tenez, vous passerez vos sales désirs sur les filles… Vous êtes trop ridicule, vraiment !…

Ridicule !… Oui, je sens que je suis ridicule… Et je prends le parti de me tenir tranquille… Je ne veux plus tomber, dans son silence, comme une grosse pierre dans un lac où des cygnes dorment, sous la lune !…

X

Le sampang, tout illuminé de lanternes rouges, nous attendait à l'embarcadère du bagne. Une Chinoise, au visage rude, vêtue d'une blouse et d'un pantalon de soie noire, les bras nus, chargés de lourds anneaux d'or, les oreilles ornées de larges cercles d'or, tenait l'amarre. Clara sauta dans la barque. Je la suivis.

– Où faut-il vous conduire ? demanda la Chinoise, en anglais. Clara répondit d'une voix saccadée et qui tremblait un peu :

– Où tu voudras… n'importe où… sur le fleuve… Tu le sais bien…

J'observai alors qu'elle était très pâle. Ses narines pincées, ses traits tirés, ses yeux vagues exprimaient de la souffrance… La Chinoise hocha la tête.

– Oui !… oui… je sais… fit-elle. Elle avait de grosses lèvres rongées par le bétel, de la dureté bestiale dans le regard. Comme elle grommelait encore des mots que je ne compris pas :

– Allons, Ki-Paï, ordonna Clara, d'un ton bref, tais-toi !… et fais ce que je te dis… D'ailleurs, les portes de la ville sont fermées…

– Les portes du jardin sont ouvertes…

– Fais ce que je dis. Lâchant l'amarre, la Chinoise, d'un mouvement robuste, empoigna la godille qu'elle manœuvra avec une souple adresse… Et nous glissâmes sur l'eau. La nuit était très douce. Nous respirions un air tiède, mais infiniment léger… L'eau chantait à la pointe du sampang… Et l'aspect du fleuve était celui d'une grande fête.

Sur la rive opposée, à notre droite et à notre gauche, les lanternes multicolores éclairaient les mâts, les voitures, les ponts pressés des bateaux… Une étrange rumeur – cris, chants, musiques – venait de là, comme d'une foule en joie… L'eau était toute noire, d'un noir mat et gras de velours avec, çà et là, des lueurs sourdes et clapotantes et sans autres vifs reflets, que les reflets brisés, les reflets rouges et verts des lanternes qui décoraient les sampangs, dont le fleuve, à cette heure, était

sillonné en tous les sens. Et par-delà un espace sombre, dans le ciel obscur, surgissant d'entre les noires découpures des arbres, la ville, au loin, les terrasses étagées de la ville s'allumaient comme un immense brasier rouge, comme une montagne de feu.

À mesure que nous nous éloignions, nous apercevions, plus confusément, les hautes murailles du bagne dont, à chaque tour des veilleurs, les phares tournants projetaient sur le fleuve et sur la campagne des triangles d'aveuglante lumière.

Clara était entrée sous le baldaquin qui faisait de cette barque une sorte de mol boudoir, tendu de soie et qui sentait l'amour… De violents parfums brûlaient en un très ancien vase de fer ouvré, représentation naïvement synthétique de l'éléphant, et dont les quatre pieds barbares et massifs reposaient sur un délicat entrelacs de roses. Aux tentures, des estampes voluptueuses, des scènes hardiment luxurieuses, d'un art étrange, savant et magnifique. La frise du baldaquin, précieux travail de bois colorié, reproduisait exactement un fragment de cette décoration du temple souterrain d'Elephanta, que les archéologues, selon les traditions brahmaniques, appellent pudiquement : l'Union de la Corneille… Un large et profond matelas de soie brodée occupait le centre de la barque, et du plafond descendait une lanterne à transparents phalliques, une lanterne en partie voilée d'orchidées et qui répandait sur l'intérieur du sampang une demi-clarté mystérieuse de sanctuaire ou d'alcôve.

Clara se jeta sur les coussins. Elle était extraordinairement pâle et son corps tremblait, secoué par des spasmes nerveux. Je voulus lui prendre les mains… Ses mains étaient toutes glacées. – Clara !… Clara !… implorai-je… qu'avez-vous ?… De quoi souffrez-vous ?… Parlez-moi !…

Elle répondit d'une voix rauque, d'une voix qui sortait péniblement du fond de sa gorge contractée :

– Laisse-moi tranquille… Ne me touche pas… ne me dis rien… Je suis malade.

Sa pâleur, ses lèvres exsangues et sa voix qui était comme un râle, me firent peur… Je crus qu'elle allait mourir… Effaré, j'appelai à mon aide la Chinoise :

– Vite !… vite ! Clara meurt ! Clara meurt !…

Mais, ayant écarté les rideaux et montré sa face de chimère, Ki-Paï haussa les épaules, et elle s'écria brutalement :

– Ça n’est rien… C’est toujours comme ça, chaque fois qu’elle revient de là-bas.

Et, maugréant, elle retourna à sa godille.

Sous la poussée nerveuse de Ki-Paï, la barque soulevée glissa plus vite sur le fleuve. Nous croisâmes des sampangs pareils au nôtre et d’où partaient, sous les baldaquins aux rideaux fermés, des chants, des bruits de baisers, des rires, des râles d’amour, qui se mêlaient au clapotis de l’eau et à des sonorités lointaines, comme étouffées, de tam-tams et de gongs… En quelques minutes, nous eûmes atteint l’autre rive, et, longtemps encore, nous longeâmes des pontons noirs et déserts, des pontons allumés et pleins de foule, bouges populaciers, maisons de thé pour les portefaix, bateaux de fleurs pour les matelots et la racaille du port. À peine si, par les hublots et les fenêtres éclairées, je pus voir – visions rapides – d’étranges figures fardées, des danses lubriques, des débauches hurlantes, des visages en mal d’opium…

Clara restait insensible à tout ce qui se passait autour d’elle, dans la barque de soie et sur le fleuve. Elle avait la face enfouie dans un coussin qu’elle mordillait… J’essayai de lui faire respirer des sels. Par trois fois, elle éloigna le flacon d’un geste las et pesant. La gorge nue, les deux seins crevant l’étoffe déchirée du corsage, les jambes tendues et vibrantes ainsi que les cordes d’une viole, elle respirait avec effort… Je ne savais que faire, je ne savais que dire… Et j’étais penché sur elle, l’âme angoissée, pleine d’incertitudes tragiques et de choses troubles, troubles… Afin de m’assurer que c’était bien une crise passagère et que rien en elle ne s’était brisé des ressorts de la vie, je lui saisis les poignets… Dans ma main son pouls battait, rapide, léger, régulier comme un petit cœur d’oiseau ou d’enfant… De temps en temps, un soupir s’exhalait de sa bouche, un long et douloureux soupir qui soulevait et gonflait sa poitrine en houle rose… Et, tout bas, tremblant, avec une voix très douce, je murmurais :

– Clara !… Clara !… Clara !…

Elle ne m’entendait pas, ne me voyait pas, la face perdue dans le coussin. Son chapeau avait glissé de ses cheveux dont l’or roux prenait, sous les reflets de la lanterne, des tons de vieil acajou, et, débordant la robe, ses deux pieds, chaussés de peau jaune, gardaient encore, çà et là, de petites taches de boue sanglante.

– Clara !… Clara !… Clara !…

Rien que le chant de l’eau et les musiques lointaines et, entre

les rideaux du baldaquin, là-bas, la montagne en feu de la ville terrible, et plus près, les reflets rouges, verts, les reflets alertes, onduleux, semblables à de minces anguilles lumineuses, qui s'enfonceraient dans le fleuve noir.

Un choc de la barque… Un appel de la Chinoise… Et nous accostions une sorte de longue terrasse, la terrasse illuminée, toute bruyante de musiques et de fêtes, d'un bateau de fleurs.

Ki-Paï amarra la barque à des crochets de fer, devant un escalier qui trempait, dans l'eau, ses marches rouges. Deux énormes lanternes rondes brillaient en haut de deux mâts, où flottaient des banderoles jaunes.

– Où sommes-nous ?… demandai-je.

– Nous sommes là où elle m'a donné l'ordre de vous conduire, répondit Ki-Paï, d'un ton bourru. Nous sommes là où elle vient passer la nuit, quand elle rentre de là-bas…

Je proposai :

– Ne vaudrait-il pas mieux la ramener chez elle, dans l'état de souffrance où elle est ? Ki-Paï répliqua :

– Elle est toujours ainsi, après le bagne… Et puis, la ville est fermée, et pour gagner le palais, par les jardins, c'est trop loin, maintenant… et trop dangereux.

Et elle ajouta, méprisante :

– Elle est très bien ici… Ici, on la connaît !… Je me résignai.

– Aide-moi, alors, commandai-je… Et ne sois pas brusque avec elle. Très doucement, avec des précautions infinies, Ki-Paï et moi, nous saisîmes, dans nos bras, Clara qui n'opposait pas plus de résistance qu'une morte et, la soutenant, la portant plutôt, nous la fîmes à grand-peine sortir de la barque et monter l'escalier. Elle était lourde et glacée… Sa tête se renversait un peu en arrière ; ses cheveux entièrement dénoués, ses épais et souples cheveux ruisselaient sur ses épaules en ondes de feu. S'accrochant d'une main molle, presque défaillante, au cou rude de Ki-Paï, elle poussait de petites plaintes vagues, lâchait de petits mots inarticulés, ainsi qu'un enfant… Et moi, un peu haletant, sous le poids de mon amie, je gémissais :

– Pourvu qu'elle ne meure pas, mon Dieu !… pourvu qu'elle ne meure pas ! Et Ki-Paï ricanait, la bouche féroce :

– Mourir !… Elle !… Ah bien oui !… Ce n'est pas de la

souffrance qui est dans son corps… c'est de la saleté !…

Nous fûmes reçus, en haut de l'escalier, par deux femmes, aux yeux peints, et dont la nudité dorée transparaissait, toute, dans les voiles légers, vaporeux, dont elles étaient drapées. Elles avaient des bijoux obscènes dans les cheveux, des bijoux aux poignets et aux doigts, des bijoux aux chevilles et aux pieds nus, et leur peau frottée de fines essences exhalait une odeur de jardin.

L'une d'elles tapa, en signe de joie, dans ses mains.

– Mais c'est notre petite amie !… cria-t-elle… Je te le disais bien, moi, qu'elle viendrait, le cher cœur… Elle vient toujours… Vite… vite… couchez-la sur le lit, ce pauvre amour.

Elle désignait une sorte de matelas, ou plutôt de brancard allongé contre la cloison, et sur lequel nous déposâmes Clara…

Clara ne remuait plus… Sous ses paupières effrayamment ouvertes, les yeux révulsés ne laissaient voir que leurs deux globes blancs… Alors, la Chinoise aux yeux peints se pencha sur Clara, et d'une voix délicieusement rythmée, comme si elle chantait une chanson, elle dit :

– Petite, petite amie de mes seins et de mon âme… que vous êtes belle ainsi !… Vous êtes belle comme une jeune morte… Et pourtant, vous n'êtes pas morte… Vous allez revivre, petite amie de mes lèvres, revivre sous mes caresses et sous les parfums de ma bouche.

Elle lui mouilla les tempes d'un parfum violent, lui fit respirer des sels.

– Oui, oui !… chère petite âme… vous êtes évanouie… et vous ne m'entendez pas !… Et vous ne sentez pas la douceur de mes doigts… mais votre cœur bat, bat, bat… Et l'amour galope en vos veines, comme un jeune cheval… l'amour bondit en vos veines comme un jeune tigre.

Elle se tourna vers moi.

– Il ne faut pas être triste… parce qu'elle est toujours évanouie, quand elle vient ici… Dans quelques minutes, nous crierons de plaisir dans sa chair heureuse et brûlante…

Et j'étais là, inerte, silencieux, les membres de plomb, la poitrine oppressée ainsi qu'il arrive dans les cauchemars… Je n'avais plus la sensation du réel… Tout ce que je voyais – images tronquées surgissant de l'ombre environnante, de l'abîme du fleuve, et y rentrant pour en ressurgir bientôt, avec des

déformations fantastiques – m’effarait… La longue terrasse, suspendue dans la nuit, avec ses balustres laqués de rouge, ses fines colonnettes, supportant le hardi retroussement du toit, ses guirlandes de lanternes alternant avec des guirlandes de fleurs, était remplie d’une foule bavarde, remuante, extraordinairement colorée. Cent regards fardés étaient sur nous, cent bouches peintes chuchotaient des mots que je n’entendais pas, mais où il me semblait que revenait sans cesse le nom de Clara.

– Clara ! Clara ! Clara !

Et des corps nus, des corps enlacés, des bras tatoués, chargés d’anneaux d’or, des ventres, des seins tournaient parmi de légères écharpes envolées… Et dans tout cela, autour de tout cela, au-dessus de tout cela, des cris, des rires, des chants, des sons de flûte, et des odeurs de thé, de bois précieux, des arômes puissants d’opium, des haleines lourdes de parfums…

Griserie de rêve, de débauche, de supplice et de crime, on eût dit que toutes ces bouches, toutes ces mains, tous ces seins, toute cette chair vivante, allaient se ruer sur Clara, pour jouir de sa chair morte !…

Je ne pouvais faire un geste, ni prononcer une parole… Près de moi, une Chinoise, toute jeune et jolie, presque une enfant, avec des yeux candides et lascifs à la fois, promenait sur un éventaire des objets étrangement obscènes, d’impudiques ivoires, des phallus en gomme rose et des livres enluminés où étaient reproduites, par le pinceau, les mille joies compliquées de l’amour…

– De l’amour !… de l’amour !… qui veut de l’amour ?… J’ai de l’amour pour tout le monde !… Pourtant, je me penchai sur Clara…

– Il faut la porter chez moi… commanda la Chinoise aux yeux peints. Deux hommes robustes soulevèrent le brancard… Machinalement je les suivis…

Guidés par la courtisane, ils s’engagèrent dans un vaste couloir, somptueux comme un temple. À droite et à gauche, des portes s’ouvraient sur de grandes chambres, toutes tendues de nattes, éclairées de lumières roses très douces et voilées de mousselines… Des animaux symboliques, dardant des sexes énormes et terribles, des divinités bisexuées, se prostituant à elles-mêmes ou chevauchant des monstres en rut, en gardaient le seuil. Et des parfums brûlaient en de précieux vases de bronze…

Une portière de soie brodée de fleurs de pêcher s'écarta, et dans l'écartement deux têtes de femme se montrèrent… L'une de ces femmes demanda, en nous regardant passer :

– Qu'est-ce qui est mort ? L'autre répondit :

– Mais non !… Personne n'est mort… Tu vois bien que c'est la femme du Jardin des supplices…

Et le nom de Clara, chuchoté de lèvres en lèvres, de lit en lit, de chambre en chambre, emplit bientôt le bateau de fleurs comme une obscénité merveilleuse. Il me sembla même que les monstres de métal le répétaient dans leurs spasmes, le hurlaient dans leurs délires de luxure sanglante.

– Clara ! Clara ! Clara !…

Ici, j'entrevis un jeune homme étendu sur un lit. La petite lampe d'une fumerie d'opium brûlait, à portée de sa main. Il y avait dans ses yeux, étrangement dilatés, comme de l'extase douloureuse… Devant lui, bouche à bouche, ventre à ventre, des femmes nues, se pénétrant l'une l'autre, dansaient des danses sacrées, tandis que, accroupis derrière un paravent, des musiciens, soufflaient dans de courtes flûtes… Là, d'autres femmes assises en rond ou couchées sur la natte du plancher, dans des poses obscènes, avec des faces de luxure plus tristes que des faces de supplice, attendaient. C'était, devant chaque porte où nous passions, des râles, des voix haletantes, des gestes de damnés, des corps tordus, des corps broyés, toute une douleur grimaçante qui, parfois, hurlait sous le fouet de voluptés atroces et d'onanismes barbares. Je vis, défendant l'entrée d'une salle, un groupe de bronze dont la seule arabesque des lignes me donna une secousse d'horreur… Une pieuvre, de ses tentacules, enlaçait le corps d'une vierge et, de ses ventouses ardentes et puissantes, pompait l'amour, tout l'amour, à la bouche, aux seins, au ventre.

Et je crus que j'étais dans un lieu de torture et non dans une maison de joie et d'amour.

L'encombrement du couloir devint tel que, durant quelques secondes, nous fûmes obligés de nous arrêter en face d'une salle – la plus vaste de toutes – qui se différenciait des autres par sa décoration et par son éclairage d'un rouge sinistre… D'abord, je ne vis que des femmes – une mêlée de chairs forcenées et de vives écharpes –, des femmes qui se livraient à des danses frénétiques, à des possessions démoniaques, autour d'une sorte d'Idole dont le bronze massif, d'une patine très ancienne, se dressait au centre de

la salle et montait jusqu'au plafond. Puis l'Idole elle-même se précisa, et je reconnus que c'était l'Idole terrible, appelée l'Idole aux Sept Verges… Trois têtes armées de cornes rouges, casquées de chevelures en flammes tordues, couronnaient un torse unique ou plutôt un seul ventre, lequel s'incorporait à un énorme pilier barbare et phalliforme. Tout autour de ce pilier, à l'endroit précis où le ventre monstrueux finissait, sept verges s'élançaient auxquelles les femmes, en dansant, offraient des fleurs et de furieuses caresses. Et la lueur rouge de la salle donnait aux billes de jade qui servaient d'yeux à l'Idole, une vie diabolique… Au moment où nous nous remîmes en marche, j'assistai à un spectacle effrayant et dont il m'est impossible de rendre l'infernal frémissement. Criant, hurlant, sept femmes, tout à coup, se ruèrent aux sept verges de bronze. L'Idole enlacée, chevauchée, violée par toute cette chair délirante, vibra sous les secousses multipliées de ces possessions et de ces baisers qui retentissaient, pareils à des coups de bélier dans les portes de fer d'une ville assiégée. Alors, ce fut autour de l'Idole une clameur démente, une folie de volupté sauvage, une mêlée de corps si frénétiquement étreints et soudés l'un à l'autre qu'elle prenait l'aspect farouche d'un massacre et ressemblait à la tuerie, dans leurs cages de fer, de ces condamnés, se disputant le lambeau de viande pourrie de Clara !… Je compris, en cette atroce seconde, que la luxure peut atteindre à la plus sombre terreur humaine et donner l'idée véritable de l'enfer, de l'épouvantement de l'enfer…

Et il me semblait que tous ces chocs, toutes ces voix haletantes, tous ces râles, toutes ces morsures, et l'Idole elle-même, n'avaient, pour exprimer, pour éructer leur rage d'inassouvissement et leur supplice d'impuissance qu'un mot… un seul mot !

– Clara !… Clara !… Clara !…

Lorsque nous eûmes gagné la chambre et déposé sur un lit Clara toujours évanouie, la conscience me revint, et du milieu où je me trouvais, et de moi-même. De ces chants, de ces débauches, de ces sacrifices, de ces parfums déprimants, de ces impurs contacts qui souillaient davantage l'âme endormie de mon amie, j'éprouvais, en plus de l'horreur, une accablante honte… J'eus beaucoup de peine à éloigner les femmes, curieuses et bavardes, qui nous avaient suivis, non seulement du lit où nous avions étendu Clara, mais encore de la chambre, où je voulais rester seul… Je ne gardai avec moi que Ki-Paï, laquelle, malgré ses airs bourrus et ses rudes paroles, se montrait très dévouée à sa

maîtresse et mettait une grande délicatesse et une adresse précieuse, dans les soins qu'elle prenait d'elle.

Le pouls de Clara battait toujours avec la même régularité rassurante, comme si elle eût été en pleine vigueur de santé. Pas une minute, la vie n'avait cessé d'habiter cette chair qui semblait à jamais morte. Et tous les deux, Ki-Paï et moi, nous étions penchés, anxieusement, sur sa résurrection…

Tout à coup, elle poussa une plainte ; les muscles de son visage se crispèrent, et de légères secousses nerveuses agitèrent sa gorge, ses bras et ses jambes. Ki-Paï dit :

– Elle va avoir une crise terrible. Il faut la maintenir vigoureusement et prendre bien garde qu'elle ne se déchire la figure et ne s'arrache les cheveux avec ses ongles. Je pensai qu'elle pouvait m'entendre, et que de me savoir là, près d'elle, la crise qu'avait annoncée Ki-Paï en serait adoucie… Je murmurai à son oreille, en essayant de mettre dans mes paroles toutes les caresses de ma voix, toutes les tendresses de mon cœur et aussi, toutes les pitiés – ah ! oui – toutes les pitiés qui sont sur la terre…

– Clara ! Clara… c'est moi… Regarde-moi… écoute-moi… Mais Ki-Paï me ferma la bouche.

– Taisez-vous donc !… fit-elle, impérieuse… Comment voulez-vous qu'elle nous entende ?… Elle est encore avec les mauvais génies…

Alors, Clara commença de se débattre. Tous ses muscles se bandèrent, effroyablement soulevés et contractés… ses articulations craquèrent, comme les jointures d'un bateau désemparé dans la tempête… Une expression de souffrance horrible, d'autant plus horrible, qu'elle était silencieuse, envahit sa face crispée et pareille à la face des suppliciés, sous la cloche du jardin. De ses yeux, entre les paupières mi-fermées et battantes, on ne voyait plus qu'un mince trait blanchâtre… Un peu d'écume moussait à ses lèvres… Et, tout haletant, je gémissais :

– Mon Dieu… mon Dieu !… Est-ce possible ?… Et que va-t-il arriver ? Ki-Paï ordonna :

– Maintenez-la… tout en laissant son corps libre… car il faut que les démons s'en aillent de son corps… Et elle ajouta :

– C'est la fin… Tout à l'heure, elle va pleurer…

Nous lui tenions les poignets de façon à l'empêcher de se

labourer la figure avec ses ongles. Et il y avait, en elle, une telle force d'étreinte que je crus qu'elle allait nous broyer les mains… Dans une dernière convulsion son corps s'arqua, des talons à la nuque… Sa peau tendue vibra. Puis la crise, peu à peu, mollit… Les muscles se détendirent, reprirent leur place, et elle s'affaissa, épuisée, sur le lit, les yeux pleins de larmes…

Durant quelques minutes, elle pleura, pleura… Larmes qui coulaient de ses yeux intarissablement et sans bruit, comme d'une source !

– C'est fini ! dit Ki-Paï… Vous pouvez lui parler… Sa main était, maintenant, toute molle, moite et brûlante dans ma main. Ses yeux, encore vagues et lointains, cherchaient à reprendre conscience des objets et des formes, autour d'elle. Elle semblait revenir d'un long, d'un angoissant sommeil.

– Clara ! ma petite Clara !… murmurai-je.

Longtemps elle me regarda d'un regard triste et voilé, à travers ses larmes.

– Toi… fit-elle… Toi… ah ! oui… Et sa voix était comme un souffle…

– C'est moi, c'est moi !… Clara, me voilà… Me reconnais-

tu ? Elle eut une sorte de petit hoquet, de petit sanglot… Et elle bégaya :

– Oh ! mon chéri !… mon chéri !… mon pauvre chéri !… Mettant sa tête contre la mienne, elle supplia :

– Ne bouge plus… je suis bien ainsi… je suis pure ainsi… je suis toute blanche… toute blanche comme une anémone !… Je lui demandai si elle souffrait encore :

– Non ! non !… je ne souffre pas… Et je suis heureuse d'être là, près de toi… toute petite, près de toi… toute petite, toute petite… et toute blanche, blanche comme ces petites hirondelles des contes chinois… tu sais bien… ces petites hirondelles…

Elle ne prononçait – à peine si elle les prononçait – que de petits mots… de petits mots de pureté, de blancheur… Sur ses lèvres, ce n'était que petites fleurs, petits oiseaux, petites étoiles, petites sources… et des âmes, et des ailes, et du ciel… du ciel… du ciel…

Puis, de temps en temps, interrompant son gazouillement, elle me serrait la main, plus fort, appuyait, pelotonnait sa tête contre

la mienne, et elle disait, avec plus d'accent :

– Oh ! mon chéri !… plus jamais, je te le jure !… Plus jamais, plus jamais… plus jamais !…

Ki-Paï s'était retirée, au fond de la chambre. Et, tout bas, elle chantait une chanson, une de ces chansons qui endorment et bercent le sommeil des petits enfants.

– Plus jamais… plus jamais… plus jamais !… répétait Clara, d'une voix lente, d'une voix qui allait se perdant, se fondant dans la chanson de plus en plus lente aussi de Ki-Paï. Et elle s'endormit, contre moi, d'un sommeil calme, lumineux et lointain, et profond, comme un grand et doux lac, sous la lune d'une nuit d'été.

Ki-Paï se leva doucement, sans bruit.

– Je m'en vais ! dit-elle… je m'en vais dormir dans le sampang… Demain matin, quand l'aube viendra, vous ramènerez ma maîtresse au palais… Et ce sera à recommencer !… Ce sera toujours à recommencer !

– Ne dis pas cela, Ki-Paï, suppliai-je… Et regarde-la dormir contre moi, regarde-la dormir d'un si calme et si pur sommeil, contre moi !…

La Chinoise hocha sa tête grimaçante, et elle murmura, avec des yeux tristes, où la pitié maintenant remplaçait le dégoût :

– Je la regarde dormir contre vous et je vous dis… Dans huit jours, je vous conduirai comme ce soir, tous les deux, sur le fleuve, rentrant du Jardin des supplices… Et, dans huit années encore, je vous conduirai pareillement sur le fleuve, si vous n'êtes pas parti et si je ne suis pas morte !

Elle ajouta :

– Et si je suis morte, une autre vous conduira, avec ma maîtresse, sur le fleuve. Et si vous êtes parti, un autre que vous accompagnera ma maîtresse sur le fleuve… Et il n'y aura rien de changé…

– Ki-Paï… Ki-Paï… pourquoi dis-tu cela ?… Encore une fois, regarde-la dormir… Tu ne sais pas ce que tu dis !…

– Chut ! fit-elle en posant un doigt sur sa bouche. Ne parlez pas si haut… Ne vous remuez pas si fort… Ne la réveillez pas… Au moins, quand elle dort, elle ne fait point de mal, ni aux autres, ni à elle-même !…

Marchant avec précaution, sur la pointe de ses pieds, ainsi

qu'une garde-malade, elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit.

– Allez-vous-en !… allez-vous-en ! C'était la voix de Ki-Paï, impérieuse parmi les voix bourdonnantes des femmes…

Et je vis des yeux peints, des visages fardés, des bouches rouges, des seins tatoués, des bouches sur des seins… et j'entendis des cris, des râles, des danses, des sons de flûte, des résonances de métal et ce nom qui courait, haletait, de lèvres en lèvres, et secouait, comme un spasme, tout le bateau de fleurs : – Clara !… Clara !… Clara ! La porte se referma et les bruits s'assourdirent, et les visages disparurent.

Et j'étais seul dans la chambre, où deux lampes brûlaient, voilées de crêpe rose… seul avec Clara qui dormait et, de temps en temps, répétait en son sommeil, comme un petit enfant rêvant :

– Plus jamais !… Plus jamais !…

Et comme pour donner un démenti à ces paroles, un bronze que je n'avais pas encore aperçu, une sorte de singe de bronze, accroupi dans un coin de la pièce, tendait vers Clara, en ricanant férocement, un sexe monstrueux.

Ah ! si plus jamais, plus jamais, elle ne pouvait se réveiller !…

– Clara !… Clara !… Clara !…

Clos Saint-Blaise, Paris, 1898-1899.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :

http://www.ebooksgratuits.com/

–

Mai 2004

–